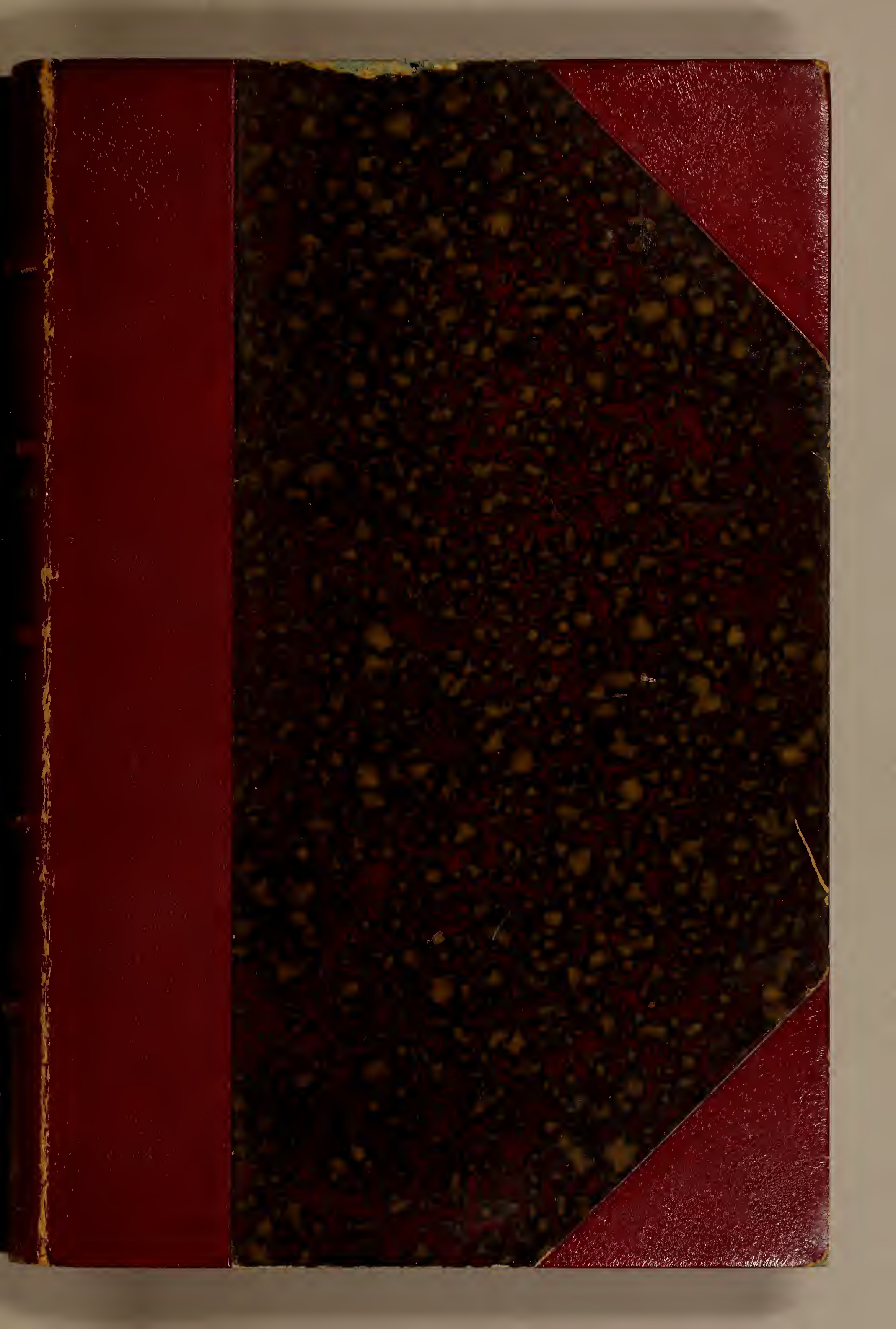






VOYAGE

EN

ISLANDE ET AU GROËNLAND.



Paris.—Typographie de Firmin Didot Frères, rue Jacob, 56.

VOYAGE

EN

ISLANDE ET AU GROËNLAND

EXÉCUTÉ PENDANT LES ANNÉES 1835 ET 1836

SUR LA CORVETTE

LA RECHERCHE

COMMANDÉE PAR M. TRÉHOUART
Lieutenant de Vaisseau;

DANS LE BUT DE DÉCOUVRIR LES TRACES DE *LA LILLOISE*

Publié par ordre du Roi

SOUS LA DIRECTION

DE M. PAUL GAIMARD,

Président de la Commission scientifique d'Islande et du Groënland.

LITTÉRATURE ISLANDAISE

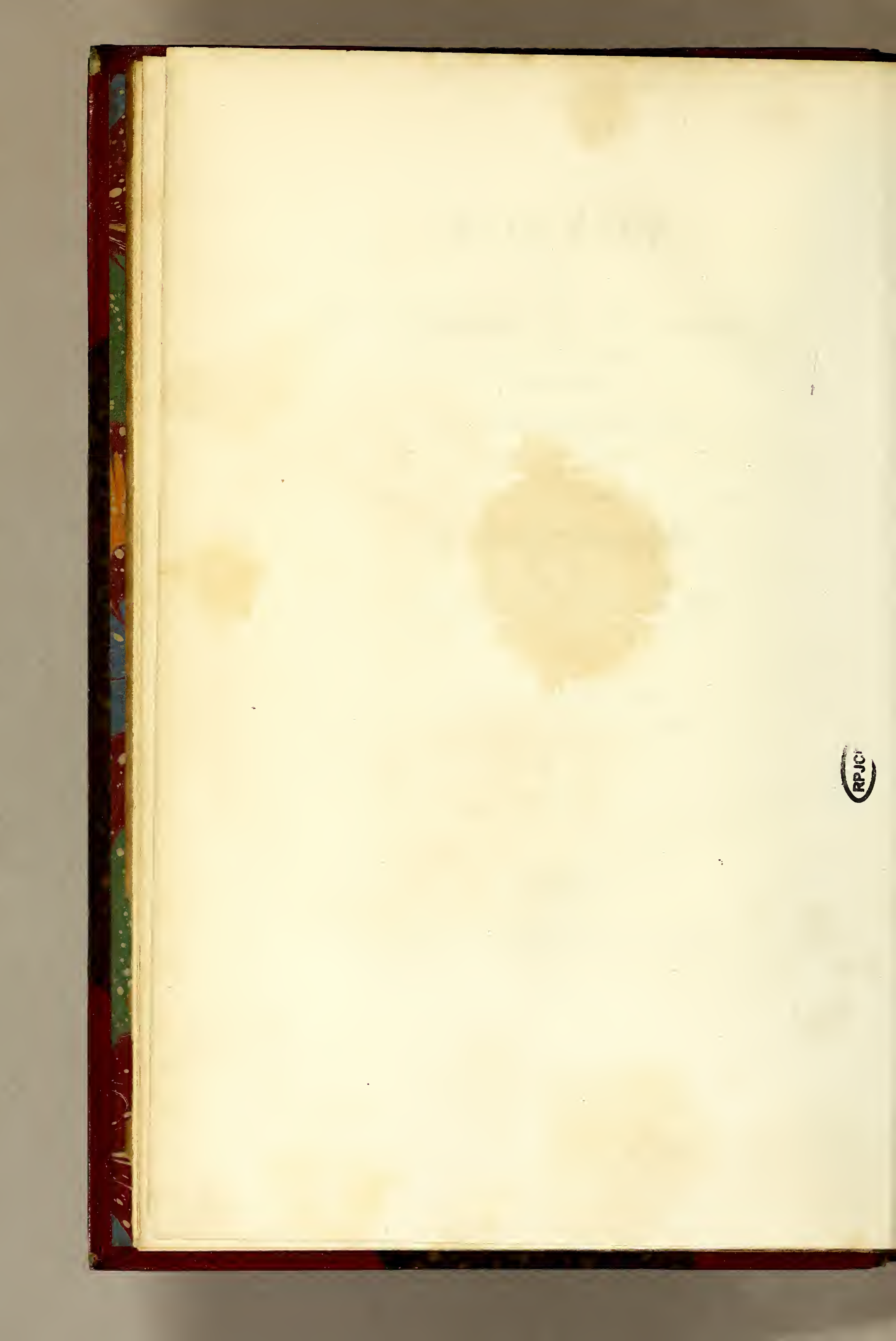
PAR M. XAVIER MARMIER.

PARIS

ARTHUS BERTRAND, ÉDITEUR

Libraire de la Société de Géographie, rue Hautefeuille, 23.

1843.



VOYAGE
EN
ISLANDE ET AU GROËNLAND.

LITTÉRATURE ISLANDAISE.

CHAPITRE PREMIER.

§ Ier.

POÉSIE ANCIENNE.

Il est une fleur délicate et grandiose, riante et féconde, éclose à l'origine du monde, transplantée de toutes parts, et de toutes parts répandant ses parfums, ses étamines, ses germes fructueux. On la nomme *Fleur de Poésie*. Du jour où la pensée de l'homme s'est éveillée, où une émotion d'amour, un sentiment de piété et de reconnaissance a fait battre son cœur, de ce jour-là date l'histoire de la poésie; et partout où l'homme a transporté sa demeure, partout la poésie a marché sur ses traces, partout on a entendu réson-

ner sa voix harmonieuse, écho solennel des passions d'un peuple, expression intime d'une âme isolée. Les sauvages peuplades de l'Amérique ont recherché ses accords; le Lapon nomade l'a souvent invoquée sous sa tente de laine, et les malheureux habitants de la Sibérie septentrionale s'égayent encore dans leur misère en modulant une chanson sous les sombres brumes de leur ciel glacial (1).

La pauvre Islande a eu aussi sa poésie, ses hymnes héroïques et tendres. Les fruits immortels de l'art et de la pensée se sont développés sur son sol aride, au pied de ces montagnes qui portent sur leur cime les neiges de l'hiver et cachent dans leurs entrailles la flamme des volcans. Au sein de ces rochers nus, où nul arbre n'étend ses verts rameaux, on a vu naître et grandir l'arbre de la science; et, dans sa misérable cabane de lave, le paysan islandais a chanté la puissance des jarls et la gloire des combats.

Tandis que les autres contrées de l'Europe, plongées tout à coup dans la barbarie, essayaient de ressaisir le flambeau qu'elles avaient perdu, retournaient peu à peu, par l'étude et l'érudition, par maints essais incertains et confus, aux enseignements littéraires de la Grèce antique et de l'antique Italie, et, dans la ferveur de cette conversion, dans les charmes de cette nouvelle étude, oubliaient ou reniaient leur poésie

(1) M. Rienzi, dans sa description de l'Océanie, Wrangel, dans le récit de son voyage en Sibérie, et Rühs, dans l'introduction à son livre qui a pour titre l'*Edda*, ont donné de curieux détails sur la poésie des peuplades les plus grossières et les plus sauvages.

primitive, leurs traditions nationales, la colonie de paysans et de guerriers, transportée des montagnes de la Norvége sur les froides plages de l'Islande, seule, à l'écart, séparée du monde entier, conservait avec un pieux amour l'héritage poétique et religieux de ses pères. En même temps qu'elle perpétuait dans son culte et dans ses chants ses mythes anciens, elle s'élançait hors de ses rivages, sur la mer orageuse, errait pendant des mois, des années, sur les côtes étrangères, puis revenait raconter à ses foyers l'odyssée de ses voyages, l'épopée de ses combats.

De cette fidélité aux croyances du passé, de ces expéditions aventureuses, il s'est formé deux cycles littéraires : le premier, tout poétique et théogonique ; le second, historique ; l'un qui retrace dans ses divers chants le paganisme d'Odin, la lutte des bons et des mauvais génies, l'origine du monde et sa destruction ; l'autre qui peint les souvenirs de l'Islande, les discordes de ses patriciens, le courage impétueux de ses vikings, et jette parfois un rayon lumineux sur plusieurs contrées de l'Europe. Nous essayerons d'expliquer le caractère et le développement de ces différentes œuvres de la littérature islandaise, dont plusieurs joignent à une grande élévation de pensée une grande beauté de style, et nous devons d'abord parler de la langue dans laquelle ces œuvres nous ont été conservées.

Toutes les langues du Nord remontent à la même origine et proviennent de la même souche (1). Elles

(1) Le langage européen peut être considéré comme un fleuve

descendent du gothique et se divisent en deux rameaux : langues germaniques et langues scandinaves. Au premier de ces rameaux appartiennent le haut et plat allemand, le frison, le saxon et l'anglo-saxon (1); au second, le danois, le suédois, l'islandais. Il n'y avait autrefois dans la Scandinavie qu'une seule langue, et elle s'étendait même à quelques parties de l'Angleterre. Plusieurs livres authentiques en font foi (2). On l'appelait langue danoise (*dänsk tungu*), car alors le Danemark était le plus célèbre et le plus puissant des trois royaumes scandinaves. Plus tard, quand il commença à perdre son influence, et quand il s'écarta du dialecte primitif, la langue danoise s'appela langue du Nord (*norräna tungu,* ou *norränt mál*) (3), et enfin,

découlant de la source gothique et recevant dans son cours les eaux limpides et fécondes des riantes contrées de la Grèce et de l'Italie. (Bosworth, *Elements of anglo-saxon grammar.*)

(1) Peut-être la langue saxonne est-elle venue du gothique, peut-être est-elle plus ancienne; dans tous les cas, elle est d'une haute importance : sans la connaître, on ne peut pénétrer dans la nature intime de l'anglais et des autres dialectes du Nord; car de la même source que l'anglo-saxon découle presque chaque idiome de l'Europe septentrionale. (Boworth.)

(2) Rask. *Undersögelse om det gamle Nordiske sprog.*

Tungà kom met theim hingat er ver kollum norräna ok gekk er tunga um Saxland, Danmärk, ok Svithiod, Noreg, ok um nokkurn hlute Einglands. Ces hommes (les Ases) apportèrent avec eux la langue que nous appelons langue du Nord, elle se répandit en Saxe, en Danemark, en Suède, en Norvége et dans quelques parties de l'Angleterre. *Fornmanna sögur*, t. II, p. 412. Le même passage se trouve dans le Rymbegla, 3[e] partie, chap. 1.

(3) Ce mot signifiait à la fois langue du Nord et langue norvé-

au XII[e] siècle, langue islandaise; car le danois, le suédois, se modifiaient de plus en plus, et la langue première, la vraie langue se trouvait retranchée en Islande. Elle avait été transplantée sur cette nouvelle terre par une colonie de familles nobles qui la parlaient avec une sorte d'élégance et qui craignaient de l'altérer. C'est ainsi qu'elle rejeta tout alliage étranger, toute locution nouvelle. C'était en Norvége la langue de tout le monde, ce fut en Islande une langue choisie et épurée. Qu'on se figure maintenant sous le règne du petit-fils de Charlemagne, les premières familles de la Gaule, les premiers soldats qui prêtèrent en langue romane le serment que nous connaissons, jetés tout à coup sur une île ignorée au milieu de l'Océan, échappant à toute influence intérieure et conservant avec un soin religieux les souvenirs traditionnels que leur ont transmis leurs pères et la langue qu'ils ont appris à balbutier. Pendant ce temps, tout change dans le pays qu'ils ont quitté; notre histoire se renouvelle, notre langue se transforme. Celle de Corneille remplace celle de Villon; celle de Balzac ne ressemble pas à celle de Rousseau. Un jour nous abordons sur cette île habitée par des hommes de la même race que nous, et ils nous parlent une langue que nous n'entendons plus, et ils lisent des livres que nous ne pouvons comprendre. C'est la langue primitive de nos pères, ce sont les livres écrits il y a neuf

gienne, mais on l'employait plus souvent dans la première acception.

siècles. Or, voilà précisément le phénomène philologique qui est arrivé en Islande à l'égard du Danemark, avec cette différence que la langue romane, autant que nous pouvons en juger d'après le serment de Strasbourg, n'était encore qu'un idiome informe et grossier, tandis que la langue islandaise, à l'époque où elle traversa les mers avec la colonie norvégienne, est énergique, souple et richement développée. En l'étudiant aujourd'hui, avec les idées de philologie progressive que le temps nous a enseignées, on est étonné de ses combinaisons grammaticales, de son allure franche et hardie, de son habileté à rendre les nuances les plus délicates de la pensée, et de son accentuation à la fois douce et sonore. Elle n'a ni les arides consonnances des langues germaniques, ni le sifflement perpétuel de l'anglais (1); sa construction est simple, assez semblable à la nôtre, et cependant plus variée et plus libre. Elle a, comme l'allemand, une admirable aptitude à créer de nouveaux mots; elle a, comme le grec, les trois genres; comme le danois et le suédois, l'article déterminé qui se place à la fin des substantifs; comme le latin, la déclinaison des noms propres; et cependant elle est restée telle qu'elle était. Seulement, sur les côtes de l'île, dans les ports fréquentés par les bâtiments étrangers, le peuple a modifié légèrement sa prononciation et mêlé quelques expressions danoises à l'élément primitif islandais;

(1) Point de ces *ch*, *sch*, *dsch*, *tsch*, qui donnent à d'autres langues un son désagréable et difficile; mais un *h* très-fortement aspiré, comme dans *hafa*, *hiärta*, *hringr*, *hnoda*.

mais dans l'intérieur du pays, elle s'est conservée pure et intacte ; on la parle à peu près comme au temps d'Ingolfr, le premier colon, et dans toute l'étendue de l'île il n'est pas un paysan illettré, pas un pâtre ignorant qui ne comprenne parfaitement la prose islandaise la plus ancienne. L'étude de cette langue est d'une haute importance, non-seulement pour les œuvres qu'elle renferme, mais par le large espace qu'elle nous ouvre au Nord. Elle jette un rayon lumineux sur toute la philologie scandinave, elle touche au méso-gothique, elle nous rapproche de l'Asie. J'ai constaté par des recherches faciles à faire son identité étroite avec le danois et le suédois, sa parenté avec l'allemand, l'anglo-saxon et l'anglais. D'autres ont établi, par des recherches vraiment savantes, ses rapports avec le grec et les langues slaves (1).

Les plus anciens monuments de la langue islandaise sont les inscriptions runiques. Peu de questions ont occupé autant que celle-ci les antiquaires. On a publié à ce sujet mainte dissertation érudite, et l'origine, la filiation, la parenté des runes, a donné lieu aux systèmes les plus excentriques et les plus bizarres. Il s'agissait d'abord de savoir si les caractères runiques étaient des caractères primitifs employés dans le Nord au temps du paganisme, ou si ce n'était pas tout simplement une déviation des caractères latins introduits en Danemark avec le christianisme, et l'on a discuté avec acharnement ce problème sans arriver, pendant longtemps, à aucun résultat définitif. Les sa-

(1) Rask, *Undersögelse om det gamle Nordiske sprog.*

vants voulaient ensuite établir un parallèle entre les runes scandinaves et l'alphabet des autres contrées, et fonder sur leur plus ou moins d'analogie tout un système historique. Plusieurs écrivains suédois des XVIe et XVIIe siècles ont prétendu que les runes dataient des temps les plus anciens, et peu s'en fallait qu'ils ne les fissent remonter jusqu'au déluge. Olof Rudbeck, le célèbre auteur de l'*Atlantica*, disait que les inscriptions runiques mentionnaient Isis et Osiris, que Japhet étant venu s'établir en Suède, ses descendants avaient successivement envahi les autres contrées de l'Europe, l'Asie et l'Afrique, et que de leurs traditions religieuses, modifiées en divers lieux et à diverses époques, provenait la mythologie égyptienne, grecque et romaine. Un professeur d'Abo, Pierre Bang, s'aventura encore plus loin dans ses recherches d'érudition. Il affirma qu'Adam lui-même avait demeuré à Kalkesta, en Finlande. D'autres écrivains crurent pouvoir constater par les inscriptions runiques les guerres des Cimbres et les premières migrations des Goths. Quelques-uns déclaraient pertinemment que les Grecs et plusieurs peuplades asiatiques avaient formé leur alphabet d'après les runes. Au XVIIIe siècle, un homme distingué par son savoir et ses travaux, Peringsköld, assurait que parmi les pierres runiques du Nord, il avait découvert le monument de Magog, fils de Japhet, et Göransson écrivait en 1750 qu'un de ces monuments avait été érigé en mémoire des hommes qui se trouvaient dans l'arche de Noé (1).

(1) Runamo og Runerne ved Finn Magnusen. Introduction, p. 7.

Dans les derniers temps, on a publié encore un grand nombre d'ouvrages relatifs aux runes; mais la science s'est dégagée des incroyables prétentions du siècle précédent, et les divers systèmes auxquels on a recours pour expliquer l'origine des runes et leur analogie avec d'autres caractères sont devenus fort rationnels.

Divers écrivains danois et suédois, parmi lesquels je citerai Worm, Grotius, Bartholin, Torfæus, Verelius, Schöning, Suhm, Lagerbring, Siöborg, Brinjulsen, Petersen, ont démontré, par des raisonnements assez plausibles, qu'il fallait chercher l'origine des runes en Asie, c'est-à-dire dans ces districts montagneux du Cancase, où les Grecs avaient autrefois des colonies florissantes qui ont laissé plusieurs monuments de leur séjour dans ces contrées, tels que des inscriptions sur la pierre, des statues, des médailles.

D'autres pensent que les runes pourraient bien avoir été apportées dans le Nord par les Phéniciens. Un érudit danois, M. Bredsdorf, a écrit plusieurs brochures pour prouver qu'elles proviennent directement des caractères mésogothiques employés par Ulfilas au IVe siècle. John Olafsen, d'Islande, en cherche les premières traces dans les lettres dont les Visigoths se servaient aux Ve et VIe siècles. Ihre, Schlözer, Murray, ont dit que les Scandinaves avaient reçu les runes de leurs voisins d'Allemagne. Kopp croit au contraire qu'elles ont été formées d'après les grossiers caractères latins du moyen âge.

Je n'en finirais pas si je voulais rapporter toutes les

hypothèses enfantées par l'examen des runes, et tous les noms qui se sont mêlés à cette escrime d'érudition. Quelques écrivains contemporains ont plus fait en quelques années pour éclaircir cette question obscure, que tous leurs devanciers avec leur énorme amas de textes, de citations et de commentaires. On doit au savant W. Grimm deux dissertations habiles, lucides, qui démontrent que les runes des Anglo-Saxons et de l'Allemagne proviennent de celles de la Scandinavie (1). Un jeune Islandais, enlevé malheureusement tout jeune à ses études, a publié, sur ce sujet tant de fois débattu, un petit livre remarquable par ses résultats nets et précis (2). M. Liliegren, l'un des Suédois les plus érudits de son temps, a rassemblé plus de deux mille inscriptions runiques dispersées à la surface des trois royaumes scandinaves, et tracé un tableau très-circonstancié, très-clair, de la filiation des runes et des divers usages auxquels on les faisait servir (3). M. Finn Magnusen, cet érudit infatigable, ce savant éminent dont il faut placer le nom en tête de tout ce qui s'est fait de plus important dans les derniers temps pour la connaissance de la littérature islandaise et des antiquités scandinaves, M. Finn Magnusen est parvenu à donner le sens littéral d'une inscription runique qui se trouve dans la province de Bleking, que Saxo le

(1) *Uber deutsche Runen;* Gœttingen, 1821. *Zur literatur der Runen;* Wien, 1828.

(2) *Periculum runologicum*, par Brinjulsen. In-8°, Copenhague, 1823.

(3) *Run. Lära;* 8°, 1832. *Run. Urkunder;* 8°, Stockholm, 1833.

grammairien signale dans son histoire, et que personne n'avait pu lire jusqu'à présent. En publiant le résultat de sa découverte, il a joint à sa version un travail très-étendu et d'une haute importance sur l'origine et l'emploi des runes dans différentes contrées (1). L'opinion de M. Finn Magnusen est que les runes viennent de l'Asie, et la tradition populaire établit le même fait.

Selon cette tradition, ce fut Odin qui les apporta dans le Nord, qui apprit au peuple à s'en servir et leur donna une puissance merveilleuse. Avec les runes, il pouvait, dit l'Edda, guérir les maladies, apaiser les orages, arrêter une flèche dans son vol. Avec les runes, il brisait les chaînes des prisonniers, il réveillait les morts, il étouffait un incendie; il savait comment il fallait les employer pour gagner l'amour d'une femme, et il connaissait des secrets mystérieux qu'il ne voulait révéler qu'à sa mère ou à sa bien-aimée (2).

Dans une autre partie de l'Edda, Sigurd prie une valkyrie de lui enseigner la sagesse, et elle lui fait connaître différentes espèces de runes : les runes victorieuses, pour résister à ses ennemis, pour triompher dans les combats; les runes des mers, pour n'avoir rien à redouter des orages; les runes des forêts, pour connaître les plantes médicinales et traiter efficacement toutes les plaies.

On gravait les runes sur la proue du navire, sur le pommeau du glaive, sur les cornes à boire, quelquefois sur des baguettes en bois que l'on portait en guise

(1) Runamo og Runerne; in-4°, Copenhague, 1841.

(2) Runa Thath.

d'amulette. Un jour, on présenta à Egil une coupe empoisonnée; il s'ouvrit une veine, en fit jaillir du sang, écrivit avec ce sang des paroles runiques sur la coupe, et à l'instant elle se rompit en deux (1). Un autre jour, on le conduisit auprès d'une jeune malade pour laquelle on avait inutilement employé tous les remèdes; il la fit lever, chercha dans son lit, et, à la place où elle était couchée, trouva une baguette couverte de caractères runiques. Il prit cette baguette, la jeta au feu, et en replaça une autre, avec d'autres caractères, sous l'oreiller de la malade. A peine s'était-elle mise dans son lit, qu'il lui sembla qu'elle sortait d'un long sommeil; elle se sentait encore très-faible, mais elle était guérie (2).

Quelquefois les runes n'étaient autre chose qu'une lettre hiéroglyphique. On les gravait avec la pointe d'un couteau, sur le bras ou sur la poitrine. Un *N* signifiait *naud* (nécessité), un *I*, *is* (glace), un *F*, *Freya* (déesse de l'amour), un *Th*, *Thor* (dieu de la force). C'étaient là les runes puissantes, les runes mystiques enseignées par les dieux, adoptées par la crédulité.

Voilà donc les runes qui nous apparaissent sous deux points de vue différents, comme caractères magiques et caractères littéraires. D'un côté, elles nous offrent un exemple des superstitions scandinaves; de l'autre, elles nous aident à remonter à l'origine de l'écriture dans le Nord. M. Brinjulsen, après avoir comparé l'alphabet runique islandais à l'alphabet grec,

(1) Egils saga.

(2) Egils saga.

étrusque, slave, phénicien, persan, arménien, égyptien, indien, n'hésite pas à croire que cet alphabet provient, comme la langue scandinave, de la rune gotho-caucasienne, et c'est là l'opinion qui compte à présent le plus grand nombre d'adhérents instruits et consciencieux. Les peuplades émigrantes apportaient avec elles ce trésor littéraire de leur terre natale. Les chefs de tribus, les prêtres, ou, si l'on veut, les savants de la colonie, s'en servaient pour perpétuer le nom d'un héros, la mémoire d'un fait. Le peuple ignorant et superstitieux, ne comprenant rien à ces signes hiéroglyphiques, les regardait avec un sentiment de respect et de crainte, et leur attribuait une influence merveilleuse.

Rien de plus simple cependant que cet alphabet runique. Il se composait des seize caractères suivants.

ᚠ ᚢ ᚦ ᚮ ᚱ ᚴ ᚼ ᚾ ᛁ ᛅ ᛋ ᛏ ᛒ ᛚ ᛘ ᛦ

f · u·th·o· r · k·h·n·i·a·s · t·b·l · m · ö

Il n'y avait, comme on le voit, qu'une seule lettre pour les consonnes dont l'accentuation se ressemble, pour le *d* et le *t*, pour le *b* et le *p*, de même que pour le *g* et le *k*, l'*u*, le *v*, l'*y* (1). Ces caractères ont été en usage dans le Nord entier. L'histoire de saint Ansgard, le premier apôtre chrétien de la Scandinavie, parle d'une lettre qui, au IX[e] siècle, aurait été écrite par un roi de Suède à Louis le Débonnaire; et, trois

(1) Les Danois, les Suédois prononcent encore l'*y* comme l'*u*, *hyggelig*, *huggelig* (agréable), *Ystad*, *ustad*.

siècles auparavant, le poëte Venantius Fortunatus, évêque de Poitiers, dit à son ami Flavius, que s'il est las du latin, il lui écrira en hébreu, en persan, ou en lettres runiques (1). Rien ne prouve cependant, que pendant toute la durée de l'épopée païenne, il y ait eu aucun livre écrit en caractères runiques (2). On gravait les runes sur la pierre, sur le bois, pour transmettre aux générations futures le souvenir d'un jour de deuil ou d'un jour de gloire. L'inscription était courte : une date et un nom, souvent rien de plus. C'étaient des soldats qui la traçaient sur le roc, au milieu de leurs plaines silencieuses et sauvages. C'était une imprimerie à coups de hache et de marteau. On n'avait pas encore appris dans le Nord à faire les livres imagés des couvents latins. La pointe du glaive remplaçait pour les Scandinaves la plume des moines, et le bois et la pierre étaient leurs papiers. Ce qui était trop long à écrire, on le confiait à la mémoire d'un cercle d'auditeurs amoureux de la tradition nationale et dévoués à ses souvenirs.

Quand le christianisme pénétra dans les royaumes scandinaves, les missionnaires proscrivirent l'usage de ces runes, auxquelles se rattachaient tant de fables païennes et tant de croyances superstitieuses. Mais ils ne purent ni l'anéantir d'un seul coup, ni faire disparaître les anciens monuments. Les runes se propa-

(1) Barbara fraxineis pingatur runa tabellis
Quoque papyrus agit, virgula plana valet.
(Ven. Fortun., l. VIII, ép. 18.)

(2) Det danske, norske, og svenke Sprogs historie af Petersen.

gèrent parmi certaines populations jusqu'au XIVe siècle. Elles existent encore, modifiées, il est vrai, et dépouillées de leurs anciens prestiges, dans plusieurs districts de la Suède et de la Norvége. En traversant ces contrées, il y a deux ans, nous avons trouvé, dans les cabanes de paysans du Wermeland, des bâtons revêtus de différentes figures d'animaux, et de différents caractères dont plusieurs ressemblent aux caractères runiques. Ces bâtons sont conservés comme objets de curiosité. Dans la tente du Lapon, nous avons vu ces mêmes signes hiéroglyphiques employés encore aujourd'hui comme calendriers, gravés avec la pointe d'un couteau sur quatre petites planchettes en bois représentant les quatre saisons.

De cet essai grossier d'intelligence, l'Islande arriva promptement à une manifestation plus libre et plus complète de la pensée. Elle passa des caractères informes, mal composés, à l'alphabet européen; de l'inscription tumulaire à la littérature. Cette littérature ne ressemble pas à celle des autres peuples, et il suffit d'observer l'état du pays pour comprendre qu'il ne pouvait en être autrement. Il n'y a là ni villes, ni centre de réunion. Toutes les habitations sont éloignées l'une de l'autre. Le prêtre est seul, le paysan seul. Si deux familles se rencontrent, c'est par hasard; si elles se réunissent, ce n'est que pour un instant. Les moyens de communication sont rares et difficiles. Le messager payé par le gouverneur s'en va deux fois par an, du midi au nord de l'île, et met trois mois à faire son voyage. A part cette excursion

officielle, la famille islandaise n'a que la grande foire d'été pour savoir ce qui arrive dans le pays et au delà.

Par suite de cet isolement des individus, la littérature islandaise présente un caractère singulier que l'on retrouverait difficilement ailleurs. Elle a échappé à l'imitation, mais elle a échappé aussi à l'entraînement des masses. Ailleurs le siècle jette au peuple une grande pensée, l'homme de génie imprime à son époque un large mouvement; ici le siècle n'a qu'une action lente et uniforme, l'homme de génie est à peine entendu. En France, Voltaire donne à toute une génération la parole railleuse, le rire sceptique; en Allemagne, Gœthe entraîne le public à la suite de *Faust* et de *Werther;* en Angleterre, Byron fait retentir dans tous les cœurs la plainte amère de *Manfred*, la longue élégie de *Child-Harold*. En Islande, la voix du poëte n'imprime pas un nouveau mouvement à la foule, et ne change pas le caractère d'une époque, mais elle passe comme l'écho de rocher en rocher, de maison en maison, et vibre d'âge en âge.

Elle vibrait depuis longtemps, cette voix du poëte, au sein des tribus scandinaves. Elle les avait encouragées, exaltées, dans leurs lointaines migrations; elle répétait les anciens chants de l'Orient sous les brumes du Nord, quand le christianisme vint ajouter l'enseignement de la science à cette poésie instinctive, spontanée, et donna l'écriture pour soutien à la tradition.

En l'an 1000, le christianisme est adopté par l'Al-

thing, et bientôt après on voit s'élever sur divers points de l'Islande des écoles latines. Le premier qui ouvrit à ses concitoyens une maison d'étude, fut l'évêque Isleifr de Skalholt. C'était un homme instruit et dévoué à tout ce qui composait alors l'humble domaine de la science. Dans sa jeunesse, il avait étudié en Allemagne, et s'était fait consacrer prêtre à Erfurt. A son retour dans la demeure paternelle, il réunit autour de lui quelques jeunes gens, et leur répéta les leçons de philosophie, de belles-lettres, qu'il avait reçues sur la terre étrangère. Appelé à l'âge de cinquante ans au siége épiscopal, il conserva dans ces nouvelles fonctions le dévouement qu'il avait montré lorsqu'il n'était que simple prêtre, et eut le bonheur de voir deux de ses disciples investis à leur tour de la dignité de prélat (1). Il mourut en 1080, âgé de soixante-quatorze ans, honoré et aimé de tous ceux dont il était le chef spirituel. L'Islande lui devait un souvenir de reconnaissance, et les chroniqueurs de ce pays lui ont gardé une noble place dans leurs annales.

Après lui, un Islandais nommé Hallr, qui avait passé plusieurs années en Norvége avec Olof le Saint, établit une autre école à Haukadalur, et le célèbre Sæmund Sigfusson, surnommé le Savant, en fonda une troisième à Oddr; puis Jön Ögmundsson, disciple d'Isleifr, après avoir voyagé en Danemark et en Alle-

(1) Kallr, évêque d'Opslo, et Jön Ögmundsson, évêque de Hólar.

magne, adjoignit un quatrième établissement d'éducation à son évêché de Hólar.

L'enseignement de ces écoles n'était certes ni très-large ni très-profond; il se composait de quelques principes de grammaire, de philologie classique et de poésie. On sait quel était alors l'état scientifique de l'Europe; la pauvre Islande ne pouvait deviner elle-même ce que l'Allemagne, la France, l'Italie, commençaient à peine à comprendre dans leurs efforts laborieux; et ces dignes apôtres de la science, qui s'en allaient si loin chercher les premiers bégaiements de l'étude, et s'en revenaient avec tant de dévouement répandre autour d'eux les fruits de leur labeur, ne trouvaient pas dans leur solitude les livres qui auraient aidé au développement plus large de leur esprit, ni les relations nécessaires pour les soutenir et les encourager. Cependant il est sorti de ces modestes écoles, formées à si peu de frais, pourvues de si peu de moyens d'instruction, des hommes qui ont rendu à leur pays d'éminents services : Are Frode, le premier historien de l'Islande; Carl, qui a écrit une partie de la chronique du roi Sverre, et Snorri Sturleson, dont le nom est connu de l'Europe entière. Nous essayerons de faire connaître, dans la seconde partie de cet ouvrage, les œuvres de ces premiers écrivains; ce que nous voulions constater d'abord, c'est l'influence du christianisme sur le mouvement intellectuel de l'Islande. Suhm, le savant historien du Danemark, divise l'histoire des contrées scandinaves en trois époques principales : époque obscure, fabu-

leuse, historique; la première, recouverte d'un voile presque impénétrable; la seconde, très-confuse encore, et en partie obscurcie plutôt qu'expliquée par une foule d'hypothèses aventureuses et de systèmes contradictoires. La troisième, qui donne enfin une base certaine à l'histoire, date de l'introduction du christianisme dans le Nord, c'est-à-dire du IXe siècle. Jusqu'alors il n'y avait dans ces lointaines contrées de l'Europe, ni livres, ni établissements d'éducation (1). Les prédicateurs de l'Évangile enseignèrent à leurs disciples l'art de conserver par l'écriture ce qu'on ne savait encore confier qu'à la parole, et leur ouvrirent

(1) Le fait est attesté par de nombreux témoignages; j'en citerai seulement quelques-uns.

In septentrione nostro serius librorum scribendorum ratio invaluit, christianæ fidei introductæ felix fructus. Bartholin. De libris legendis; 4e dissert., p. 108.

Nullos in septentrione ante sacra christiana vernacule conscriptos libros extitisse, sed omnia et ipsas etiam leges memoriæ, cui in rebus historicis et sacris poesis haud exiguum præstitit usum, beneficia conservata, sentienti Arnæ Magnæa ad stipulandum arbitramur. Préface de l'Edda de Sæmund.

Nullum vel exiguum literarum usum Islandis primitus fuisse, neque eum priusquam cum christianismo seu Isleifi episcopatu, ita ut inde aliquid emolumenti in publicum redundaret introductum putamus, ille enim primus in Islandia scholam aperuit. Finni Johannæi Hist. eccl., t. I, p. 85.

Statuendum reor, nulla vetustissimorum Islandorum scripta (carmina ore sacrorum non habeo hic rationem) ante introductam fidei christianæ professionem extitisse, certe nulla superesse, nec literas quibus hodie utimur ante id tempus, et non nisi characteres runicos, in usu nostro fuisse. Halfdani Linari, *Hist. litt. Isl.*, p. 159.

une voie de régénération par l'Église et par les écoles.

Le christianisme poursuivit sa mission religieuse et intellectuelle, sans ôter aux populations scandinaves leur caractère distinctif, sans les dépouiller de leur nature poétique. En essayant de peindre, dans la première partie de cet ouvrage, les anciennes mœurs islandaises, nous avons négligé à dessein ce qui avait rapport aux coutumes poétiques de cette contrée, à son amour et à son respect pour les scaldes. Nous allons reprendre cette esquisse (1), elle nous conduira directement à l'examen des œuvres littéraires de l'Islande.

§ II.

LES SCALDES.

Les scaldes sont les bardes du Nord. Comme les poëtes celtiques et les rapsodes grecs, ils ont célébré les dieux et les héros; comme les auteurs des romances espagnoles, ils ont chanté la gloire et les combats; comme Virgile, ils ont eu leurs Mécènes; comme Pétrarque, ils sont souvent entrés dans le conseil des rois; comme les Minnesingers, ils s'enorgueillissaient de leur naissance et marchaient de pair avec les jarls et les princes; comme Taillefer, le trouvère normand, et Veit-Weber, le soldat suisse, ils assistaient eux-mêmes aux batailles qu'ils devaient chanter, et combattaient au premier rang.

(1) *Hist. de l'Islande*, p. 193.

La poésie des Scandinaves remonte comme leur histoire jusqu'à la migration des peuples d'Asie, et se perd dans des récits obscurs et des traditions fabuleuses. Ces peuples, que l'on a si longtemps appelés barbares, sont pourtant venus dans le Nord avec des chants, et comme les Indiens et les Grecs, ils ont tant de vénération pour la poésie, qu'ils l'attribuent à un dieu, et peuvent dire comme Ovide :

Est Deus in nobis, et sunt commercia cœli;
Sedibus ætheriis spiritus ille venit.

La fable qu'ils racontent pour expliquer cette origine est grossière, mais caractéristique, et mérite d'être rapportée.

Il y avait autrefois un homme nommé Kvaser, qui, par son intelligence et sa sagesse, s'était élevé au rang des dieux. Deux nains, jaloux de ses talents, le tuèrent, recueillirent son sang dans un grand vase et le mêlèrent avec du miel. Ce sang du sage ainsi mêlé avec le suc des fleurs, avec l'œuvre industrieuse des abeilles, devint la source poétique, l'Hippocrène des Scandinaves. Quiconque pouvait y puiser se sentait à l'instant inspiré et pouvait faire résonner harmonieusement les cordes de la harpe. Le géant Suttung parvint à s'emparer de la coupe de *miœd*, et il y attachait un grand prix, quoiqu'il n'en usât guère; il la donna à garder à sa fille Gunlœda, et l'enferma dans une montagne. Cependant Odin, qui était dieu et qui avait de nombreuses attributions, éprouvait

une grande envie d'y joindre encore la faculté poétique; mais il fallait pour cela séduire Suttung, et Suttung était un terrible homme; ni paroles flatteuses ni promesses ne pouvaient l'attendrir; il gardait son trésor en vrai barbare, ne voulant pas en jouir lui-même et ne voulant pas l'abandonner aux autres. Odin quitta sa demeure céleste, et vint, comme Apollon chez Admète, passer un été chez Suttung, prenant soin des bestiaux, récoltant le foin, et ne demandant pour toute récompense, après ses longues journées de labeur, que quelques gouttes de miel. Suttung les lui refusa impitoyablement. Après cette dernière tentative, Odin, désespérant de vaincre l'obstination du géant, a recours à la ruse; il se change en serpent, pénètre dans la montagne où est enfermée la coupe poétique, s'approche de Gunlœda, la flatte par ses éloges, la fascine par son regard. La pauvre Gunlœda fit comme Ève, elle crut aux paroles du serpent, et oublia la défense de son père. Odin obtint la permission de boire trois fois à la coupe de miœd, et à la troisième fois le cruel avait tout bu. Alors il oublia les doux serments qu'il avait murmurés le soir à l'oreille de Gunlœda, il laissa la pauvre fille en larmes et s'enfuit sous la forme d'un aigle. Mais Suttung était un habile magicien : il devina aussitôt le vol qui venait de lui être fait et poursuivit le ravisseur. Déjà il était près de l'atteindre, déjà Odin tremblait d'expier chèrement sa supercherie, quand tout à coup les ases vinrent au-devant de lui pour le soutenir, et lui présentèrent une grande coupe

où il rendit le miœd qu'il avait bu. Malheureusement, dans la frayeur que lui avait causée Suttung, il en laissa aussi tomber une partie par terre (1). Celle-là appartient aux mauvais poëtes, qui n'ont besoin que de se baisser pour l'avoir. Mais la coupe des dieux est conservée dans le ciel, et les hommes de génie, les hommes vraiment inspirés, peuvent seuls y poser leurs lèvres. C'est Odin qui la distribue à ses favoris; c'est lui qui est le dieu de la poésie : « Maintenant, dit l'Edda, le chant d'Odin est chanté, dans la salle d'Odin, près de la salle d'Odin. Heureux celui qui le chanta! Heureux celui qui peut le redire! Heureux celui qui l'apprit! Heureux celui qui l'entendit! »

En remontant aux premiers temps des trois monarchies scandinaves, nous n'avons sur les scaldes que des notions incomplètes, des fragments de biographie et des fragments de vers. Au VIe et au VIIe siècle, ils occupent déjà de temps à autre une place notable dans l'histoire; mais à partir du IXe jusqu'au XIIIe siècle, ils se suivent sans interruption, et l'on connaît très-bien leur nom, leur vie, leurs œuvres. Le règne de Harald aux beaux cheveux fut l'âge d'or des scaldes. Cet homme ambitieux crut que, pour donner plus de solennité à ses batailles, plus d'éclat à ses conquêtes, il fallait qu'il s'entourât de poésie. Il réunit à sa cour les scaldes les plus vantés; il se les attacha par des présents, et tous chantèrent sa gloire et sa

(1) Par respect pour les poëtes, j'adoucis ici l'expresion textuelle.

domination. Ses successeurs manifestèrent constamment le même goût. Quelques-uns d'entre eux, comme Magnus le Bon, Harald Sigurdsson faisaient des vers eux-mêmes et chérissaient la poésie. Les scaldes résistèrent longtemps à l'interdiction lancée contre eux par les missionnaires chrétiens. Olaf le Saint condamnait leurs souvenirs mythologiques, et cependant il pensa qu'il convenait à sa majesté de roi d'en avoir plusieurs à sa cour. Ce fut lui qui, les conduisant un jour sur le champ de bataille, leur dit : « Placez-vous au premier rang, afin de chanter ce que vous aurez vu et non ce que vous aurez entendu raconter. »

A la prendre dans ses monuments les plus anciens, la poésie islandaise est claire, simple, énergique. Elle a tout le caractère des temps primitifs et du vrai chant épique; mais plus tard les scaldes l'altérèrent; elle devint l'œuvre du travail factice et des beaux esprits. Au temps de Rolf-Krage, elle est encore jeune et forte; elle résonne hautement au milieu de la foule et défend avec orgueil sa nationalité scandinave. Quatre siècles plus tard, c'est une poésie vieille, viciée, prétentieuse, qui recherche avec affectation les formes inusitées, et s'enveloppe dans un néologisme bizarre, dans des métaphores étranges. Alors on vit des poëtes qui redoutaient d'être populaires, et qui, pour échapper à une telle infortune, entremêlèrent leurs vers de tant de mots finnois, écossais, anglo-saxons, et de tant de figures hyperboliques, que le peuple renonça à les comprendre, et qu'ils devinrent

un objet d'étude pour les gens les plus lettrés (1). Cette poésie est restée si obscure, qu'à moins de l'avoir longtemps analysée, les Islandais eux-mêmes ne la conçoivent pas, et quand on est parvenu à en pénétrer le sens, on est étonné de tous les raffinements d'art auxquels les scaldes avaient recours pour voiler leur pensée. Ils auraient eu honte de se servir d'une langue qui ressemblât à la langue du peuple, à la langue vulgaire, et ils ont si bien élaboré leurs vers, aiguisé leurs périodes et gonflé leurs métaphores, qu'ils ont laissé loin d'eux les *concetti* italiens, les phrases ampoulées de Dubartas, et le mélange hétérogène de la *poésie de cour* allemande. Je ne sache pas, dans aucun pays, un poëte qui redoute comme eux l'expression nette, précise, et s'inquiète autant d'employer la périphrase. S'ils parlent du ciel, c'est la couverture des montagnes, la maison du soleil, le chemin des étoiles; de la terre, c'est la fille de la nuit, la chair d'Ymer, le vaisseau flottant sur les âges; du feu, c'est le frère du vent et l'ennemi des forêts; de

(1) La poésie anglo-saxonne présente la même obscurité, les mêmes affectations de style, le même goût pour les métaphores. Dans sa description du déluge, Cedmon emploie plus de trente synonymes différents pour désigner l'arche de Noé. « Les poëtes anglo-saxons, dit M. Turner, voulaient avoir le monopole du chant et des avantages qui en résultaient. Pour cela ils rendirent leur style de plus en plus difficile à comprendre, afin de le mettre hors de la portée du vulgaire, et leur langue poétique fut tout à fait différente de la prose. » *History of the Anglo-Saxons by Sharon Turner.* T. III, p. 274.

l'or, c'est la lumière de l'eau, la larme de Freya, la dent de Dieu, le soleil et la lune. La mer est le sang d'Ymer et l'anneau du globe; la tête est la demeure du cerveau, le champ des cheveux; le sang est le lac des blessures et le vin des oiseaux de proie. Ajoutez à cela des expressions équivoques dont ils se servent avec une sorte de prédilection. Le même mot signifie : mer et cheval, vaisseau et bouclier, feu et épée, aigle et loup. Lorsqu'ils emploient ces locutions douteuses, ils joignent à l'une des deux acceptions qu'elles renferment toutes les épithètes qui ne s'appliqueraient qu'à l'autre. Ainsi ils disent également : l'épée brûlante et le feu aigu, le vaisseau d'acier et le bouclier rapide, le loup aux larges ailes et l'aigle au poil roux.

Du reste, ils avaient un grand nombre de licences poétiques, ils pouvaient supprimer, ajouter, contracter plusieurs lettres dans un mot. Ils employaient les tropes: l'épenthèse, la syncope, la métonymie, l'ellipse, comme s'ils eussent été à l'école de Dumarsais, et ils avaient tout à la fois le vers métrique des anciens, le vers *sciolto* des Italiens, le vers rimé comme nous, et le vers allitéré comme l'ont eu les Allemands, les Anglo-Saxons, comme Chaucer, Waller et Plowman l'ont employé. Nous comprenons difficilement l'harmonie des vers allitérés, mais il est certain qu'elle était assez sensible pour frapper les anciens hommes du Nord. On cite plusieurs vers de Virgile, de Lucrèce, de Plaute, où les mêmes lettres sont évidemment répétées avec intention, et l'on sait que les Es-

pagnols trouvent dans leurs assonances une sorte de mélodie que les étrangers parviennent difficilement à saisir.

Les scaldes variaient à l'infini leur mètre, leurs rimes, leur allitération, et quand on étudie les divers fragments qu'ils nous ont laissés, on voit qu'ils cherchaient eux-mêmes à se créer des difficultés métriques, dans l'espoir de donner par là plus de valeur à leurs œuvres. Nous pouvons rire de cette erreur poétique, mais je ne pense pas qu'aucun peuple y ait échappé. Simmias de Rhodes écrivit une pièce de vers à laquelle il donna la forme d'un œuf, et une autre qui avait celle d'une hache. On connaît le poëme latin dont tous les mots commencent par un P, et nous-mêmes n'avons-nous pas la bouteille de Panard; l'acrostiche traversé quatre fois par le même nom; le quatrain *batele*, où la rime se trouve répétée à la fin du premier vers et au commencement de l'autre (1); le quatrain à rime redoublée, dont Marot lui-même nous a laissé des exemples (2); le quatrain *fraternisé*, où la dernière syllabe du premier vers doit être reproduite au commencement du second (3), et un grand nombre d'autres vers non moins irréguliers?

(1) Quand Neptune, puissant dieu de la *mer*,
Cessa d'*armer* casaques et galées,
Les gallicans bien le durent *aimer*,
Et *réclamer* ses grandes eaux salées.

(2) La blanche colom*belle*, *belle*,
Souvent je voys *priant*, *criant*, etc.

(3) Dieu gard ma maistresse et *régente*,

Il y a dans la poésie des scaldes un autre mérite que celui de la versification : c'est son caractère traditionnel, sa parole authentique. Là se trouvent des documents que rien ne remplace; là sont les noms les plus anciens, et quelques-uns des faits les plus essentiels de l'histoire primitive du Nord. Nous devons aux scaldes tous ces fragments précieux sur lesquels s'appuient les chroniques de Snorri Sturleson et l'histoire de Saxo le grammairien. Nous leur devons ces belles strophes intercalées dans les sagas, et toute l'Edda, c'est-à-dire toute la théogonie et la cosmogonie scandinaves. La parure d'emprunt que ces poëtes joignaient à leurs vers n'existait qu'à la surface. Au fond tout leur était inspiré par le temps où ils vivaient, par les événements auxquels ils prenaient part, par le pays qu'ils aimaient. Personne mieux qu'eux ne pouvait se faire l'historien de leur époque. Ils touchaient tout à la fois aux deux extrémités de l'échelle sociale. Ils appartenaient au peuple par leur naissance, aux grands par leur éducation. Ils entraient dans l'intimité des princes, et pas une bataille ne se livrait sans qu'ils y marchassent à côté de lui, pas une fête n'avait lieu sans qu'ils fussent appelés à en faire l'ornement. Ils étaient là témoins et acteurs. Ils observaient et ils chantaient, et quelques-uns d'entre eux avaient une telle faculté d'improvisation qu'ils pouvaient à l'ins-

Gente de corps et façon, etc.
Pour dire vray, au temps qui *court*,
Cour est un périlleux passage, etc.

tant même raconter en vers le fait qui les avait frappés. Rognvald, comte des Orcades, se vantait de composer, sans préparation, un poëme entier sur chaque idée qu'on lui indiquerait, et l'on dit que le scalde Sigvat balbutiait toujours quand il parlait en prose, mais s'exprimait avec la plus grande facilité dès qu'il avait recours à la langue poétique (1).

Une partie des chants que nous connaissons ont été composés en Danemark, d'autres en Suède, d'autres en Norvége, et un assez grand nombre en Islande. Mais ils ont été répandus à travers toute la Scandinavie. Les scaldes ne restaient pas toujours au même lieu. Ils quittaient leur pays avec l'ardente impatience du jeune âge, et ils y revenaient avec les souvenirs de la vieillesse. Ils passaient de longues années à courir les aventures, à s'en aller chanter de ville en ville, n'emportant avec eux que leur luth et leur épée; pauvres poëtes qui devaient à tout instant remplacer la mélodie des vers par le cliquetis du glaive; pauvres oiseaux voyageurs à qui la nature n'avait point donné d'abri sous la feuillée, et qui ne savaient bâtir leur nid que sur les bords des mers orageuses ou sur les champs de bataille.

Quand un scalde arrivait à la cour d'un prince, il se faisait annoncer comme poëte, et le prince le recevait aussitôt. Il y avait dans chaque salle de festin un siége réservé pour lui. C'était là qu'il allait prendre place et qu'il enseignait ses chants à la foule assemblée

(1) Saga d'Olaf le Saint, p. 170.

pour l'entendre. « C'est une vieille coutume, » dit Odin dans le *Havamal*, « de s'asseoir sur le siége des chanteurs et de redire de mémoire d'anciens chants. Pendant que l'on racontait ainsi les histoires du peuple, je m'assis et je me tus, je regardai et je réfléchis. »

Le scalde répétait plusieurs fois les mêmes strophes, et les courtisans les apprenaient par cœur afin qu'elles ne tombassent point dans l'oubli. Les rois eux-mêmes aimaient à les voir se perpétuer autour d'eux. On raconte que le roi Édouard d'Angleterre, avant de récompenser le poëte Hallr, le pria de rester assez longtemps à sa cour pour que plusieurs de ses amis eussent le temps de recueillir les chants qu'ils lui avaient entendu chanter.

Dans ces temps d'ignorance, le scalde n'était pas seulement un historien fidèle, un versificateur habile; c'était un homme qui avait beaucoup voyagé, beaucoup vu, et chez lequel l'instinct poétique avait éclairé le jugement et développé l'intelligence; c'était un homme politique et un philosophe. Les princes avaient confiance en lui, et lui demandaient souvent conseil. Le scalde alors marchait de pair avec les grands; son titre seul équivalait à un titre de noblesse, et il avait comme les nobles ses armoiries de poëte : une rose sur un bouclier.

Mais quand un roi avait su rendre dignement hommage au talent et au caractère d'un de ces poëtes énergiques, il pouvait compter sur sa bravoure et sa fidélité. Un jour l'orage jette sur les côtes de Dane-

mark le vaisseau d'un jeune aventurier. C'était un scalde encore peu connu, nommé Starkoddr; mais il était grand, fort et plein d'ardeur. Le roi Frodd l'accueillit à sa cour, et fut tellement frappé de son air martial, qu'il lui équipa un autre vaisseau; et Starkoddr partit, et s'en alla en Suède, en Angleterre, en Irlande, puis sur les côtes de la mer Baltique, et pénétra dans la Russie et la Pologne. Le long de sa route il s'attaquait à tous les vaisseaux de pirates, il amassait les dépouilles de ses ennemis, puis il revenait les partager avec le roi et lui raconter ses voyages. S'il entendait parler d'un guerrier célèbre, il courait aussitôt se mesurer avec lui. Si un malheureux lui adressait une plainte, il allait à son secours. Si un pays gémissait sous la tyrannie d'un roi, il était comme Thésée, toujours prêt à purger les royaumes de leurs despotes et la terre de ses monstres.

Cependant Frodd, son ami, son bienfaiteur, est assassiné; mais il a un fils, et Starkoddr ne veut pas enlever au jeune prince l'honneur de venger la mort de son père; il se retire en Suède, et pendant qu'il raconte ses dernières batailles et se prépare à en livrer de nouvelles, il apprend que Helga, la fille de Frodd, a été séduite par un orfévre. Il part à l'instant, arrive en Danemark, entre chez l'orfévre, la tête couverte d'un grand chapeau qui lui masque le visage, et s'asseoit à l'écart, immobile et silencieux; là, il reconnaît que tout ce qu'on lui a dit n'est que trop vrai; il observe, en serrant la poignée de son glaive, les caresses que Helga prodigue à son séducteur. Tout

à coup la jeune fille l'aperçoit, jette un cri de terreur et repousse son amant. Starkoddr se lève, et le malheureux orfévre regarde, pâle et effaré, cette main de fer qui le menace, et cette épée qui va s'appesantir sur lui. Aucun moyen de se défendre, aucun moyen de s'enfuir, et il est là qui tremble et se courbe sous le regard enflammé du scalde, comme l'oiseau sans force sous le regard sanglant du vautour. Mais Starkoddr, après l'avoir fait passer par toutes les angoisses de la mort, le repousse dédaigneusement : « A Dieu ne plaise, dit-il, que je ternisse ma réputation de guerrier en tuant un lâche tel que toi. Je t'imposerai un châtiment plus cruel en te laissant vivre. » Car Starkoddr, dit Saxo le grammairien, était de ces hommes qui croient qu'une vie passée dans le crime et la honte est mille fois plus redoutable que la mort.

Après avoir ainsi vu pâlir les deux coupables devant lui, Starkoddr chanta son voyage, et ses derniers vers s'adressaient à Helga : « O jeune fille, s'écria-t-il, quelle magie t'a donc aveuglée? Quel plaisir pouvais-tu attendre dans cette demeure sale et enfumée, toi dont l'enfance a été bercée dans le palais des rois?

« Comment ces lèvres pâles, ces lèvres couvertes de cendre de ton amant se sont-elles approchées de ta bouche de rose? Comment as-tu permis à ces bras de manœuvre d'enlacer ton beau corps, et à ces mains grossières de toucher ta peau de satin ? »

Quelque temps après, Helga se marie avec le fils d'un roi, et le scalde retourne en Suède. Mais un jour on vient lui dire que Ingel, le nouveau roi de Dane-

mark, loin de chercher à venger la mort de son père, est devenu l'ami de ceux qui l'ont tué et a épousé leur sœur. A cette nouvelle, Starkoddr se remet en route; il accourt dans le palais d'Ingel, et, sans se faire annoncer, entre dans la grande salle du festin, et va s'asseoir sur le siége d'honneur qui, du temps de Frodd, lui était toujours réservé. La reine, apercevant cet homme couvert d'habits poudreux qui s'en allait prendre la meilleure place, lui ordonna de se retirer. Le scalde ne chercha pas à se justifier, il ne répondit rien. Il descendit, mais, dans la rage qui le dominait, il donna un tel coup de poing contre les colonnes de la salle que toute la maison en fut ébranlée. Quand le roi revient de la chasse, il reconnaît l'ami de son père, et quoique le noble vieillard le gêne, il ordonne à chacun de lui faire bon accueil; alors les courtisans s'empressent autour de lui, et la reine lui demande pardon de son erreur. Mais Starkoddr écoute tous les éloges et toutes les protestations d'un air distrait et indifférent. On prépare pour lui une grande fête, et il s'asseoit au banquet royal comme à un banquet de deuil. Toute la table est couverte de mets recherchés, de liqueurs rares, et il se souvient qu'autrefois on n'y voyait que la coupe d'hydromel et le quartier de bœuf rôti. Quand le roi l'invite à boire et lui présente les plats choisis qu'il gardait ordinairement pour lui-même, le vieux guerrier le repousse avec mépris : « Je suis venu ici, dit-il, pour voir le fils de Froddr, non pas pour voir un lâche voluptueux qui ne songe qu'à manger. » Autour de lui il entend parler alle-

mand, et sa fierté scandinave se révolte à cet accent étranger. Tout à coup les meurtriers de son roi paraissent et viennent prendre place à table; à leur aspect, le regard de Starkoddr s'enflamma de colère, et la reine en fut si effrayée, qu'elle arracha le diadème d'or qui brillait sur sa tête et le lui présenta; mais le scalde le rejette avec dédain, et s'écrie : «Loin de moi ces folles parures; loin de moi tes présents! Penses-tu qu'un vieux soldat se laisse séduire comme une femme à la vue de l'or?

«Je le dis à haute voix : celui-là n'a pas un noble cœur qui peut poser sur sa tête de tels ornements. La vraie parure du guerrier, c'est la cicatrice et l'épée.»

A ces mots il s'élance sur les assassins de Froddr, les renverse à ses pieds et retourne en Suède finir sa vie de héros.

Si, par sa vocation de scalde, le poëte occupait une des premières places dans la maison du prince, par ses rêves de jeunesse, par ses affections de famille, il aimait à redescendre au sein du peuple. Jusqu'au milieu des salles brillantes où l'hydromel coulait dans des cornes dorées, il se souvenait de l'humble toit qui l'avait abrité, et le soir, assis à son foyer, il redisait, pour plaire à quelques-uns de ses anciens compagnons, les mêmes récits qu'il redisait aux jarls pour gagner le bracelet d'or. Le peuple aussi l'aimait et le prenait pour interprète de ses vœux. Le cri de l'opprimé, la plainte du pauvre s'adoucissaient en passant par les cordes de la harpe. Le roi l'écou-

tait d'une oreille plus attentive, et la poésie établissait ainsi un lien mystérieux entre l'esclave et le maître, entre la chaumière et le trône.

A en juger par un récit de Saxo le grammairien, le peuple scandinave devait avoir une grande prédilection pour la poésie. Quand Froddr III mourut, il ne laissait aucun héritier légitime. Le seul homme qui pouvait être appelé à lui succéder était en Russie, et on le croyait perdu depuis longtemps. Le peuple danois promit de donner la couronne à celui qui composerait sur la mort du roi le meilleur chant. Saxo ne dit pas comment le concours fut établi, mais un pauvre scalde, nommé Biarn, fort peu connu jusqu'alors, l'emporta sur ses rivaux, et prit possession des États de Danemark. Aux jeux olympiques, Sophocle n'obtint jamais d'autre royauté que la royauté de la poésie, et quand, par un beau jour du mois d'avril, on conduisit en grande pompe Pétrarque au Capitole, les cardinaux ne placèrent sur sa tête qu'une couronne de laurier.

Un grand nombre de scaldes appartenaient aux plus nobles familles de la Scandinavie. On vit ici comme en Allemagne et en France, au temps des minnesingers et des trouvères, des jarls, des princes, des ducs, composer des *flockr*, des *drapa*, et porter avec orgueil le titre de poëte.

Mais, soit qu'ils fussent issus d'une famille de rois, ou d'une famille de paysans, ils étaient avant tout hommes de guerre. Le glaive effaçait entre eux toutes les distances. La guerre était leur véritable joie, leur

3.

poésie, et chacun d'eux pouvait dire comme Antar, le héros des Arabes : « Ma parenté est dans ma force, ma noblesse est dans mon courage, et quand on me demande ma généalogie, je montre ma lance et mon épée. »

Aussi ne cherchez pas dans leurs vers les douces idées, les vagues rêveries, qui nous ont été si gracieusement dépeintes par d'autres poëtes ; leur harpe ne sait point soupirer comme la guitare, gémir comme la mandoline. La main faible et timide de la jeune fille ne pourrait en tirer le moindre accord, et les larmes tomberaient sur ces cordes d'acier sans les faire vibrer. Mais quand le doigt nerveux du scalde vient à les toucher, toutes ces cordes résonnent comme le clairon et retentissent comme l'airain. Le scalde chante l'ivresse du combat, la gloire du héros; il chante le bouclier magique, le heaume formé de trois lames de fer, et l'épée merveilleuse qui traverse les armures, brise les chaînes, partage les rochers en deux; il chante les valkyries qui viennent recueillir les morts sur les champs de bataille, et les joies sans fin qu'elles leur préparent dans le Valhalla. Tandis qu'il s'abandonne ainsi à son enthousiasme, tous les guerriers palpitent en l'écoutant, tous les glaives tressaillent dans le fourreau, et quand revient l'heure du combat, lui-même jette là sa harpe, et s'élance, les armes en main, au milieu de la mêlée; s'il succombe, il sourit à la mort qui s'approche, et s'il lui vient alors une pensée d'amour, il l'exprime avec énergie.

Le scalde Gisli, poursuivi par ses ennemis, s'élance

au-dessus d'un rocher, et se défend longtemps contre eux; puis il tombe, accablé par le nombre, et chante, et ce qui le réjouit, c'est de penser que sa femme saura avec quelle valeur il a combattu. « Ma jeune femme, s'écrie-t-il, sera fière d'entendre mes ennemis vanter ma bravoure; j'ai encore de la force, quoique le glaive acéré me déchire : c'est mon père qui m'a légué cette force pour héritage. »

Hialmar tombe sur le champ de bataille et chante : « Mon armure est brisée; j'ai sur le corps seize blessures. Tout est noir devant moi; je vacille, si j'essaye de marcher. L'épée d'Angantyr a pénétré au cœur, et quand j'aurais maintenant cinq demeures sur terre, je n'en habiterais pas une. La blanche fille de Hialmir m'a dit que je ne reviendrais pas; sa prédiction va s'accomplir. Tiens, tire cet anneau d'or de mon doigt, porte-le à mon Ingibiörg; en le voyant, elle saura que nous ne devons jamais nous revoir. Voici venir les corbeaux, et après les corbeaux, je vois accourir les aigles, je leur servirai de pâture jusqu'à ce que le sang de mon cœur soit épuisé. »

Le scalde Hagbard était un jour auprès de la fille d'un roi de Danemark, et il lui disait : « Si ton père savait que je suis ici, moi qui ai tué ses fils, moi qui ai séduit sa fille, avec quel bonheur il me jetterait dans les fers; et toi, que deviendrais-tu s'il me faisait mourir? — Je mourrais, » dit la jeune fille. Peu de jours après, il est surpris avec elle et condamné à mort. Au moment où on le mène à l'échafaud, il veut voir si son amante sera fidèle à la promesse qu'elle

lui a faite de ne pas lui survivre. Il prie le bourreau de pendre d'abord ses vêtements ; à cette vue, la jeune fille le croit mort, elle met le feu à la maison et périt dans les flammes. Hagbard chante : « Hâtez-vous, hâtez-vous de me faire mourir. Il sera doux, ô ma belle fiancée, de te rejoindre dans les airs. Entendez-vous les pétillements du feu? Voyez-vous les poutres étincelantes? Ces flammes rouges sont pour moi la bannière de la fidélité. L'amour de ma bien-aimée éclate à travers l'incendie. Oh! que tu me rends heureux, jeune fille! tu as rempli ta promesse, et chacun nous proclame hautement fidèles dans la mort comme dans la vie. Ce que tu avais juré comme femme, tu l'as exécuté comme un héros. Hâtez-vous, hâtez-vous; j'en suis sûr maintenant; dans l'empire de la mort le véritable amour ne meurt pas. Ma bien-aimée, je vais te retrouver avec bonheur. Au midi comme au nord, on entendra retentir notre chant de mort; on entendra sur la terre et dans le ciel répéter ces mots : Également fidèles, également tendres, ils sont heureux ensemble. »

Le scalde le plus célèbre de la Scandinavie, c'est Ragnar Lodbrok, roi de Danemark. L'histoire nous a gardé les principaux traits de sa vie; mais la tradition populaire les a développés et embellis, et sa saga est l'une des plus anciennes qui existent (1).

(1) Le nom de Lodbrok a été rapidement répandu en Suède, en Allemagne, en Angleterre et en France. Les poëtes scandinaves ont chanté ses aventures, et les nôtres ont mêlé son nom à leurs

Il y avait autrefois en Gothland, dit cette saga (1), un roi puissant qui avait une fille charmante appelée Thora, à laquelle il avait donné le surnom de Biche, parce qu'elle surpassait toutes les autres femmes par sa grâce et son élégance, comme la biche surpasse les autres animaux. Le roi l'aimait beaucoup. Son plus grand souci était de chercher sans cesse, pour elle, quelque nouvelle distraction et de lui préparer de nouvelles fêtes. Il lui avait fait bâtir un magnifique château, et un matin il lui apporta le plus joli serpent qu'il fût possible de voir. C'était en Scandinavie un animal

chroniques. On trouve dans un poëme manuscrit de Denis Pyrame, cité par Sharon Turner, le passage suivant :

Cil Lothebroc e ses trois fiz
Furent de tute gent haiz;
Kar uthlajes furent en mer;
Unques ne finirent de rober.
Tuz jurs vesquirent de rapine;
Tere ne cuntrée veisine
N'est près d'els où il a larun
N'eussent feit envasiun.
De ceo furent si enrichiz
Amuntez et amanantiz
Qu'ils aveient grant armée
De gent e mult grant assemblée
Qu'ils aveient en lur companye
Kant erruent oth lur navye.
Destrut en aveient meint païs
Meint pueple destrut et occis :
Nule contrée lez la mer
Ne seput d'els ja garder.

(1) Saga Regnars Konungs Lodbrokar publiée par Rafn dans ses Fornaldar Sœgur. T. I, p. 237.

d'une rare espèce. Il avait l'œil vif, la tête fine, la peau brillante; il était souple et caressant. Thora le reçut avec joie, le posa sur un lingot d'or, et l'enferma dans une cage; mais bientôt le serpent grandit et grandit à chaque instant d'une manière effrayante. On pouvait le tenir d'abord dans le creux de la main, et il n'occupait qu'une très-petite place dans le coin de sa cage. Il brisa sa porte et sortit, et toucha aux deux extrémités de la salle, puis aux deux extrémités de la maison, et il en vint à enlacer dans sa puissante étreinte toute les murailles du château. Avec lui le lingot grandissait aussi, et le serpent était là accroupi sur son or, l'œil enflammé, la bouche écumante, effrayant par son regard et par ses sifflements tous ceux qui tentaient de l'approcher. Le roi en eut peur et fit proclamer dans tout le pays qu'il donnerait sa fille en mariage à celui qui tuerait le monstre. Ragnar, fils de Sigurd, roi de Suède, entendit raconter cette étrange histoire, et résolut de délivrer Thora. Il se fit faire un vêtement de cuir trempé dans le bitume, et s'avança, la lance à la main, près du château habité par la jeune fille. Le serpent vomit contre lui des flots de venin, mais Ragnar était protégé par ses vêtements, et il enfonça dans les flancs du monstre sa large lame d'acier. Peu de temps après, il épousa la belle Thora, qui lui donna deux fils également distingués par leur force et leur courage. Mais elle mourut, et Ragnar, pour se consoler, s'en alla guerroyer de côté et d'autre, s'attaquant à tout ce qu'il rencontrait, et remportant toujours la victoire.

Un jour il arrive en Norvége. Ses compagnons descendent à terre et découvrent dans une misérable chaumière une jeune fille nommée Kraka, et remarquable par sa rare beauté. Ils en parlent avec enthousiasme à Ragnar, et Ragnar leur pose une de ces énigmes dont on retrouve de fréquents exemples dans les poésies du Nord au moyen âge. « Si cette jeune fille, dit-il, est aussi belle que vous voulez me le faire croire, amenez-la-moi, mais il faut qu'elle vienne ici, sans être habillée, et cependant sans être nue, qu'elle n'ait rien mangé, et qu'elle ne soit pas à jeun, qu'elle n'arrive pas seule, et qu'elle ne soit accompagnée de personne. »

Quand on rapporte cette énigme à Kraka, elle la comprend aussitôt, et, pour la résoudre, elle laisse tomber ses longs cheveux blonds autour de son corps et s'enveloppe dans un filet de pêche. Elle goûte un peu de poireau (1) et pas un homme ne l'accompagne, mais elle est suivie d'un chien. Le roi, en la voyant, devint amoureux d'elle et l'épousa.

Quelque temps se passe, et Ragnar, fatigué de vivre dans le repos, équipe un navire et s'en retourne, comme autrefois, explorer les mers lointaines et les contrées étrangères. Il visite le roi de Suède, qui l'accueille avec de grandes marques de déférence, et le fait asseoir dans la salle du banquet à la place d'honneur. Ce roi a une fille fort belle ap-

(1) En ek mun bergia à einunt lauk. Le mot lauk signifie aussi graisse de viande.

pelée Ingibiörg. Ragnar oublie en la voyant les liens qui l'attachent à Kraka. Il la demande en mariage et se fiance avec elle. Quand il revient en Danemark, sa femme le questionne et veut savoir ce qui lui est arrivé pendant son voyage. « Rien, » dit-il. Trois fois elle lui adresse la même question, et trois fois il lui donne la même réponse. « Eh bien, s'écrie-t-elle, moi, je sais ce qui est arrivé. Tu as demandé Ingibiörg en mariage et tu dois l'épouser bientôt. Ce ne sont pas tes compagnons de voyage qui m'ont révélé ton secret, je l'ai appris par trois oiseaux que tu as dû voir voltiger auprès de toi. Mais ne me fais pas l'affront que tu as projeté, car je ne suis point, comme tu l'as cru jusqu'à présent, la fille d'un pauvre paysan : je suis Aslauga, la fille de Sigurd qui a tué Fafnir ; et pour preuve de ce que je te dis, il me naîtra bientôt un fils dans les yeux duquel sera peinte l'image d'un dragon. « Les paroles d'Aslauga se confirment, et Ragnar refuse d'épouser Ingibiörg.

A cette nouvelle, le roi de Suède envoie à toutes les tribus le signal de la guerre, la flèche qui appelle les hommes au combat, et rassemble ses troupes pour venger l'injure faite à sa fille. Mais les fils de Ragnar sont, comme leur père, d'intrépides aventuriers. Déjà ils ont affronté maint danger, et fait couler le sang dans mainte bataille. Tandis que leurs frères naviguent au loin, les deux aînés, Agnar et Eirik, demandent à conduire l'armée danoise en Suède. Les deux partis s'avancent l'un contre l'autre. Le combat s'engage, les enfants de Ragnar le soutiennent avec ardeur ;

mais tout à coup voici venir contre eux une vache furieuse, qui, par ses bonds étranges et ses longs beuglements, effraye leurs compagnons et répand le désordre dans leur armée. En vain ils cherchent à la rallier, en vain ils redoublent d'efforts et d'audace; les Suédois les pressent, les enveloppent. Ragnar tombe couvert de blessures. Eirik est fait prisonnier et condamné à mort. A cette nouvelle, Aslauga pleura, et ses larmes, dit la chronique, étaient rouges comme le sang et dures comme la grêle. Au même instant, on vint lui annoncer qu'un autre de ses fils avait péri glorieusement les armes à la main, et elle écouta ce récit avec l'orgueil d'une femme spartiate, et elle ne pleura pas. « Celui-là, s'écria-t-elle, a noblement teint de sang son bouclier. Il est mort comme un héros doit mourir, et il ira rejoindre Odin. »

Pendant ce temps Ragnar était allé dans d'autres contrées. Aslauga engage ses fils à venger leurs frères. Elle-même souffle dans leur cœur le feu de la colère; elle-même veut se mettre à la tête des troupes et les accompagner en Suède. Dès que les deux armées sont en présence l'une de l'autre, dès que les scaldes ont entonné le chant du combat, le roi Eirik lâche contre les ennemis la vache furieuse. Mais Ivar s'est fait faire un arc avec un grand rameau d'arbre, et de lourdes flèches fortement trempées. Il se fait porter par des soldats au-devant de l'animal monstrueux et le tue. Alors la frayeur s'empare des Suédois, ils ne résistent plus, ils fuient. Les fils de

Ragnar les poursuivent et jonchent la terre de morts et de blessés.

De là ils continuent leur marche aventureuse, et s'en vont de pays en pays, prenant d'assaut les forteresses, pillant les villes, ravageant les habitations, partout redoutés comme un fléau, et partout victorieux. La saga dit qu'ils vinrent jusqu'en Suisse, et ils auraient bien voulu aller à Rome. On sait que Rome est la ville merveilleuse du moyen âge. Son nom se trouve dans toutes les chroniques, et tous les poëtes l'ont chanté. Malheureusement les fils de Ragnar, qui ont traversé tant de fleuves et tant de rivières, ne savent de quel côté se diriger pour arriver à Rome. Pendant qu'ils en sont à se consulter et à mettre en commun toute leur science géographique, ils avisent non loin d'eux un homme qui chemine portant le grand chapeau et le bâton ferré des voyageurs. Ils l'appellent et lui demandent : « Qui es-tu? — Je suis un pèlerin. — Connais-tu ce pays? — Je connais tous les pays qu'un homme peut parcourir, car j'ai passé ma vie à voyager. — Sommes-nous encore loin de Rome? — Loin de Rome! s'écrie le pèlerin; regardez cette paire de souliers de fer que je porte à mes pieds, et cette autre que je porte sur mon dos; maintenant ils sont usés : je viens de Rome en droite ligne, et quand je suis parti ils étaient neufs. »

Après une telle indication, les fils de Ragnar pensent que ce serait un trop long voyage, et retournent vers le Nord.

Cependant le vieux Lodbrok est revenu en Dane-

mark et a souvent entendu vanter leurs exploits. La gloire qu'ils se sont acquise ranime son ambition de guerrier. Il veut de nouveau traverser les mers, affronter les combats et faire comme autrefois retentir son nom dans les trois royaumes de la Scandinavie. Bientôt tout est en mouvement dans les États de Danemark; les forgerons fabriquent la lourde armure et la lance aiguë. Les chefs de tribu préparent leurs troupes, et Ragnar fait équiper deux grands vaisseaux. Les rois voisins, en apprenant ces préparatifs, tremblent qu'il ne vienne les surprendre, et placent des sentinelles sur toutes leurs frontières. Mais Lodbrok déclare qu'il veut aller envahir l'Angleterre, et il s'embarque; et la noble Aslauga, que de sombres pressentiments affligent, lui apporte, au moment du départ, une cotte d'armes consacrée à Odin, également impénétrable au fer et au feu.

Elli, roi d'Angleterre, a été instruit des projets de Ragnar, et il s'avance contre lui avec une armée nombreuse. Un combat acharné s'engage. Les Danois font des prodiges de valeur. Ragnar voit ses compagnons tomber l'un après l'autre autour de lui, et il reste debout plein de force encore et protégé par son armure. Mais les soldats anglais le cernent, le pressent, puis s'élancent sur lui et l'enchaînent. Le roi le fait jeter dans une grande fosse remplie de serpents, et Ragnar y reste un jour entier. Les serpents dressent la tête et sifflent contre lui, mais n'osent l'approcher, car il porte encore sa cotte d'armes magique. Elli la lui fait enlever. A l'instant les vipères s'enlacent autour

de leur victime, et le vieux guerrier, sentant leurs dards aigus s'enfoncer dans sa poitrine, entonne son chant de mort (1).

« Nous avons frappé avec le glaive. Il n'y a pas longtemps que nous exterminâmes le reptile (2) en Gothlande. Alors Thora nous fut livrée. Dans cette bataille, je traversai de mon glaive l'anguille de la bruyère, ce qui me fit donner le nom de Lodbrok (3). Je plongeai mon fer étincelant dans le corps du monstre qui reposait sur le sol, le corps replié en forme d'anneau.

« Nous avons frappé avec le glaive. J'étais encore bien jeune lorsque avec mes guerriers je m'en allai à l'est du Sund, où nous donnions de la pâture aux ani-

(1) Le roi Ragnar vivait à la fin du VIIIe ou au commencement du IXe siècle. Les écrivains du Nord ont beaucoup disserté sur le chant qu'on lui attribue. Presque tous pensent que ce chant a été composé par un scalde islandais, les uns disent deux à trois siècles, les autres cinq siècles après la mort de Ragnar. Mais le savant M. Rafn a cherché à défendre l'ancienneté et l'authenticité de ce poëme. Le chant de mort de Ragnar renferme vingt-huit strophes. Il est écrit dans la forme du *Drottkvœdi,* c'est-à-dire mélangé de trochées et de dactyles et en certains endroits allitéré. M. Rafn en a publié une fort belle édition avec des notes nombreuses; le texte du poëme est islandais, la traduction danoise, latine, française. Cette dernière m'a paru assez défectueuse pour me permettre d'en essayer une seconde. *Krakas Maal udgivet af Rafn.* 1 vol. in-8°; Copenhague, 1826.

(2) Ce mot désigne probablement un guerrier nommé Orm, qui signifie serpent.

(3) Culottes velues.

maux voraces. Quand l'acier de l'épée retentit sur les casques élevés, nous livrâmes une abondante nourriture aux oiseaux de proie. La mer s'enfla, le corbeau marcha dans le sang des morts.

«Nous avons frappé avec le glaive. J'avais vingt ans quand ma lame se balança en l'air, quand nous nous élançâmes au loin dans les combats. Nous tuâmes huit comtes à l'est de l'embouchure de la Dyna. Le loup eut de quoi manger après ce carnage. Le sang tombait dans la mer enflée, les combattants mouraient.

« Nous avons frappé avec le glaive. La femme de Hedin était avec nous quand nous envoyâmes les hommes de l'Helsingie dans les salles d'Odin. Nous nous arrêtâmes au-dessus du fleuve d'Iva; les flèches mordaient, le sang des chaudes blessures rougit le fleuve entier. Le fer gémit sur les armures, la hache brisa les boucliers.

« Nous avons frappé avec le glaive. Personne ne nous manqua avant que Herroed succombât sur les chevaux de Hefler (1). Jamais plus vaillant homme n'ira avec les longs navires sillonner la plaine liquide. Ce héros portait un cœur intrépide dans les combats.

« Nous avons frappé avec le glaive. Les guerriers jetèrent les boucliers, quand les flèches lancées par nos arcs frappaient la poitrine des combattants. Sur

(1) Hefler est un roi des mers. Tomber sur les chevaux de Hefler, c'est tomber sur un vaisseau. C'est une de ces images hardies que l'on trouve souvent dans la poésie islandaise, et que nous ne pouvons rendre qu'à l'aide d'un commentaire.

les brisants de Skarfé, le fer faisait de rudes morsures. Les boucliers rougirent avant que le roi Rafn tombât. La sueur du front des héros tombait sur les armures.

« Nous avons frappé avec le glaive. Dans la lutte à Ullarager, les coups d'épée résonnaient merveilleusement avant la chute du roi Eisten. Couverts d'or, les ennemis devinrent la proie des vautours. La lueur mortelle de l'épée pénétra à travers les casques rougis par le sang. Le sang tombait des plaies de la nuque, et inondait les épaules.

« Nous avons frappé avec le glaive. Devant les îles d'Eindéris, les corbeaux se jetèrent sur une riche pâture. Les chevaux de Fala eurent de quoi manger (1). Il était difficile de se garder du danger. Au lever du soleil, je vis les flèches (2) s'élancer et tomber sur le fer des casques.

« Nous avons frappé avec le glaive. Devant l'île de Bornholm, nous arrosâmes les boucliers dans le sang des blessures. Les nuages de la grêle déchirèrent les anneaux des armures. L'arc lança le fer. Vulner tomba dans la mêlée. Jamais roi ne fut plus grand. Le rivage était couvert de cadavres. L'acier donna de quoi manger aux loups.

« Nous avons frappé avec le glaive. Dans le royaume des Flamands, le résultat de la bataille ne fut décidé

(1) Fala était une sorcière qui traversait les airs montée sur un loup.

(2) Littéralement : les filles magiques de la corde de l'arc.

qu'après la mort du roi Freyr. L'aiguillon bleu de la blessure couverte d'un sang épais perça l'armure dorée de Hœgne (1). La vierge pleura sur le combat du matin. Le loup fut amplement rassasié.

« Nous avons frappé avec le glaive. Non loin du cap d'Engle, je vis d'innombrables guerriers tomber sur les rocs d'Eynefer. Nous combattîmes pendant six jours avant que les ennemis fussent vaincus. Au lever du soleil, l'homme célébra la fête des flèches. Valthiof tomba sous le coup de nos armes.

« Nous avons frappé avec le glaive. La rosée de sang découlait de nos épées. Les vautours reçurent des cadavres pâles. L'arc résonna quand la flèche perça les armures forgées pour le combat par le marteau de Svelner. La flèche envenimée, arrosée de sang, courait à la blessure.

« Nous avons frappé avec le glaive. Les tentes de Hlakka (2) flottaient au combat que nous livrâmes dans la baie de Hedning. On voyait se fendre les casques des guerriers lorsqu'au milieu du fracas des épées nous brisions les boucliers. C'était autre chose que d'embrasser sur des coussins moelleux une belle fiancée.

« Nous avons frappé avec le glaive. Dans le Northumberland, la pluie des flèches tomba sur les boucliers; les morts jonchèrent la terre. Ce jour-là,

(1) Guerrier célèbre.

(2) Hlakka était une des valkyries qui assistaient aux batailles, et qui emportaient dans la demeure d'Odin les guerriers qui succombaient bravement.

il n'était pas besoin d'exhorter les hommes au combat. Les lances étincelantes déchiraient les casques. Je vis briser les armures. Les combattants perdirent la vie.

« Nous avons frappé avec le glaive. Dans les îles des Hébrides, Herthiof remporta la victoire sur nos hommes. Rœgnvald tomba sous une pluie de traits. Dans le fracas des épées, les héros éprouvèrent la plus grande douleur. Le guerrier (1) lança vigoureusement le rude javelot.

« Nous avons frappé avec le glaive. Les hommes tombaient les uns sur les autres. L'espoir du combat réjouissait le vautour. Le fer rencontrait le bouclier. Le roi Marstan d'Irlande ne laissa pas les loups ni les aigles souffrir la faim. Les corbeaux furent bien nourris dans le golfe de Védra.

« Nous avons frappé avec le glaive. Un matin, j'ai vu tomber bien des hommes dans le combat sous la morsure des flèches. L'épine du fourreau pénétra bien vite dans le cœur de mon fils. Égil enleva la vie à l'intrépide Agnar. L'épée perça la cotte de mailles de Hamder. Les bannières étaient resplendissantes.

« Nous avons frappé avec le glaive. J'ai vu les braves fils d'Endil faire avec leurs épées une proie aux loups. Dans le golfe de Skede, c'était autre chose que de voir des femmes offrir du vin. Plus d'un navire fut privé de guerriers. Le manteau de Skœgul (2) fut déchiré en pièces dans le combat des rois.

(1) Littéralement : l'ébranleur des casques.

(2) Valkyrie. Par le manteau de la valkyrie, il faut entendre l'armure.

« Nous avons frappé avec le glaive. Près de Lindesœre, nous jouâmes un matin le jeu de l'épée avec trois rois. Bien peu de combattants échappèrent à la mort. Les loups en mangèrent beaucoup. Les aigles et les vautours se nourrirent de chair. Le sang des Irlandais coula dans la mer brillante.

« Nous avons frappé avec le glaive. Je vis s'enfuir un matin le guerrier aux beaux cheveux, l'amant de la jeune fille. Avant que le roi Œrn succombât, ce n'était pas dans le détroit d'Ala, comme quand la fille du pressoir nous apporte le breuvage chaud, comme quand on embrasse celle qui est jeune.

« Nous avons frappé avec le glaive. L'épée serrait le bouclier. Les lances brillantes résonnaient sur le vêtement de Hilde (1). On montrera longtemps dans l'île d'Angul comment, nous héros, nous marchions avec ardeur au jeu de l'épée. Devant la grève, de bonne heure le dragon des blessures fut teint de sang.

« Nous avons frappé avec le glaive. Le guerrier qui s'avance le premier dans la tempête des flèches est-il celui que la mort menace le plus? Elle saisit souvent plutôt celui qui ne combat pas. Il est difficile de conduire le lâche au jeu de Hilde. Le lâche ne fait nul usage de son cœur.

« Nous avons combattu avec le glaive. C'est là ce que j'appelle une chose juste, quand les guerriers marchent contre les guerriers; quand nul d'entre eux ne fuit devant l'autre. Telle est, depuis longtemps, la

(1) Divinité guerrière.

loi des combats. Celui qui veut être aimé de la jeune fille doit se battre avec joie.

« Nous avons frappé avec l'épée. Il me semble que nous devons obéir au sort. On n'échappe pas à la loi des Nornes. Quand je conduisis mes navires sur la mer pour rassasier les faucons sanguinaires, je ne croyais pas qu'Ella disposerait de ma vie. Dans le golfe d'Écosse, nous avions donné une riche proie aux loups.

« Nous avons frappé avec le glaive. Je me réjouis en songeant aux larges siéges préparés pour les héros dans les salles du père Balder. Bientôt nous boirons la bière dans les cornes tortueuses (1). Dans les salles splendides de Fiœlner, le héros ne regrette pas la vie. Je ne m'asseoirai pas avec douleur à la table de Vidrex (2).

« Nous avons frappé avec le glaive. Si les fils d'Aslaug connaissaient mes tourments, s'ils savaient comment les vipères venimeuses m'enlacent, ils saisiraient leurs armes acérées et courraient au combat. J'ai choisi pour épouse une femme qui a enfanté des héros.

« Nous avons frappé avec le glaive. La noire mort s'avance. Le serpent vigoureux me serre avec force. La vipère est déjà dans mon cœur. J'espère que la lance d'Odin atteindra Ella. Mes fils bondiront de co-

(1) Littéralement : les arbres tortueux de la tête.

(2) Un des divers noms d'Odin, ainsi que celui de Fiœlner qui précède.

lère en apprenant la mort de leur père. Les guerriers hardis ne veulent pas de repos.

« Nous avons frappé avec le glaive. Cinquante et une fois j'ai livré de grands combats. Dès ma jeunesse, j'ai rougi de sang les flèches. Je ne croyais pas qu'il y eût eu plus valeureux homme que moi. Les Asar peuvent m'appeler. Je ne regrette pas la vie.

« A présent, je désire mourir. Les messagères envoyées par Odin viennent m'inviter à entrer dans ses alles. Joyeux, j'irai boire la bière avec les Asar, assis sur des siéges élevés. Les heures de la vie sont écoulées. Je meurs avec joie. »

Quand le roi d'Angleterre apprit la mort du héros, il eut peur que ses fils ne le vengeassent cruellement, et il envoya en Danemark des ambassadeurs pour connaître leurs dispositions. Les ambassadeurs trouvent les quatre fils de Ragnar réunis dans une salle; ils racontent ce qui s'est passé, et quand ils disent comment le vieux guerrier est mort, Biörn serre si fortement un bois de lance qu'il y laisse l'empreinte de ses doigts; Hvitserk presse avec une telle colère un échiquier qu'il se fait jaillir le sang des ongles, et Sigurd, qui tenait un couteau à la main, se coupe jusqu'à l'os sans y faire attention.

Bientôt après, tous quatre prennent leurs armes et s'embarquent pour l'Angleterre; mais ils sont battus et s'en reviennent chercher de nouvelles troupes. Ivar, qui est le plus adroit de tous, les quitte et va trouver le roi Elli. « Je te promets, lui dit-il, de ne jamais porter les armes contre toi, si tu veux me donner

dans ton royaume autant de terre que peut en contenir une peau de bœuf. » Le roi Elli, qui ne connaît pas l'histoire de Didon, sourit d'une prière si humble, et lui accorde ce qu'il demande. Ivar coupe la peau de bœuf par fines lanières, enveloppe une vaste étendue de terrain et y bâtit la forteresse de Londres. Là, il attire à lui par des promesses, par des présents, les principaux habitants du royaume, et quand il croit pouvoir compter sur leur appui, il envoie dire à ses frères de venir avec leur armée. Ils arrivent suivis d'une troupe nombreuse; mais Elli, trompé par Ivar, trahi par ses anciens compagnons d'armes, essaye en vain de se défendre. Les fils de Ragnar s'emparent de lui et le font expirer dans les tortures. Puis ils retournent en Danemark, heureux d'avoir vengé la mort de leur père. Ivar régna encore de longues années en Angleterre, et lorsqu'il se sentit près de mourir, il ordonna à ses amis de l'enterrer à l'endroit de la côte le plus exposé aux invasions, car il protégerait encore, disait-il, le royaume après sa mort. Sa volonté fut exécutée, et l'on raconte qu'en l'an 1066, lorsque le roi Harald entra en Angleterre, il aborda près de la tombe d'Ivar et périt dans le combat. Mais quand vint Guillaume le Conquérant, on ouvrit cette tombe et l'on y trouva le corps d'Ivar encore intact; Guillaume le fit brûler, et rien ne s'opposa plus à sa conquête.

Ainsi finit la saga de Ragnar, et le nom du héros est resté populaire dans la vieille Scandinavie. Dans la chaumière islandaise, les paysans parlent des anciens jours, et chantent encore son chant de mort.

§ III.

DES DIFFÉRENTES FORMES DE VERSIFICATION (1).

Le vers des scaldes admettait, comme nous l'avons dit, la quantité, la rime, l'allitération et l'assonance.

La quantité n'est point déterminée en islandais comme en grec et en latin. Elle change souvent selon la position des mots, et la seule règle invariable que l'on puisse établir à cet égard, c'est que la première syllabe d'un mot sur lequel repose l'accent principal est longue, ainsi que la première des mots composés, comme, par exemple, *pāppĭrs-ārkĭr fȳrĭr-gēfă.*

La rime est de deux sortes : rime complète (adalhendling), ou demi-rime (skothendling). La première est une rime de voyelles et de consonnes; la seconde de consonnes seulement, masculine ou féminine, quelquefois d'une syllabe, comme dans *far* et *var*,

(1) Voyez, sur tout ce qui a rapport à ces formes poétiques, l'excellent ouvrage d'Olafsen : *Om Nordens gamle digtekonst;* in-4°, Copenhague, 1786; un petit livre très-net et très-précis de M. Lindfors, professeur à l'Université de Lund : *Inledning til Isländska litteraturen;* in-8°, Lund, 1824; l'ouvrage plein de recherches curieuses et d'érudition que M. Edelestan du Meril a publié sous le titre de : *Prolégomènes à l'histoire scandinave;* in-8°, Paris, 1839; un autre livre du même auteur : *Essai philosophique sur les principes et les formes de versification;* in-8°, Paris, 1841; *Poëmes islandais* de M. Bergmann; in-8°, Paris, 1838, livre sérieux et savant, dont nous ne pouvons cependant admettre toutes les conclu sions.

quelquefois de deux, comme dans *vetur* et *setur*. Dans l'ancienne poésie islandaise, les rimes n'étaient point croisées, comme dans les poésies modernes scandinaves, elles se suivaient vers par vers. En voici un exemple tiré du chant d'Égill, qui a pour titre : *le Rachat de la tête*.

Vestan kome of ver
Enn ek vidris ber
Munn strandar mar
So er milt of far
Dro ek eik à flot
Vid joa-brot
Hlod ek maerdar hlut
Minnis Knarrar skut (1).

La forme allitérée est la forme la plus ancienne, la plus fréquente de la versification islandaise. L'allitération se fait au moyen de trois mots commençant par la même lettre; deux de ces mots entrent dans le premier vers, le troisième doit être placé au commencement du vers suivant. Les deux premiers s'appellent *liodstafir*, ce que nous ne pouvons guère traduire que par lettres versifiantes; le troisième s'appelait *höfudstafir*, lettre dominante.

Exemple :

*F*arvel *F*agnadar
*F*olld och heilla (2).

(1) Je viens de l'ouest, j'ai traversé la mer sur mon navire, et j'apporte un chant, voilà ma mission. J'ai traversé sur mon navire la mer d'Islande et un chant pèse sur mon souvenir.

(2) Adieu, terre de la joie et du bonheur.

La lettre allitérante est *f*. La troisième qui détermine les deux premières porte le titre du *höfudstafir* (1).

Si la lettre dominante se composait de deux consonnes, surtout des consonnes *sk*, *sp*, *st*, il devait en être de même de celles du premier vers :

Leto upp *st*rölo *st*upa
*St*unga ì kiöl höfdom (2).

Et dans la quatrième strophe de la Völuspa :

Thà var *gr*und *gr*oin
*Gr*aenum lauki (3).

De même pour les voyelles et pour le *j* et le *v*, admis comme *i* et *u* :

*O*nd gaf Odin
*O*d gaf Lodur (4).

Dans les vers très-courts, quelquefois on se contentait d'une seule lettre versifiante, quelquefois aussi on en admettait plusieurs :

*H*liods bid ek allar
*H*elgar kindir

(1) Boileau, dit M. du Meril, parlait comme un scalde quand il disait de commencer par le second vers. *Prolégomènes*, p. 68.

(2) Ils mirent leurs pieds dans l'orage, ils élevèrent leurs têtes dans les frimas.

(3) Sur le sol il n'y avait point de plantes vertes.

(4) Odin donna le souffle, Loki la pensée.

*M*eiri ok *m*imi
*M*ögu Heinddallar (1).

Dans cette même espèce de vers, on plaçait quelquefois avant le caractère dominant des mots sans accentuation, destinés seulement à rendre plus clair le sens de la phrase :

Blenduz vid *r*odnar
*Und r*andar himni
*Sk*öglar vedur Leko
Vid *sk*ys of bauga (2).

Dans ces quatre vers, *r* et *sk* sont les caractères allitérants, *und* et *vid* des mots superposés dont la prosodie ne tient pas compte.

Dans les vers plus longs, les deux caractères versifiants devaient être placés fort près l'un de l'autre; il n'était guère permis de mettre le premier au commencement et le second à la fin du vers, car alors le son musical de l'allitération n'aurait pas été assez marqué (3).

(1) Écoutez tous, esprits supérieurs, grands et petits, enfants de Heimdall.

(2) Les boucliers teints de sang se heurtent dans la bataille. Les combattants luttent pour les anneaux d'or.

(3) On trouve encore plusieurs traces de l'allitération dans les anciens écrits populaires et les anciens proverbes de la Suède et du Danemark. Quelques poëtes du Nord ont essayé récemment de l'employer, et un écrivain allemand, M. F. Mayer, essaya aussi de faire revivre cette forme de versification dans la traduction de la *Voluspa* qu'il publia en 1818 ; mais ces diverses tentatives n'ont point eu de succès.

L'assonance apparaît aussi fréquemment dans l'ancienne poésie islandaise, quoiqu'elle n'ait pas été, comme l'allitération, appliquée à toute espèce de vers. Elle était, ainsi que la rime, de deux sortes: assonance pleine et demi-assonance. Dans le vers à assonance pleine, il devait y avoir deux mots renfermant la même voyelle suivie de la même consonne, par exemple: s*um*ir, g*um*ar; m*er*ki, st*er*ka. La demi-assonance était formée de mots ayant seulement les mêmes consonnes, ainsi : sti*rd* et no*rd*, va*rd* et fu*rd*. Si la première consonne assonante était simple ou double, il devait en être de même de la seconde (1).

Quelquefois une pièce de vers était composée tout entière d'assonances complètes, quelquefois de demi-assonances; le plus souvent, les deux sortes d'assonances revenaient tour à tour, comme dans cette strophe :

Fasto*rd*r skyli fi*rd*a
F*eng*saell vera f*eng*ill
Ha*cf*ir heit at riu*f*a
Hi*ald*ur mögnudr! per *ald*ei (2).

Dans un grand nombre d'anciens poëmes islandais,

(1) Un scalde ayant uni dans un de ses vers une consonne simple *gröm*, avec une consonne double *skömmo*, fut réprimandé par le roi Harald Sigurdsson, comme ayant commis une faute de versification.

(2) Le roi doit tenir la parole qu'il a donnée à des hommes fidèles. Tu ne violeras pas ta promesse, toi qui es brave dans le combat.

l'assonance n'est placée que de deux vers en deux vers. Dans d'autres, on trouve deux assonances à chaque vers.

§ IV.

DIVERSES FORMES DES POËMES.

Il existait jadis chez les Islandais plus d'une centaine de différentes espèces de poëmes dont chacun portait un nom distinct (1). Un critique danois, Olafssen, l'auteur d'un traité spécial et très-étendu sur l'ancienne poésie du Nord, est le premier qui ait essayé de réduire à des termes plus généraux cette quantité de dénominations. Il divisa les poëmes scandinaves en quatre catégories principales : *Fornyrdalag*, *Toglag*, *Drottquaedi* et *Runhenda*. Rask, le célèbre philologue qui, dans son traité élémentaire sur

(1) *Verki* et *yrki* signifiaient un ouvrage quelconque et se disaient également de la prose et des vers. Un poëme en général s'appelait *diktr*, et *forngumdi* quand il était devenu populaire; s'il était fort considérable, on l'appelait *brögd* ou *bragr*, et *sticki* ou *visun* lorsqu'il ne comprenait que quelques strophes. Une poésie destinée à être chantée s'intitulait *liod*, *saungr*, ou *odr*, et *slagr* quand il lui fallait un accompagnement. Le *quida* ou *quaedi* était en général un chant tragique; le *gratr*, élégiaque; le *mansaungr*, amoureux; le *spà*, prophétique; le *galldr*, magique ou merveilleux. Une poésie louangeuse était désignée sous le titre de *lof* ou de *hrodr*; quand elle était courte on la nommait *plockr*, et *drapa* lorsqu'elle célébrait des rois, des héros, des martyrs.

la langue islandaise (1), avait d'abord admis cette division, déclara plus tard qu'il ne reconnaissait que trois genres distincts de compositions poétiques : le *Fornyrdalag*, qui est tout entier allitéré; le *Drottquaedi*, qui est formé à la fois d'allitérations et d'assonances, et le *Runhenda*, où entrent la rime et l'allitération.

Le Fornyrdalag est, comme son nom l'indique (*lag*, rhythme, *fornyrda*, ancien), la plus ancienne forme poétique du Nord. On l'appelait aussi rhythme de *Starkardr*, du nom du vieux scalde Starkardr, et quelquefois *Talvers* (vers de conversation), parce que cette forme de composition est celle qui se rapproche le plus du langage vulgaire. Tous les chants de l'Edda sont composés dans ce rhythme. C'est le rhythme le plus libre et le plus souple qui existe dans l'ancienne poésie scandinave. Chaque vers du Fornyrdalag doit être accentué et allitéré, mais on y admet l'allitération avec une seule lettre versifiante, beaucoup de mots sourds ou de remplissage (màlfylling), au commencement des hémistiches, et des strophes irrégulières de huit, dix, douze vers; quelquefois même les poëmes écrits dans ce rhythme, comme, par exemple, le Rigamàl, ne sont pas même divisés en strophes.

Il y avait une seconde espèce de *fornyrdalag* appelée *liodahattr* où l'allitération était très-simplifiée. Les poëmes composés dans ce rhythme se divisaient

(1) Veiledning till det Islandske eller gamle Nordiske sprog. Copenhague, in-8°, 1811.

en strophes de six vers; les deux premiers vers étaient unis par l'allitération, de même que le quatrième et le cinquième; le troisième et le sixième s'allitéraient isolément. En voici un exemple pris dans le Haramal :

Ungr var ek forthom
For ek einn saman
Thà *v*arp ek *v*illr vega
Authigr thottunz
Er ek annan fann
*M*athr er *m*anns gaman (1).

Le Drottquaedi était le chant consacré principalement à célébrer les actions héroïques et à louer les princes et les rois. Son nom indique cet attribut, car ce nom vient probablement de drottin : seigneur, héros. C'est le chant qui a été le plus fréquemment employé aux x[e] et xi[e] siècles, c'est-à-dire à l'époque où la Scandinavie, arrivant par le christianisme à un autre ordre d'idées et de mœurs, saluait encore avec enthousiasme les jours glorieux de sa vie aventureuse, les derniers reflets de sa religion guerrière. Le Drottquaedi est à la fois composé d'assonances et d'allitérations; il se divise en trois formes principales : le *Toglag*, dont les vers sont de quatre ou cinq syllabes, tantôt d'un spondée ou deux trochées, tantôt un trochée et un spondée; le Drottquaedi proprement dit, dont les vers sont de six syllabes, trois spondées ou

(1) J'ai été jeune, et alors je me suis trouvé seul. Il m'a semblé que j'étais riche le jour où je trouvai un compagnon. L'homme est la joie de l'homme.

trochées, et quelquefois un dactyle, à la place d'une de ces deux mesures; le Hrynhenda ou *Liliulag*, formé de vers de huit syllabes.

Le Drottquaedi n'est certainement pas aussi ancien que le Fornyrdalag; cependant on sait qu'il était déjà en usage au IXe siècle. On en trouve un exemple dans le *Ynglinga Saga* (1).

Le *Runhenda* se compose de strophes de huit vers liés l'un à l'autre par la rime et l'allitération. Il était aussi employé dans le Nord dès le neuvième siècle, c'est-à-dire bien avant l'adoption définitive du christianisme par la colonie islandaise.

Les Scandinaves admettaient aussi dans leurs poëmes le refrain, composé quelquefois de deux, quelquefois de quatre vers, que l'on répétait tantôt au commencement de chaque strophe, comme dans le chant de Ragnar Lodbrok que nous avons cité, tantôt à la fin. Il y avait encore une autre espèce de refrain appelé vidquaedi, qui ne présentait souvent aucun rapport direct avec le poëme, et qu'on répétait à des intervalles réguliers, comme pour donner un instant de repos et de réflexion à l'improvisateur (2).

(1) Lindfors, Loc. cit., p. 62.

(2) On en trouve des exemples dans la plupart des anciens chants populaires de la Suède et du Danemark, dans un grand nombre de ballades anglaises et écossaises.

§ V.

DES SCALDES LES PLUS CÉLÈBRES.

Le manuscrit de l'Edda de Snorri, qui se trouve à Upsal, renferme, sous le titre de Skaldetal, une nombreuse liste de scaldes scandinaves. On croit que cette liste a été commencée par Snorri lui-même, et continuée successivement par d'autres écrivains. Einarsen l'a publiée dans son précis de la littérature islandaise, en l'augmentant encore (1). A partir de l'époque fabuleuse de l'histoire du Nord jusqu'à la réformation, il énuméra plus de deux cent trente poëtes scandinaves, dont cinquante-six Islandais. La plupart de ceux qui n'étaient pas Islandais de naissance appartiennent encore à la littérature islandaise par la langue qu'ils ont employée, par la forme de leurs écrits. Il n'y avait autrefois dans le Nord, nous l'avons déjà dit, qu'une seule langue, la langue islandaise. Tout ce qui a été jadis composé dans cette langue, soit à la cour des rois de Danemark, soit au bord des lacs de Suède, soit dans la demeure des jarls norvégiens, nous le revendiquons pour l'Islande, pour ce sanctuaire des traditions anciennes et de l'idiome national. Tous les poëtes cités dans le Skaldetal et dans le livre d'Einar-

(1) Sciagraphia historiæ litterariæ Islandicæ. In-8°, Copenhague, 1777. Cette liste a été publiée aussi dans les *Litter. runica* de Worms, dans la Bibliothèque historique de Sibbern, et le Snorri de Clausen.

sen n'ont pas enfanté de longues œuvres et n'ont pas joui du même succès. Il en est beaucoup dont on ne connaît que quelques fragments de poëmes très-incomplets, et dont le nom n'est entouré que d'une auréole fort pâle. Nous nous bornerons donc à citer seulement les plus célèbres :

Arne Thordsson Jarlaskald, qui composa un chant pour le roi Magnus le Bon.

Brage l'ancien, qui célébra les exploits de Ragnar Lodbrok.

Eigil Skalagrimsson, l'un des hommes les plus illustres de la vieille Islande. Nous aurons occasion de parler plus au long de lui, quand nous en viendrons à la saga qui porte son nom.

Einar Helgeson Skalaglam.

Einar Skuleson.

Eisten Asgrimsson, religieux de l'ordre des Franciscains, mort en 1361, auteur d'un poëme pieux intitulé : *le Lis*.

Eyvind Finnson Skaldaspiller, arrière-petit-fils de Harald Hârfager.

Glumur Geirason.

Gunnlaug Ormstunga, qui vivait vers l'an 1000, et voyagea en Angleterre, en Norvége, en Suède. Il est l'un des héros d'une saga très-romanesque.

Hallfred Ottarson Vandraedaskald, dont un assez grand nombre de vers sont intercalés dans la saga d'Olof Tryggvason.

Kormak Augmundsson.

Lopt Guttormsson, mort en 1432, auteur d'un poëme en l'honneur de la Vierge Marie.

Marcus Skeggeson, qui avait voyagé aussi en Suède et en Danemark, et qui, en l'an 1084, fut appelé au plus haut poste de la république islandaise.

Olof Thordson Hvitaskald.

Ottar den Svarte.

Rafn Aumundsson.

Sighvar Thordsson.

Skapte.

Snorre Sturleson, le célèbre historien.

Sturle Thordsson.

Thiodolf Arneson.

Thiodolf den Hvinverske.

Thorarin Loftunga.

Thorbiörn Hornklofe.

Thord Kolbensson.

Thormod Kolbrunnarskald.

La plupart des vers composés par ces poëtes sont dispersés dans les différentes sagas islandaises, et pour en faire très-bien comprendre le sens et la portée, il faudrait souvent analyser une grande partie des sagas auxquelles ils ont été liés, et raconter les événements dont ils sont, pour ainsi dire, l'expression poétique. Nous en citerons cependant deux qui se détachent comme deux morceaux à part de la narration historique à laquelle ils appartiennent, et présentent un tableau caractéristique des anciennes mœurs scandinaves.

LE CHANT DE MORT DE HJALMAR (1).

ORRWAR-ODD.

Comment te trouves-tu? Ton front pâlit, Hjalmar; je te vois épuisé par ta large blessure; ton casque est brisé, ton armure est rompue; la vie est prête à te quitter.

HJALMAR.

J'ai seize blessures et mon armure est rompue. Tout devient noir devant moi; je chancelle en marchant. L'épée d'Angantyr m'a atteint au cœur, cette épée sanglante, pleine de venin.

Quand j'aurais cinq maisons dans les champs, je n'en habiterais jamais une. Il faut que je reste à Samsœ sans espoir et blessé mortellement.

A Upsal, dans la demeure de Josur, bien des jarls boivent joyeusement la bière, bien des jarls échangent de vives paroles; moi, je suis dans cette île frappé par la pointe du glaive.

La blanche fille de Hilmer m'a suivi à Agnafit, au delà des écueils; ses paroles se vérifient, elle me disait que je ne retournerais jamais près d'elle.

Tire de mon doigt cet anneau d'or rouge, porte-le à ma jeune Ingeborg, il lui rappellera qu'elle ne doit jamais me revoir.

A l'est s'élève le corbeau de la bruyère; après le corbeau arrive l'aigle plus grand encore. Je serai la pâture de l'aigle qui viendra boire le sang de mon cœur.

(1) Tiré de la saga de Hervare et Oddr.

CHANT DE HERVOR.

HERVOR.

Éveille-toi, Angantyr, c'est Hervor qui t'appelle, Hervor, l'unique fille de la Svafa. Du fond de ta tombe, donne-moi ta forte épée, ta svafurlama forgée par les nains.

Hervardur, Hjorvardur, Hrani et Angantyr, je vous appelle tous sous les racines de l'arbre avec le casque et la cuirasse, les épées aiguës, le bouclier, les armes et la lance sanglante.

Ne sont-ils donc plus que cendre et poussière les fils d'Angantyr qui se réjouissaient du combat? Les fils d'Eyvor ne peuvent-ils me parler du sein de la demeure des morts? Hervardur, Hjorvardur, soyez donc tous pendus par les flancs au milieu des flammes si je ne puis avoir l'épée que les nains ont forgée, l'épée étincelante et la ceinture précieuse.

ANGANTYR.

Hervor, ma fille, pourquoi cries-tu ainsi à l'aide des armes qui causent ton tourment? Es-tu folle, as-tu le vertige pour venir ainsi éveiller les morts? Je n'ai été enseveli ni par mon père, ni par mes proches. Deux de mes amis qui me nourrissaient ont pris Tyrfing, l'un d'eux la possède.

HERVOR.

Ce que tu dis est faux; j'en atteste les Ases qui te tiennent là; tu as certainement Tyrfing près de toi.

Tu as bien de la peine, Angantyr, à donner à ton unique enfant l'héritage qui lui appartient.

ANGANTYR.

Je te dirai, Hervor, ce qui doit arriver : Tyrfing, crois-en ma parole, détruira toute ta race. Tu enfanteras un fils qui possédera Tyrfing, et le peuple l'appellera Heidrek.

HERVOR.

Par la vertu de mes enchantements, ô morts! vous n'aurez point de repos si Angantyr ne me donne Tyrfing, qui fend les boucliers ; Tyrfing, meurtrière de Hialmar.

ANGANTYR.

Tu es une femme, mais tu as le cœur d'un homme ; tu viens la nuit errer autour des tombeaux avec une lance enchantée, avec le casque et la cuirasse, ouvrant l'asile de la mort.

HERVOR.

Avant de venir te chercher dans ta tombe, je te regardais comme un homme fidèle à sa parole. Donne-moi du sein de ta tombe cette œuvre des nains, cette épée ennemie des boucliers, tu ne peux plus t'en servir.

ANGANTYR.

Elle repose sur mes épaules, cette épée meurtrière de Hjalmar, elle brille comme le feu. Je ne connais pas une femme assez hardie pour oser la prendre en ses mains.

HERVOR.

Moi, j'oserai bien la tenir en mes mains, cette

épée brillante, si je puis m'en emparer. Je ne crois pas qu'il brûle, le feu qui brille autour du visage des morts.

ANGANTYR.

Intrépide Hervor, tu te laisserais, dans ton égarement, saisir devant moi par les flammes! J'aime mieux te donner l'épée; mais tu ne pourras t'en servir.

HERVOR.

Tu fais bien, descendant des héros, de me donner ce glaive. A présent, je suis plus joyeuse que si je possédais toute la Norvége.

ANGANTYR.

Ne sais-tu pas, fille rusée, que tu parles follement? Tu ne peux te réjouir d'avoir cette épée, car, crois-en ma prophétie, elle anéantira toute ta race.

HERVOR.

Il faut que je retourne auprès de mes marins, je ne puis rester plus longtemps. Peu m'importe, ami des rois, ce que mes fils feront après moi.

ANGANTYR.

Tu posséderas la meurtrière de Hjalmar, et tu t'en serviras longtemps; mais, prends-y garde, vois les deux tranchants : dans tous les deux il y a du poison. Jamais on ne vit une arme plus cruelle.

HERVOR.

Je la prends, je la tiens dans mes mains, l'épée terrible que tu m'as donnée; je ne m'inquiète pas de ce que mes fils feront après moi.

ANGANTYR.

Adieu, ma fille. En te donnant cette épée, je te

donne, tu peux m'en croire, le destin de douze hommes; je te donne la force et le courage, c'est tout ce que les fils d'Andgrim ont laissé après eux.

HERVOR.

Dormez en paix, morts, dans vos tombeaux, il faut que je m'éloigne à la hâte d'ici; il me semble que je suis entourée de flammes brûlantes.

Voici un autre chant remarquable par son caractère romanesque, c'est le chant de Harald le Vaillant, roi de Norvége, composé pour Élisabeth, fille de Jaroslav (1) :

Mon navire a fait le tour de la Sicile; nos armes étaient resplendissantes; le noir navire, chargé de guerriers, sillonnait la mer au gré de notre espoir. Je me réjouis de combattre, et pourtant une blonde fille de Russie me dédaigne.

La bataille s'engage, les guerriers de Drontheim étaient plus nombreux que les nôtres. La bataille que nous soutînmes fut sanglante. Un roi tomba dans la mêlée; moi j'en revins, et cependant une blonde fille de Russie me dédaigne.

Un jour, nous étions seize sur le navire. La tempête éclate, la vague s'élance au-dessus de notre bâtiment. Nous surmontâmes la tempête, comme j'espère que

(1) Harald fut tué en 1066. Sa chanson avait seize strophes. Il ne nous en est resté que six. Bartholin les a publiées dans ses antiquités danoises, et elles ont été traduites dans le recueil d'anciens chants du Nord : *Danske sange af det ældste tidsrum*. Copenhague, 1779.

nous la surmonterons toujours, et cependant une blonde fille de Russie me dédaigne.

Je connais huit exercices. Je peux combattre vaillamment, et guider vaillamment un cheval. Je puis nager et courir sur des patins, lancer un javelot et manier une rame, et cependant une blonde fille de Russie me dédaigne.

Dans les contrées du Midi, les mères et les veuves se rappellent bien que nous commencions de bon matin le combat. J'usais rudement de mon épée. J'ai laissé des traces de mes exploits, et cependant une blonde fille de Russie me dédaigne.

Je suis né dans le pays où l'on entend résonner la corde des arcs. Mes navires, qui bravent les écueils, sont l'effroi des cités. Avec mes navires, j'ai sillonné la mer loin des habitations des hommes, et cependant une blonde fille de Russie me dédaigne.

Je trouve dans la saga de Thorgrim Pruda un autre chant d'amour, qu'on dirait emprunté aux plus gracieux poëtes de l'antiquité :

« Jeune fille au doux sourire, veux-tu apprendre, veux-tu savoir mes chants? Parfois, belle enfant, ils te réjouiront en l'absence de ton fiancé, ils te distrairont de ton ennui, et, quand tu les chanteras, ils te rappelleront celui que tu aimes.

« Nous sommes assis l'un près de l'autre sur le gazon; la jeune fille aux longs cheveux, au doux regard, m'enlace dans ses bras. Ses larmes coulent sur son visage, et elle les essuie d'une main blanche comme la neige. »

Dans l'ancienne littérature scandinave, ces chants d'amour et de mélancolie sont rares. Les hommes du Nord ne connaissaient guère les vagues rêveries de la poésie moderne. Leur vie était une vie d'efforts et de combats, et lorsque après leurs expéditions aventureuses ils revenaient comme des ouvriers satisfaits de leur rude journée, goûter le repos sous le toit natal, lorsqu'ils entraient dans les salles de festins et s'asseyaient à la table des jarls, ils aimaient à raconter leur navigation lointaine, leurs luttes sanglantes. Il fallait que le scalde, pour éveiller leur enthousiasme et gagner leurs suffrages, leur parlât de la joie sauvage des batailles, de la gloire des héros. La harpe scandinave, qui depuis a si doucement vibré, n'avait alors que des cordes d'airain, sonores comme le clairon, éclatantes comme le cliquetis de l'épée. Les songes de l'amour, les paisibles inspirations du foyer de famille n'y jetaient que de temps à autre un accord harmonieux et fugitif. Les chants des vieux poëtes, dispersés pour la plupart, comme nous l'avons dit, dans les sagas, ne sont que des chants de guerre, des chants historiques destinés à perpétuer le souvenir d'un combat célèbre, des chants généalogiques qui attribuent une haute origine au héros qu'ils célèbrent, et parfois des chants satiriques empreints d'une amère ironie ou d'une profonde tristesse; car la satire, avec ses formes légères et moqueuses, n'est souvent qu'une pénible élégie, c'est le cri d'une âme douloureusement froissée, qui s'efforce de rire pour ne pas pleurer. A part ce dernier genre de composition, qui rentre dans

le cercle des poésies didactiques, tous les chants des scaldes avaient le caractère lyrique ou épique, et les plus longs ne s'étendaient pas au delà d'une centaine de strophes. Que si l'on veut trouver dans leurs œuvres quelque idée de drame, il faut la chercher dans ces refrains qu'un groupe de spectateurs répétaient en faisant diverses pantomimes. Nous avons vu aux Ferö les paysans chanter les chants traditionnels des Niebelungen, en frappant du pied, en élevant les bras en l'air, en penchant la tête, selon l'idée joyeuse ou triste qu'ils voulaient exprimer. Nous avons vu dans quelques provinces de Suède, des familles entières s'associant à l'action de la poésie populaire qu'on nomme Lek, représentant ses diverses péripéties par leurs gestes, leurs attitudes, et l'expression de leurs physionomies. Ces vieux refrains, qui accompagnent la danse, ces Lek transmis avec leur jeu mimique de génération en génération, sont les véritables drames des populations isolées qui ne peuvent avoir aucun théâtre.

Parmi ces divers cycles de poésie scandinave, résumés dans la poésie islandaise, il en est un qui est devenu célèbre dans l'Europe entière, qui a occupé les veilles des philologues les plus érudits, des poëtes et des philosophes, et qui à lui seul suffirait pour assurer à la pauvre Islande une place élevée dans l'édifice des traditions humaines, dans les œuvres de la pensée : nous voulons parler de l'Edda.

CHAPITRE II.

§ I.

L'EDDA DE SÆMUND.

Deux livres islandais nous ont été conservés sous ce titre d'Edda : l'Edda, en vers, connue sous le nom d'Edda de Sæmund, et l'Edda, en prose, de Snorri Sturleson. Nous commencerons par parler de la première, et voici les questions que nous devons nous poser : Qu'est-ce que l'Edda ? Que signifie ce nom encore intraduit, et peut-être intraduisible ? Comment l'Edda a-t-elle été composée, et comment est-elle arrivée jusqu'à nous?

L'Edda, je le dirai d'abord en peu de mots, devant y revenir plus tard par une analyse détaillée, est le poëme théogonique, cosmogonique, non-seulement de l'Islande, non-seulement de la race scandinave, mais de toutes ces races tenant à une origine commune, issues en second lieu du rameau gothique, en premier lieu, d'une souche orientale, et implantées à diverses époques dans les forêts de la Teutonie, au

bord des lacs de Suède, et sur les montagnes de Norvége. C'est là que la tribu germanique privée de ses anciens chants mentionnés par Tacite, de ses traditions particulières, cherche les premières traces de son ancien paganisme; c'est là que Grimm a voulu puiser les principaux éléments de sa mythologie allemande (1).

On a fait diverses suppositions sur l'origine et la signification du mot Edda sans pouvoir arriver à aucune conclusion certaine. Les uns disent que ce mot vient d'*Oddr*, le nom de la retraite isolée de Sæmund; d'autres du substantif *odr*, qui signifie esprit, sagesse; d'autres encore de l'indien *Veda*, par analogie avec l'altération de *Voden* en Odin. Enfin on a eu recours, pour expliquer le titre de ce poëme, au substantif grec ἄδω; au verbe *edo*, je recueille; au verbe islandais *ek aedi*, j'enseigne, et au substantif islandais *Eda*, aïeule. Nous nous contentons de citer ces diverses hypothèses, laissant au goût de nos lecteurs le soin

(1) On ne saurait attaquer, dit le savant écrivain, l'authenticité de la mythologie du Nord, pas plus qu'on ne peut mettre en doute l'authenticité et le maintien de la langue du Nord, et il serait également impossible de nier l'étroite corrélation de la mythologie septentrionale avec celle des autres races germaniques. *Deutsche Mythologie.* Einleitung, p. 7.

Toute une page de cette introduction est employée à montrer les divers points de contact de la mythologie scandinave avec la mythologie allemande, et plus loin on retrouve à chaque instant dans cette œuvre si remarquable par son esprit de critique et d'érudition, des citations de l'Edda et d'un grand nombre de sagas islandaises.

de choisir celle qui leur paraîtrait la plus vraisemblable.

La question d'origine et de composition de l'Edda a donné lieu à des suppositions bien plus nombreuses, plus divergentes et plus extraordinaires. D'une part, on a vu quelques écrivains du Nord reporter ce poëme jusqu'aux temps les plus reculés; de l'autre, des écrivains allemands ne lui assignent qu'une date très-récente. Ainsi Göransson, dans sa croyance enthousiaste aux antiquités scandinaves, affirmait que l'Edda avait été composée au temps de Moïse, et que trois cents ans avant la guerre de Troie, on l'avait trouvée en Suède, gravée tout entière sur des tables de cuivre. Schimmelmann allait plus loin encore : il déclarait que l'Edda était la vraie parole de Dieu et le plus ancien livre du monde. Runolfus Jonae, Resenius et Gudmundus Andrae, prétendaient que la Voluspa était l'œuvre d'une sibylle qui vivait très-longtemps avant la guerre de Troie. Après toutes ces belles hypothèses, arrivaient Schlözer et Adelung, qui disaient que la prétendue mythologie scandinave et l'Edda, qui la représente, n'étaient tout simplement qu'une invention islandaise très-moderne (1).

La science actuelle, appuyée sur des faits et des docu-

(1) On ne peut, dit Adelung, faire remonter les plus anciens chants de l'Edda plus haut qu'au commencement du quatorzième siècle, et c'est encore une assez grande concession. *Erholungen*, IVe partie, p. 166.

Schlözer exprima à peu près la même opinion dans son histoire littéraire. *Isländische Litteraturs Geschichte.*

ments authentiques, repousse également ces opinions extrêmes. Les plus anciens manuscrits que l'on connaisse des chants de l'Edda, ne remontent pas, il est vrai, au delà du xiv[e] siècle; mais on sait d'une manière certaine que ces chants étaient connus plusieurs siècles auparavant. Saxo le grammairien s'en est servi pour écrire son histoire du Danemark, qui date de la fin du xii[e] siècle. A chaque chapitre de son livre, on retrouve des traces évidentes de la Voluspa, du chant de Thor, de Vegtam, et des autres poëmes de l'Edda. Dans sa préface, lui-même reconnaît les emprunts qu'il a faits à la littérature islandaise, qu'il appelle la littérature de Thule (1).

Quoi qu'en dise Rühs dans son livre sur la poésie du Nord (2), il est certain aussi que Snorri, en composant son Heimskringla, a souvent eu recours aux anciens chants populaires de l'Islande. Enfin un Norvégien, Théodoric de Drontheim, qui écrivit au xii[e] siècle un livre sur l'ancienneté des rois de Norvége,

(1) Thylensium thesauros, historicarum rerum pignoribus refertos, curiosius consulens, haud parvam præsentis operis partem ex eorum relationis imitatione contexui; nec arbitros habere contempsi, quos tantæ vetustatis peritia callere cognovi.

(2) Ruhs prétend (Edda, page 98) que Saxo le grammairien et Snorri Sturleson ont eux-mêmes composé la plupart des pièces qu'ils ont insérées dans leurs livres, en les attribuant à différents scaldes, et il ne comprend pas que, s'il en était réellement ainsi, ces deux écrivains auraient par là rendu le plus grand hommage au chant populaire, et prouvé toute sa puissance sur l'esprit de leurs concitoyens, puisqu'ils n'auraient osé composer leur histoire sans s'appuyer sur cette autorité.

rend le même hommage que Saxo et Snorri à ces chants populaires (1).

Nous sommes donc bien convaincus que l'Islande a eu, comme la Germanie, ses traditions héroïques et historiques, se perpétuant par le récit de génération en génération, jusqu'à ce qu'elles fussent recueillies et inscrites dans les livres par fragments épars, ou en totalité. Si ce fait ne nous était attesté par le témoignage irrécusable des hommes que nous venons de citer, il nous serait démontré par des règles psychologiques, plus péremptoires encore, par l'étude de la vie et du caractère des hommes du Nord, par une raison, enfin, qui répond à toutes les objections, c'est qu'il n'existe pas un peuple si misérable, si sauvage qu'il soit, qui n'ait eu quelques beaux jours à chanter, quelque phase glorieuse à conserver dans sa mémoire, et à transmettre comme un noble héritage à ses descendants. Or, la race scandinave, on le sait du reste, était une race de guerriers. Sa religion exaltait le courage, divinisait l'héroïsme. Sa joie était de combattre, et son orgueil de raconter ses combats les plus acharnés. Chacune de ses expéditions a dû être le sujet d'un long récit, et chacune de ses victoires devait lui inspirer un chant enthousiaste. Isolée par sa situation géographique des autres contrées de l'Europe, séparée des autres peuples par son paganisme, par ses mœurs, ou repoussée comme une ennemie re-

(1) Historia de antiquitate regum norvagiensium. Reproduit par Langebek dans ses *Scriptores rerum danicarum medii ævi*, t. V, p. 312.

doutable par ceux qu'elle allait chercher, le glaive à la main, dans ses courses aventureuses, comment ne se serait-elle pas retranchée dans le sentiment de sa nationalité, dans l'orgueil de sa force, et les dogmes farouches de ses divinités?

Ces traditions poétiques, historiques, mythiques, ainsi répandues à travers le pays, Sæmund n'avait qu'à les recueillir çà et là pour former son recueil; il n'était nullement besoin qu'il en composât de nouvelles, et la variété de sujets et de style de plusieurs chants de l'Edda, la différence marquée qui existe entre ces poëmes et ceux que l'on sait positivement avoir été écrits par Sæmund, l'inspiration étrange de quelques parties de cette épopée mythique, et le souffle païen qui l'anime, tout nous semble démontrer que Sæmund ne peut être l'auteur de l'Edda. De plus, on voit par la saga d'Olof Tryggvason que quatre des chants de l'Edda, celui de Sigurd, de Brynhilda, de Gudrún et de Gunnar, étaient chantés à la cour d'Olof, c'est-à-dire, soixante ans avant la naissance de Sæmund. Enfin, si Sæmund était, comme l'ont prétendu quelques critiques allemands, l'auteur de l'Edda, Snorri Sturleson ne l'aurait-il pas su, lui qui vivait dans les relations les plus étroites avec la famille de Sæmund, et qui a fait un si grand usage de ces poëmes? Or, Snorri qui, dans le cours de son histoire, nomme consciencieusement les scaldes du Nord chaque fois qu'il leur emprunte quelque strophe; Snorri, l'élève du petit-fils de Sæmund, cite toujours l'Edda comme une œuvre anonyme. Tout ce

que l'on peut donc rationnellement admettre, c'est que Sæmund n'a fait que recueillir les divers chants cosmogoniques et théogoniques qui vivaient encore de son temps dans la mémoire du peuple islandais (1), et il serait bien possible aussi qu'il eût rapporté lui-même d'Allemagne et traduit en islandais quelques-uns des chants du cycle des Volsungs et des Nieflungs, qui sont joints à l'Edda. Sæmund était chrétien, et tout en rassemblant ainsi, par amour pour la science et la poésie, les derniers débris des traditions païennes, il chantait en vers islandais la gloire et la puissance de son Dieu. Nous avons de lui un chant intitulé le chant du Soleil (Solar liod), où, sous un certain nombre d'images touchant encore au paganisme, on reconnaît, comme nous le verrons par la suite de ce récit et par des citations, l'élan, la pensée d'une âme toute chrétienne.

Cet homme, dont le nom a tant occupé les savants de l'Europe, était né dans un humble presbytère d'Islande (1054-1057). Son père était prêtre. Tout jeune encore, Sæmund quitta sa patrie dans le désir de s'instruire, et voyagea en Allemagne, en France, en Italie. Pendant longtemps on ne sut ce qu'il était devenu, et

(1) Finn Magnusen parle de plusieurs sagas et d'une lettre d'Arngrim Johnson qui attesteraient positivement que Sæmund avait commencé à recueillir les chants de l'Edda. Le fait est que tout prêtre chrétien qu'il fût, il avait une si grande prédilection pour les traditions du paganisme et les anciens chants magiques, que le peuple le croyait un peu magicien. *Den ældre Edda*, Introduction, t. I, p. XXIII.

il s'en allait alors de pays en pays, de cité en cité, entraîné par le désir de voir des lieux nouveaux et d'observer de nouvelles mœurs. Quel dommage qu'il ne nous ait pas laissé son récit de voyage! Une description de l'Europe au XIe siècle par un jeune Islandais! quel curieux livre à lire! Un des Islandais les plus distingués de l'époque, l'évêque Jón Ögmundsson, qui faisait un voyage à Rome, rencontra sur sa route le jeune Sæmund et le ramena, en 1076, avec lui sur le sol d'Islande. Revenu de ses lointaines excursions, Sæmund se retira avec ses souvenirs et quelques livres dans la demeure de son père, reçut la consécration de prêtre, et appela autour de lui des enfants, des jeunes gens, auxquels il donnait lui-même des leçons de latin, joignant ainsi, comme un vrai ministre de Dieu, le sacerdoce du savoir à celui de la religion. Plusieurs fois, l'évêque Thorlak de Skálholt et l'évêque Kettil de Holum, qui avaient entrepris de rédiger un code général ecclésiastique, eurent recours à la sagesse, à l'expérience de Sæmund (1), et il mérita par ses

(1) Les deux évêchés de l'Islande, celui de Skálholt et celui de Hólar, suivirent, pendant les premiers temps de leur fondation, les lois ecclésiastiques promulguées par Olof le Saint. En l'année 1096, ils adoptèrent la loi sur les dîmes rédigée par Sæmund, sanctionnée par l'évêque Gissur Isleifsson, promulguée, malgré mainte résistance, par le lagmadur Marcus Skeggeson. A l'ancien code succéda, en 1123, celui de Thorlak et de Kettil. Ce code a été publié par Thorkelin avec une traduction latine et des notes à Copenhague et Leipzig; in-8°, 1776. Voir, sur le règlement des dîmes, l'ouvrage de Finn Johanssen, *Hist. ecclés. isl.*, t. I, p. 120 et suiv., et sur le dernier code, la même histoire, t. I, p. 540; t. II, p. 10.

travaux et ses conseils d'être appelé, selon l'expression de son biographe Jön Ogmundsson, un des piliers de l'Église islandaise. Investi du caractère de prêtre, il épousa la fille d'un noble islandais dont il eut plusieurs enfants. Il mourut en 1133, âgé de près de quatre-vingts ans. A soixante-dix ans, il avait écrit une histoire de Norvége depuis Harald Hårfager jusqu'à Magnus le Bon, mais il ne reste de cet ouvrage qu'une sèche série de noms et de dates. On lui a attribué plusieurs autres écrits, entre autres la Nialsaga. Rien ne démontre positivement qu'on doive admettre ou rejeter cette supposition. La grande célébrité de Sæmund lui vient après tout de l'Edda.

§ II.

BIBLIOGRAPHIE DE L'EDDA.

Avant d'entrer dans l'analyse des chants de l'Edda, qu'il nous soit permis de faire encore une courte digression, et de dire les diverses interprétations par lesquelles ces chants ont successivement passé. L'histoire d'un livre qui renferme une grande pensée est intéressante à étudier. On désire savoir comment ce livre est sorti de son obscurité, comment il a peu à peu attiré l'attention, ému les esprits, et comment, enfin, l'idée qu'il exprime s'est répandue au loin et a fructifié.

Les divers poëmes réunis sous le nom de l'Edda restèrent ignorés en Islande pendant près de cinq siècles.

En 1643, l'évêque Bryniulf Svendson de Skálholt découvrit par hasard un manuscrit sur parchemin qui renfermait les plus importants de ces poëmes. Il en fit une copie et envoya l'original au roi de Danemark, Frédéric III, qui avait un goût prononcé pour l'ancienne littérature scandinave. C'est ce manuscrit connu sous le nom de *Codex regius,* qui existe encore à la bibliothèque de Copenhague. D'après l'examen minutieux qui en a été fait par les savants danois, on pense qu'il doit être du commencement du xiv[e] siècle. Sur la première page, Bryniulf a inscrit l'année où il le découvrit, et les deux lettres initiales de son nom latinisé : L. L. *Lupus Loricatus.* Dans la première collection d'Arne Magnusen (1), on voit encore un fragment en six feuillets d'un travail plus étendu et qui renferme tout le chant de Vegtam dont il n'y a point de trace dans le *Codex regius.* Les autres chants de l'Edda ne se trouvent que dans des copies récentes d'anciens manuscrits perdus (2).

En 1665, Peder Resen publia le texte islandais et la traduction latine des trois principaux poëmes de l'Edda, c'est-à-dire de la Voluspa, du Havamal et du chant runique. Gudmund Andersen y joignit des

(1) Nous ne faisons que citer ici un nom vénéré à juste titre dans le Nord, et connu de l'Europe entière. Nous donnerons à la fin de ce livre une notice sur ce savant illustre et sur ses principaux travaux.

(2) La commission d'Arne Magnusen a donné une description détaillée de ces divers manuscrits dans le premier volume de sa traduction de l'Edda.

notes explicatives. Huit ans après, le même Gudmund publia à Copenhague une édition séparée de la Voluspa avec une traduction latine et un vocabulaire.

Thomas Bartholin cite et insère dans ses Antiquités danoises (1) des fragments de vingt et un chants de l'Edda. Qu'on ajoute à ces premiers essais un passage inséré en 1670 dans l'ouvrage de Seringham (*de Anglorum gentis origine disceptatio*), et on aura la nomenclature de tout ce qui avait été fait jusque-là pour révéler au monde savant la poésie de l'Edda.

Près d'un siècle se passe, et c'est un Suédois qui le premier reprend cette œuvre si importante et si peu connue encore. En 1750, Göransson publia à Stockholm le texte islandais et la traduction suédoise de la Voluspa sous le titre de : *Yverborna Ätlingars eller sviogöthars och nordmänners patriarchaliska Lära* (2).

L'impulsion étant une fois donnée aux écrivains du Nord, bientôt elle agit sur les écrivains étrangers. En 1756, Mallet fait paraître ses monuments de la mythologie et de la poésie (3); en 1765, son introduction

(1) Thomas. Bartholini Antiquitates danicæ. In-4°, Copenhague.

(2) Dogme patriarcal des descendants des Yperboriens, ou des Goths suédois et normands. Nous avons vu quelle haute antiquité l'enthousiaste Göransson attribuait à ce poëme.

(3) Mallet, né à Genève en 1730, professeur de littérature française à Copenhague, en 1752, voyagea, en 1755, en Norvége et en Suède; de retour dans sa patrie, en 1762, mort à Genève, en 1807.

à l'histoire de Danemark, où il cite souvent l'Edda (1).

En 1772, le poëte Denis publie à Vienne, dans ses *Lieder Sineds des Barden,* une traduction en vers allemands du *Vegtamsquida* et de la *Voluspa.* Cinq ans après, J. Schimmelmann traduit aussi en allemand l'Edda de Snorri, le Havamal et la Voluspa; en 1779, Herder insère dans ses chants populaires ce dernier poëme, le chant runique et le Vegtamsquida, et Cottle publie en anglais les chants mythologiques (2).

La même année, le Danemark se remet à explorer ses monuments nationaux. Le philologue Thorkelin publie le texte islandais et une traduction latine du *Vafthrudnismal* avec des notes critiques, philologiques et un vocabulaire. Sandvig traduit pour la première fois en danois, dans son intéressant recueil, quelques chants de l'Edda. En 1783, il publie une traduction complète de neuf de ses chants. La mort le surprit au milieu de ses louables travaux.

Cependant une commission scientifique établie à Copenhague, la commission d'Arne Magnusen, recueillait avec soin tous les fragments des anciens poëmes, collationnait tous les manuscrits, et préparait une grande et complète édition de l'Edda. Le premier volume de cette importante publication parut en 1787 (3), le second en 1818.

(1) Traduit en anglais sous le titre de : *Northern antiquities;* 2 vol. in-8°, Londres, 1770.

(2) In-8°, Bristol, 1797.

(3) Edda Sæmundar hinns froda, Edda rhythmica sive antiquior

M. Finn Magnusen, auteur du Dictionnaire mythologique joint à cette savante édition, publia en 1821 une traduction en danois des mêmes poëmes (1). Il n'existe pas une meilleure traduction en langue moderne de l'Edda de Sæmund (2).

Les travaux de la commission de Copenhague, les notes et commentaires de Finn Magnusen, ont puissamment contribué à éclaircir les passages les plus obscurs des chants de l'Edda, et à faire apprécier l'élévation poétique ou le sens symbolique de ces poëmes. Dans les derniers temps, plusieurs de ces poëmes ont été de nouveau traduits, cités, commentés dans différentes langues étrangères, et on en a tiré de nombreuses inductions mythologiques (3).

vulgo Sæmundina dicta, cum interpretatione latina, lectionibus variis, notis, glossario vocum et indice rerum.

(1) *Den œldre Edda.* Le premier volume parut en 1821; le quatrième, en 1823. In-8°, Copenhague. Il faut y joindre l'ouvrage que le même savant a publié sous le titre de *Edda læren* (dogmes de l'Edda); 4 vol. in-8°, Copenhague, 1824-1826. C'est un tableau complet des anciennes traditions religieuses scandinaves comparées à celles des Grecs, des Perses, des Indiens, et de plusieurs autres peuples, une œuvre d'une érudition prodigieuse.

(2) Il en existe encore une très-recommandable en langue suédoise, publiée à Stockholm, en 1818, par A. A. Afgelind.

(3) Nous citerons entre autres, pour l'Allemagne : une traduction des chants historiques, publiée par M. Vander Hagen, en 1812; une autre des frères Grimm : *Lieder der alten Edda;* Berlin, 1815; le livre de M. Mone sur le paganisme du Nord : *Geschichte des Heidenthums im nordischen Europa;* celui de M. Legis : *Fundgruben des alten Nordens;* Leipzig, 1829. Pour la France : les deux ou-

§ III.

DIVISION DE L'EDDA.

Nous diviserons en trois parties les divers chants réunis sous le nom d'Edda : 1° chants mythiques, traditions cosmogoniques et théogoniques de l'ancien temps; 2° chants moraux ou dogmatiques; 3° chants historiques ou épiques.

En tête de la première catégorie est la *Voluspa*. Son nom vient de *Vala*, devineresse (1), et de *spà*, prophétie. Nous avons dit le rôle que les femmes jouaient jadis dans le Nord en prenant le caractère de Vala, l'influence qu'elles pouvaient exercer et le respect que le peuple leur témoignait (2). C'est une de ces Vala, une de ces prophétesses populaires qui entonne le chant primitif de la religion scandinave (3).

vrages de M. Edelestan du Meril, que nous avons déjà nommés; celui de M. Bergemann; l'*Introduction à l'histoire de Normandie* de M. Depping; et un *Essai de traduction* de Mlle Puget. Pour l'Angleterre : les *Illustrations of Northern antiquities;* in-4°, Edimbourg, 1814; *History of the Northmenn* de Henri Wheaton.

(1) Le mot de *vala* vient probablement de *volr* ou *vaulr,* petite baguette ronde dont les devineresses se servaient dans leurs conjurations.

(2) *Histoire de l'Islande*, p. 169.

(3) Finn Magnusen croit que les prophétesses chantaient leurs chants dans les fêtes publiques, et la *Voluspa* devait précisément, dit-il, être un de ces chants destinés à émouvoir la foule, à lui rappeler les croyances de ses pères, dans une occasion solennelle. *Der ældre Edda*, t. I, p. 14.

A l'entrée de la forêt sombre, balancée par le vent du nord, au milieu des corbeaux qui croassent sur sa tête, et des loups qui hurlent autour d'elle, la prophétesse monte sur le trépied, et devant la chair palpitante des victimes, elle prononce ses conjurations et le dieu apparaît. *Deus, ecce deus!* Au souffle puissant qui l'agite, son cœur tressaille, ses cheveux se hérissent sur son front, ses yeux enflammés regardent passer avec une sorte de stupeur et d'effroi les images qu'elle évoque, et elle chante le chaos, la naissance des géants, les combats des dieux. Une voix impérieuse lui crie : Ne vois-tu rien encore? et déjà fatiguée de sa lutte intérieure, abattue, épuisée par la fièvre de sa pensée, elle fait encore un effort et raconte la dernière catastrophe du monde. Dans l'ardent essor de son esprit, elle erre de région en région, elle s'élance jusqu'à la demeure des maîtres du ciel, et redescend jusque dans l'abîme des enfers. Par l'étendue de ses souvenirs et la puissance de sa divination, elle touche à toutes les époques, elle se rappelle le passé, elle voit le présent, elle dévoile l'avenir.

La Voluspa est le chant le plus ancien de l'Edda et le plus obscur. La prophétesse qui le récite s'adresse, on le voit, à des auditeurs qui ont l'intelligence des faits qu'elle raconte, des dogmes qu'elle formule. Elle court rapidement de période en période, d'image en image. Emportée elle-même, par l'élan de sa pensée, par la magie de ses souvenirs et le prestige de ses visions, elle ne s'arrête point à mesurer l'étendue de sa route, elle vole, elle vole, et dans son vol fantas-

tique entraîne ceux qui l'écoutent à travers le temps et l'espace. Rien, dans ce chant exalté, ne répond à l'idée que nous nous faisons d'un hymne ou d'un dithyrambe. L'ode fougueuse de Pindare n'a pas une telle ardeur ni une telle impétuosité. On dirait la parole saccadée et le cri ardent d'un malade agité par la fièvre. Ceux qui ont pu attribuer cette composition à Sæmund la jugeaient, à ce qui nous semble, très-légèrement. Un poëte n'enfante pas par le labeur de l'étude de telles œuvres; c'est la tradition populaire qui les lui livre, et quand il les recueille, il ne fait que répéter ce qui vibrait dans le cours des siècles, dans l'âme d'une nation.

A la distance où nous sommes à présent des idées et des dogmes représentés par la Voluspa, il est difficile de donner une juste et claire interprétation de ce chant symbolique. Il faudrait, pour le rendre plus compréhensible, y joindre de nombreux commentaires, et ces commentaires pourraient même parfois nous conduire dans des sentiers assez hasardeux. Nous avons pourtant essayé de le traduire, et pour faire cette traduction, nous nous sommes aidé de celles qui existent déjà dans différentes langues, et nous avons consulté les hommes du Nord qui ont le mieux étudié cette question; et pourtant nous n'avons pu arriver à produire le calque lucide, ni peut-être même rigoureusement exact de cet étrange tableau.

« J'invite à l'attention tous les êtres sacrés, les enfants de Heimdall, grands et petits. Je veux raconter

les mystères du père suprême; je me rappelle les choses antiques.

Je me souviens des Jotes, les premiers nés. Ce sont eux qui m'ont donné des leçons. Je connais neuf mondes, neuf cieux, et l'arbre magnifique planté sur la terre.

C'était au commencement du temps. Ymer régnait. Il n'y avait ni sable, ni mer, ni vagues fraîches. Nulle part on ne trouvait la terre ni le ciel élevé. Il y avait le gouffre béant et point d'herbe.

Les fils du Bur élevèrent le firmament. Ils bâtirent le superbe Midgaard. Le soleil éclaira du midi les murailles de la demeure. La terre se couvrit de plantes vertes.

Le soleil du sud répand ses faveurs sur la lune, à la droite de la porte du ciel. Le soleil ne savait pas où était sa demeure. Les étoiles ne savaient pas où étaient leurs places. La lune ne savait pas quel était son pouvoir.

Alors toutes les puissances allèrent sur les siéges élevés. Les dieux saints délibérèrent. Ils donnèrent un nom à la nuit et au premier quartier de la lune. Ils en donnèrent un au matin et au milieu du jour, au crépuscule et au soir, pour mesurer l'année.

Les ases se rencontrent dans la vallée d'Ida. Ils bâtissent un sanctuaire et une enceinte élevée. Ils établissent des fourneaux, forgent des minéraux précieux, fabriquent des tenailles et des ustensiles.

Ils jouent aux dés dans leur enceinte et sont joyeux. L'or ne leur manque pas. Alors arrivèrent

trois jeunes filles thusses puissantes du monde des Jotes.

Les dieux sacrés, les grandeurs s'en vont sur leurs siéges élevés, et tiennent conseil pour décider qui formerait la race des nains de la chair de Brimir, des os du géant livide.

Modsognir fut le premier de tous les nains; Durinn fut le second. Plusieurs autres furent formés de terre à l'image des hommes, selon les instructions de Durinn.

Nyi et Nithi, Nurthri et Surthri, Austri et Vestri, Althiofr, Dvalinn, Naer et Nainn, Nippingr, Dainn, Vefgr, Gandalir, Vindalfr, Thorinn.

Bifurr, Bafaur, Brumbur, Nori, Anar, Onar, Aï, Miœthvitnir, Thrar et Thraïnn, Thror, Vitr, Litr, Nyr et Nyrathr, Reginn et Rathsvithr. Maintenant j'ai au juste énuméré les nains.

Fili, Kili, Fundinn, Nali, Hepti, Vili Hanar et Svior, Billingr, Bruni, Bildur, Bursi, Frar, Fornbogi, Frœgr et Loni, Aurvangr, Vari, Tikinskialdi.

Il est temps de compter pour les enfants des hommes les nains de la tribu de Dvalin jusqu'à Lofar. Ceux-ci fuyant des roches de la demeure, ont cherché un refuge à Aurvanga et jusqu'à Joravalla.

C'est Draupnir et Dolgthrasir, Har, Haugspori, Hlevangr, Gloi, Skirvivir, Skafithr, Ai, Alfr et Yngui, Titr et Oinn.

Fialar et Frosti, Finnr et Ginnar, Heri, Hœgstari, Hliotholfr, Moinn, cette nombreuse race de Lofar

vivra tant qu'il y aura des hommes dans le monde (1).

Trois ases de l'assemblée, trois ases bons et puissants descendent vers la mer. Ils trouvent sur la terre chétive Ask et Embla sans destinée.

Ask et Embla n'avaient ni âme, ni intelligence, ni sang, ni mouvement, ni couleur riante. Odin donna l'âme, Hœnir l'intelligence, Lothur le sang et la couleur riante.

Je connais un frêne (Ask) que l'on nomme Yggdrasill, arbre chevelu humecté par une brume blanche. De là vient l'humidité (la pluie et la rosée) qui tombe dans la vallée. Il reste toujours vert sur la source d'Urd.

Là viennent les vierges qui savent beaucoup. Elles viennent de la source qui est près de l'arbre. L'une se nomme Urd (passé), l'autre Verdandi (présent). Elles gravent des tablettes. La troisième est Skuld (avenir). Elles donnent des lois, elles déterminent la vie, et fixent la destinée des enfants des hommes.

Je me rappelle la première guerre du monde, quand ils percèrent Guldveigr avec des piques et la brûlèrent dans la demeure du Très-Haut. Trois fois brûlée, trois fois elle renaît. Souvent brûlée de nouveau, elle vit encore.

On l'appelle Heidur (richesse, argent) dans les maisons où elle entre. Elle méprise la science de la pro-

(1) Chacun de ces noms a une signification : les nains sont les génies des éléments; les uns peuplent les airs, d'autres les entrailles des montagnes, et quatre d'entre eux supportent les piliers sur lesquels repose la terre.

phétesse. Elle connaît la magie, elle joue avec la magie, et fait toujours les délices des méchants.

Alors les dieux saints, les grandeurs s'en vont sur les siéges élevés, et tiennent conseil pour décider si les ases devaient expier le meurtre, si les dieux devaient en recevoir le prix.

La palissade de la forteresse des ases est rompue. Les vanes ont su, par leur ruse, ouvrir les remparts. Odin lance son javelot. La Vala se souvient de cette guerre, la première du monde.

Alors les dieux saints, les grandeurs s'en vont sur les siéges élevés, et tiennent conseil pour décider qui avait le premier répandu le poison dans l'air et livré la fiancée d'Odin à la race des géants.

Thor est là enflammé de colère. Rarement il reste en repos, quand il apprend de telles choses. Les serments furent violés; les promesses positives, les conventions faites de part et d'autre furent rompues.

Vala sait que le corps de Heimdall est caché sous la voûte du ciel, sous l'arbre sacré. Elle voit le fleuve écumant qui se précipite de l'œil du père suprême. — En savez-vous plus? Quoi? Elle était assise seule, lorsqu'il s'approcha, le vieux, le plus avisé des ases; elle le regarda dans les yeux. — Pourquoi m'interroger? pourquoi me mettre à l'épreuve? Je sais tout, Odin. Je sais où ton œil est caché dans la source de Mimer. Chaque matin Mimer boit la bière dans le gage du père suprême. — En savez-vous plus? Quoi?

Le père des armées choisit pour elle des anneaux et des bijoux, les riches chants de la sagesse et l'esprit

de prophétie. Alors sa vue plongea au long et au large dans chaque monde.

Elle voit les Valkyries accourant de loin à cheval pour se rendre auprès de la race des dieux. Skuld porte le bouclier. Skœgul est la seconde. Viennent ensuite Gunnar, Hildur, Gœndul, Geirskogul. Voilà que j'ai compté les vierges d'Odin, les Valkyries qui galopent dans les champs.

J'ai vu la destinée réservée à Balder, victime sanglante, fils d'Odin. Dans une belle vallée s'élevait et grandissait un gui faible, mais beau. De cette tige si tendre en apparence provint le trait dangereux et fatal que Höder lança.

Le frère de Balder venait de naître. Agé d'une nuit, ce fils d'Odin prit l'arme du combat. Il ne se lava pas les mains, il ne peigna pas sa chevelure avant qu'il eût porté au bûcher l'adversaire de Balder. Mais Frigg pleure dans Fensalir le malheur du Valhalla. — En savez-vous plus? Quoi?

Vala voit, couché près de Hverahund, un méchant corps, l'affreux Loki. En vain il secoue les funestes liens de Vali. Elles sont trop fortes, ces cordes de boyaux. Au-dessus de son mari est assise Sigyn, qui n'est pas réjouie. — En savez-vous plus? Quoi?

Un fleuve tombe à l'est dans la vallée du Venin, un fleuve de fange et de limon. On l'appelle Slidur (cruel). Vers le nord, dans les champs de Nida (obscurité), s'élève la salle d'or de la race de Sindri. A Okolnir s'élève la salle de banquet du géant qui s'appelle Brimir.

Elle voit une autre salle située au Narstrand (rivage

des morts), loin du soleil. Les portes en sont tournées du côté du nord. Des gouttes de venin y tombent par chaque ouverture. La salle est formée de dos de serpent.

Elle voit se traîner dans les eaux épaisses les parjures, les meurtriers, et celui qui séduit la femme d'un autre. Nidhoggr suce les cadavres de ceux qui descendent là. Le loup les déchire. — En savez-vous plus ? Quoi ?

A l'orient, elle est assise, la vieille, dans le Jarnvid (les champs de fer), et nourrit la progéniture de Fenris. Un des êtres de cette race, sous la forme d'un monstre, engloutira la lune.

Il se repaît de la vie des lâches, il tache de gouttes rouges le siége des dieux. La lumière du soleil s'obscurcit à la fin de l'été, le vent et la brise deviennent des tempêtes. — En savez-vous plus? Quoi ?

Assis sur une hauteur, il fait vibrer sa harpe, le gardien des géants, le joyeux Egdir. Près de là, dans la forêt des oiseaux, chante le beau coq rouge que l'on nomme Fialar.

Près des ases chante Gullinkambi, qui éveille les héros chez le père des armées. Mais un autre coq, d'un rouge foncé, chante sous la terre, dans les demeures de Hela.

Garmr (le chien des enfers) pousse d'affreux hurlements devant Gnypahall. Les chaînes se briseront, le loup s'échappera. Elle sait beaucoup de choses, la prophétesse, elle voit de loin le crépuscule des ases, la chute des dieux de la victoire.

Les frères combattront et se tueront l'un l'autre; les liens de la parenté seront rompus. Le mal est dans le monde. La luxure règne. Voici l'âge des haches, l'âge des épées, où les boucliers sont brisés. Viendra l'âge des tempêtes, l'âge des loups, avant que le monde tombe. Alors nul homme ne fera grâce à l'homme.

Les fils de Mimer jouent aux sons du cor de Giallar. L'arbre du milieu s'embrase. Heimdall élève son cor en l'air et sonne fortement. Odin interroge la tête de Mimer.

Le vieux frêne Ygydrasill frémit et tremble. Le géant s'échappe de ses chaînes. Garmr pousse d'affreux hurlements devant Gnyppahall. Les chaînes se brisent, le loup s'échappe.

Hrym vient de l'Orient, la mer s'enfle; Jormungand se tord dans sa rage de géant. Le serpent soulève les vagues. L'aigle pousse un cri de joie. Le bec jaune déchire les cadavres, et Naglfar (1) est détaché.

Ce navire vient de l'orient, les fils du Muspell voguent sur la mer. Loki tient le gouvernail. La race entière du monstre navigue avec le loup. Le frère de Bileist est avec eux.

Surtur arrive du midi avec les flammes tremblantes. Le soleil brille sur le glaive des dieux guerriers. Les rochers craquent, les géants tremblent. L'homme suit le chemin de l'enfer, et le ciel se fend.

Qu'arrive-t-il des ases? Q'arrive-t-il des elfes? Le

(1) Le plus grand navire qu'on ait jamais vu. Il est construit avec les ongles des morts, et porte les ennemis des dieux.

monde des géants mugit. Les ases tiennent conseil. Les nains gémissent à la porte des cavernes de pierre, les nains, ces sages habitants des montagnes. — En savez-vous plus? Quoi?

Alors une autre douleur s'empare de Hline, quand Odin se met en marche pour combattre le loup. Tandis que le meurtrier de Bele résiste à Surtur, le dieu bien-aimé de Frigga succombe.

Mais il s'avance, le fils du père de la victoire, il s'avance, Vidar, pour combattre le monstre affreux. Il plonge son épée dans la gueule du descendant des géants et l'enfonce jusqu'au cœur. Ainsi le père est vengé.

Voici venir le fils superbe de Hlodyna, il s'approche, le descendant d'Odin, pour combattre le serpent. Le défenseur de Midgard le frappe rudement. Les héros ensanglantent tous la colonne de leur demeure. Il recule de neuf pas, le fils de Fiorgune, mordu par la vipère qui ne craint rien.

Le soleil s'obscurcit. La terre tombe dans la mer. Les étoiles brillantes disparaissent du ciel. La fumée flotte autour du feu destructeur. La flamme gigantesque monte jusqu'au ciel.

Elle voit surgir de l'Océan une terre nouvelle, une terre verte et riante. Des cascades y tombent, l'aigle plane sur les hauteurs épiant le poisson.

Les ases se rencontrent dans la vallée d'Ida, et jugent avec autorité. Ils se souviennent des jugements des dieux et des runes anciennes de Fimbultyr.

Ils retrouvent sur l'herbe les merveilleuses tablettes

d'or que les chefs des dieux et la race de Fiælnir possédaient au commencement des temps.

Les champs portent des fruits sans être ensemencés. Tout mal disparaît. Balder revient. Balder et Hoder, dieux puissants, habitent les heureuses demeures de Hroptr. — En savez-vous plus? Quoi?

Alors Haenir peut choisir sa part, et les fils des deux frères habitent les larges régions du vent. — En savez-vous plus? Quoi?

Elle voit s'élever sur le Gimli une salle plus brillante que le soleil, couverte d'or. Là demeurent les tribus fidèles. Elles y jouissent d'une éternelle félicité.

L'être puissant qui gouverne tout vient d'en haut présider aux jugements des dieux. Il adoucit les sentences, étouffe les discussions, et établit une paix sacrée qui durera à jamais.

Le sombre dragon volant arrive de l'empire des ténèbres. Il étend ses ailes, plane sur la vallée, au-dessus des cadavres. Maintenant il tombe dans l'abîme. »

Le Vafthrudnirsmal (1) explique diverses croyances de l'ancienne mythologie scandinave, dont quelques-unes ont déjà été racontées ou indiquées dans la Voluspa. C'est Odin lui-même, qui veut interroger la sagesse d'un géant. Tous deux s'adressent différentes questions et se donnent des énigmes à résoudre jusqu'à ce que le géant reconnaisse qu'il a devant lui le

(1) *Mál* signifie parole, chant; *thrud*, la force; *vaf*, le tissu (le tissu entortillé des énigmes). Ce chant a été traduit en latin dans l'édition d'Arne Magnusen; en allemand, par Gräter et par Majer, en danois, en suédois, en anglais.

dieu suprême, et mette fin, avec effroi, à cette lutte dangereuse.

ODIN.

Donne-moi un conseil, Frigga; il me tarde d'aller voir Vafthrudnir. J'ai un grand désir, je l'avoue, d'essayer mes forces dans la science des anciens temps avec ce géant qui sait tout.

FRIGGA.

Père des armées, je te conseille de rester chez toi, dans la demeure des dieux, car je ne connais pas un géant aussi fort que Vafthrudnir.

ODIN.

J'ai voyagé beaucoup, j'ai connu bien des choses, j'ai mis à l'épreuve bien des forces; je veux voir ce qui se passe dans la demeure de Vafthrudnir.

FRIGGA.

Que le bonheur soit avec toi à ton départ! que le bonheur soit avec toi à ton retour! que le bonheur soit avec toi quand tu reviendras parmi les Asinnes! Que la sagesse te soit en aide, ô père des temps, quand tu discourras avec le géant!

Odin part pour éprouver la sagesse du géant qui sait tout. Il arrive à la demeure que possède le père d'Imr, le dieu prudent y entre aussitôt.

ODIN.

Salut à toi, Vafthrudnir. Je suis venu dans ta demeure pour te voir, je veux reconnaître par moi-même si tu es habile et savant en toutes choses.

VAFTHRUDNIR.

Quel est cet homme qui dans ma salle m'adresse

ainsi la parole? Tu ne sortiras pas de cette enceinte si tu n'en sais pas plus que moi.

ODIN.

Je m'appelle Gangrad. Pressé par la soif, j'ai quitté ma route pour venir dans ta demeure. J'ai fait une longue marche, et j'ai besoin d'être reçu et accueilli par toi, ô géant!

VAFTHRUDNIR.

Pourquoi es-tu là, Gangrad, debout sur le seuil? Viens t'asseoir dans la salle; nous verrons qui en sait le plus de l'hôte étranger ou du vieux parleur.

GANGRAD.

Le pauvre qui vient chez le riche doit parler à propos ou se taire. Le babillage est funeste à celui qui se trouve avec un homme mal disposé.

VAFTHRUDNIR.

Dis-moi, Gangrad, puisque sur le seuil tu veux montrer ton savoir, dis-moi comment s'appelle le cheval qui apporte chaque matin le jour aux hommes?

GANGRAD.

Il s'appelle Skinfaxi, le cheval qui apporte le jour brillant aux hommes. Il passe pour le meilleur des coursiers; sa crinière reluit éternellement.

VAFTHRUDNIR.

Dis-moi, Gangrad, puisque sur le seuil tu veux montrer ton savoir, comment s'appelle le cheval qui apporte de l'Orient la nuit aux dieux propices?

GANGRAD.

Il s'appelle Hrimfaxi, le cheval qui apporte la nuit aux dieux propices. Chaque matin il laisse tomber l'é-

cume de son mors; c'est de là que vient la rosée des vallons.

VAFTHRUDNIR.

Dis-moi, Gangrad, puisque sur le seuil tu veux montrer ton savoir, comment se nomme le fleuve qui partage le sol entre les dieux et les fils des géants?

GANGRAD.

Il s'appelle Ilfing, le fleuve qui partage le sol entre les dieux et les enfants des hommes. Il coulera librement dans tous les temps; jamais il ne sera couvert de glace.

VAFTHRUDNIR.

Dis-moi, Gangrad, puisque sur le seuil tu veux montrer ton savoir, comment s'appelle la plaine où Surtur et les dieux bons se rencontreront pour combattre?

GANGRAD.

Elle s'appelle Vigrid, la plaine où Surtur et les dieux bons se rencontreront pour combattre. Elle a cent journées de marche de longueur et de largeur. Voilà le lieu qui leur est assigné.

VAFTHRUDNIR.

Mon hôte, tu me sembles instruit. Viens prendre place sur mon banc de géant, et causons assis. Voyons, ta tête contre la mienne à qui de nous deux a le plus de savoir.

GANGRAD.

Si ton esprit est juste, habile géant, dis-moi, si tu le sais, comment ont été formés à l'origine des choses la terre et le ciel?

VAFTHRUDNIR.

La terre a été formée avec la chair du géant, les montagnes avec ses os, le ciel avec le crâne de ce géant glacé, la mer avec son sang.

GANGRAD.

Si ton esprit est assez juste, réponds, Vafthrudnir, si tu le peux, à cette seconde question : D'où est venue la lune qui passe sur la tête des hommes? d'où est venu le soleil?

VAFTHRUDNIR.

Le père de la lune et du soleil se nomme Mandilfæri. Chaque jour ils doivent tous deux parcourir le ciel et mesurer les saisons de l'année.

GANGRAD.

Puisqu'on te dit si instruit, réponds, Vafthrudnir, si tu le peux, à cette troisième question : D'où vient le jour qui passe sur la tête des hommes, et la nuit avec la nouvelle lune?

VAFTHRUDNIR.

Le père du jour se nomme Delling; la nuit est fille de Norvi. Les dieux bienfaisants ont créé la nouvelle lune et le premier quartier pour donner aux hommes la mesure de l'année.

GANGRAD.

Puisqu'on te dit si instruit, réponds, Vafthrudnir, si tu le peux, à cette quatrième question : D'où sont venus primitivement l'hiver et l'été parmi les dieux intelligents?

VAFTHRUDNIR.

Le père de l'hiver se nomme Vindsvale, et celui de

l'été, Svasuder. Toute l'année ils alterneront jusqu'à ce que les dieux succombent.

GANGRAD.

Puisqu'on te dit si instruit, réponds, Vafthrudnir, si tu le peux, à cette cinquième question : Qui a été, au commencement des temps, le premier des ases ou de la race d'Ymer?

VAFTHRUDNIR.

Il y a une innombrable quantité d'hivers; avant la formation de la terre, Belgermir naquit, Thrudgelmir était son père, et Orgelmir son aïeul.

GANGRAD.

Puisqu'on te dit si instruit, réponds, Vafthrudnir, si tu le peux, à ma sixième question : Comment Orgemlir est-il venu parmi les fils des géants?

VAFTHRUDNIR.

Du fleuve d'Elivagi jaillirent des gouttes de venin qui se coagulèrent, et il en sortit un géant. C'est de là que vient toute notre race. Voilà pourquoi elle est si forte.

GANGRAD.

Puisqu'on te dit si instruit, réponds, Vafthrudnir, si tu le peux, à ma septième question : Comment le vieux géant engendra-t-il des enfants n'ayant point de géante?

VAFTHRUDNIR.

Sous son bras un garçon et une fille se formèrent ensemble, dit-on; son pied enfanta avec l'autre un fils qui avait six têtes.

GANGRAD.

Puisqu'on te dit si instruit, réponds, Vafthrudnir, si

tu le peux, à ma huitième question : Quel est ton premier souvenir? jusqu'où remonte ton savoir? Réponds, habile géant.

VAFTHRUDNIR.

Une quantité innombrable d'hivers avant la formation de la terre, Belgermir naquit. Mon plus ancien souvenir, c'est que ce sage géant était dans une barque.

GANGRAD.

Puisqu'on te dit si instruit, réponds, Vafthrudnir, si tu le peux, à ma neuvième question : D'où vient le vent qui court sur l'eau et que les hommes ne voient pas?

VAFTHRUDNIR.

A l'une des extrémités du ciel, il y a un géant nommé Hraesvelg qui porte un plumage d'aigle. De ses ailes provient, dit-on, le vent qui souffle vers les hommes.

GANGRAD.

Si tu connais l'origine des dieux, réponds, Vafthrudnir, à ma dixième question : D'où est venu Niodr parmi les fils des ases? Il a un grand nombre de temples et d'autels, et cependant il n'a pas été enfanté par les ases.

VAFTHRUDNIR.

Les puissances intelligentes l'ont créé dans Vanaheim, et l'ont envoyé comme otage aux dieux. A la fin du monde, il s'en retournera chez les sages vanes.

GANGRAD.

Si tu connais toute la nature sacrée des dieux, ré-

ponds, Vafthrudnir, à cette onzième question : Que font les héros dans la demeure du père des armées jusqu'à ce que les dieux succombent?

VAFTHRUDNIR.

Dans les salles d'Odin, les guerriers combattent chaque jour. Ils choisissent leur victime, reviennent du combat, s'asseoient ensemble cordialement et boivent la bière avec les ases.

GANGRAD.

Réponds à ma douzième question, et dis-moi, Vafthrudnir, comment tu as appris à connaître la nature sacrée des dieux, les mystères des dieux et des géants? dis-moi la vérité, géant qui sais tout.

VAFTHRUDNIR.

Je puis dire la vérité sur les mystères des dieux et des géants. J'ai parcouru chaque monde, j'ai visité les neuf mondes, même le monde souterrain des ombres où descendent les morts qui viennent de Hela.

GANGRAD.

J'ai voyagé beaucoup, j'ai fait beaucoup de tentatives et mis à l'épreuve beaucoup de puissances: quels sont les hommes qui vivront quand le terrible hiver sera passé?

VAFTHRUDNIR.

Lif et Lifthrasir vivront encore; ils seront cachés dans la colline de Hoddmimir. Pour nourriture, ils auront la rosée du matin; ils enfanteront les hommes.

GANGRAD.

J'ai voyagé beaucoup, j'ai fait beaucoup de tentatives et mis à l'épreuve beaucoup de puissances:

d'où viendra le soleil au ciel, quand Fenris l'aura englouti ?

VAFTHRUDNIR.

Avant d'être englouti par Fenris, le divin soleil mettra au monde une fille, une vierge qui suivra la route du soleil quand les dieux seront morts.

GANGRAD.

J'ai voyagé beaucoup, j'ai fait beaucoup de tentatives et mis à l'épreuve beaucoup de puissances : quelles sont les vierges douées de tant de savoir qui planent sur la foule des peuples ?

VAFTHRUDNIR.

Trois vierges planent sur les demeures des hommes et règlent les destins des vivants; cependant elles sont nées parmi les géants.

GANGRAD.

J'ai voyagé beaucoup, j'ai fait beaucoup de tentatives, j'ai mis à l'épreuve beaucoup de puissances : quels sont les ases qui régiront les domaines des dieux quand la flamme de Surtur sera éteinte ?

VAFTHRUDNIR.

Vidar et Vali occuperont la demeure sacrée des dieux quand la flamme de Surtur sera éteinte. Modi et Megni auront le marteau et termineront le combat.

GANGRAD.

J'ai voyagé beaucoup, j'ai fait beaucoup de tentatives, j'ai mis à l'épreuve beaucoup de puissances : comment finira la vie d'Odin quand les dieux tomberont ?

VAFTHRUDNIR.

Le père des temps sera englouti par le loup et vengé par Vidar, qui déchirera l'horrible gueule du monstre.

ODIN.

J'ai voyagé beaucoup, j'ai fait beaucoup de tentatives, j'ai mis à l'essai beaucoup de puissances : quelles paroles Odin a-t-il murmurées à l'oreille de son fils avant de le mettre sur le bûcher ?

VAFTHRUDNIR.

Nul ne sait ce qu'au commencement des temps tu as dit à l'oreille de ton fils. J'ai prononcé mon arrêt de mort en parlant de la science du passé et du destin des dieux, car j'ai rivalisé de savoir avec toi. Odin, tu es toujours le plus sage de tous.

A ces deux principaux chants de la première catégorie succèdent : 1° le *Grimnismal* (chant de Grimner). Odin, sous le nom de Grimner, s'en va visiter le roi Geirröd, géant puissant dont le nom se retrouve dans l'histoire de Saxo et dans l'Edda de Snorri. Geirröd, trompé par Frigga, regarde Odin comme un sorcier dangereux, et le fait mettre entre deux bûchers ardents. Le dieu passa là huit jours sans manger et sans boire. Enfin, Agnar, fils de Geirröd, a pitié d'une telle souffrance, et apporte au pauvre dieu une coupe en corne pour le désaltérer. Odin, reconnaissant, lui promet l'empire des Goths, et entonne un chant où il parle de la demeure des dieux, du valhalla des héros, de l'arbre Ygdrasil, des valkyries, et du vaisseau mer-

veilleux, du *Skybladner*, qui porte les ases. A la fin de son chant, Odin révèle son vrai nom à son hôte cruel. Geirröd, effrayé, tombe sur un glaive et meurt. Agnar devient, comme le dieu le lui a promis, roi des Goths.

2° L'Alvismal, ou parole de celui qui sait tout. La fille de Ving Thor veut, malgré la volonté de son père, épouser le nain Alvis. Thor consent enfin au mariage, à la condition que le nain lui expliquera tous les mystères des neuf mondes. Le nain accepte sans hésiter la condition, car il sait tout ce qui a rapport aux dieux et aux éléments, à la terre et aux astres. Thor lui adresse tant de questions que la nuit se passe, l'aurore luit, et le premier rayon de soleil pétrifie le malheureux nain.

3° Le *Hymisquida*, chant de Hymer. Un géant nommé Aegir veut donner un grand festin aux dieux. Il lui manque seulement une chaudière assez large pour brasser la bière. Thor et Tyr se chargent de la lui procurer. Ils descendent chez le géant Hymer et lui enlèvent la chaudière la plus large, la plus lourde qu'on ait jamais vue.

4° Le *Aegirsdrecka*, ou banquet d'Aegir. Ce chant est la suite du précédent. Aegir, possesseur de la merveilleuse chaudière, invite les dieux et les déesses à un splendide banquet. L'or étincelle sur les murailles de la salle, la boisson enivrante pétille sur les tables. Les dieux rient, chantent et oublient, comme de simples mortels, dans cette réunion joyeuse, les sollicitudes de leur vie de dieux. Loki, l'esprit du mal, qui n'a point été invité à cette fête, la regarde d'un œil

jaloux. L'aspect de ces heureux convives l'irrite, l'accent de leur gaieté le blesse. Il ne peut se résoudre à les laisser ainsi passer en paix quelques heures. Il entre dans la salle et les provoque, les insulte tous l'un après l'autre, et se rit de leurs menaces. Puis il disparaît, et, pour se dérober à la colère de ces dieux puissants qu'il a si cruellement offensés, il se jette dans un fleuve et se change en saumon.

Jusqu'à présent la poésie de l'Edda avait conservé un caractère symbolique sérieux et élevé. Dans ce chant elle arrive à l'épigramme moqueuse et grossière. Nous passons des images grandioses de la Voluspa aux scènes bouffonnes d'une caricature, d'une page d'histoire à la satire, etc.

LOKI.

Dis-moi, Elder (1), avant de faire un pas pour t'éloigner, de quoi les dieux de la victoire parlent-ils en buvant?

ELDER.

Les dieux de la victoire parlent de leurs combats et de leurs exploits; et de tous les ases et les alfes qui sont là réunis, pas un dans ses discours ne se montre ton ami.

LOKI.

Je veux entrer dans la salle d'Aegir pour assister à cet entretien. Je n'éprouve que haine et colère envers les ases, je mêlerai mon fiel à leur boisson.

(1) Un des serviteurs d'Aegir.

ELDER.

Si tu veux entrer dans la salle, assister à cet entretien, et si tu oses insulter les dieux bienfaisants, cela dépend de toi.

LOKI.

Écoute, Elder. Si l'un des ases s'avise de m'adresser quelque méchante parole, mesure ce qui se dira, et tu verras comme je suis fécond en réponses.

II.

Loki entre dans la salle, et tous les convives, en l'apercevant, se taisent aussitôt. Loki leur dit :

J'arrive altéré. J'ai fait un long chemin pour demander aux ases une coupe de miöd à boire. Pourquoi vous taisez-vous, dieux chagrins? Pourquoi n'osez-vous me donner une place pour m'associer à vos discours, ou me dire de m'éloigner?

BRAGE.

Les ases ne te donneront jamais de place pour t'associer à leur entretien, car les ases savent à qui ils doivent offrir un banquet divin.

LOKI.

Te souviens-tu, Odin, du jour où nous mêlâmes ensemble notre sang? Tu promis alors de ne prendre goût à aucune boisson que tu ne partagerais pas avec moi.

ODIN.

Lève-toi, Vidar, et laisse le père des loups s'asseoir dans notre réunion, afin qu'il ne nous insulte pas dans la salle d'Aegir.

III.

Vidar se lève, et verse à boire à Loki, qui, avant de porter la coupe à ses lèvres, s'écrie :

Salut à vous, ases, et à vous asines, et à vous tous, dieux puissants, excepté Brage qui est assis là au milieu de vous.

BRAGE.

Je te donnerai un cheval et une épée, je te donnerai un bracelet si tu ne veux pas être si hostile aux ases, si tu ne veux pas irriter les dieux.

LOKI.

Tu peux te passer de ton cheval et de tes bracelets, Brage ; de tous ceux qui sont ici nul ne redoute autant que toi la guerre et le combat.

BRAGE.

Si j'étais à présent hors de la salle d'Aegir, je prendrais ta tête entre mes mains et te payerais ainsi de ton imposture.

LOKI.

Tu fais le brave sur ton siége ; un tel orgueil ne te convient pas, Brage, homme des banquets. Engage seulement le combat, si tu es en courroux. Le brave ne craint rien.

IDUNA.

Brage, je t'en prie, au nom de notre race, de la race des dieux, n'insulte pas Loki dans la salle d'Aegir.

LOKI.

Tais-toi, Iduna, nulle femme n'est comme toi pas-

sionnée pour les hommes. Tu as enlacé tendrement dans tes bras le meurtrier de ton frère.

IDUNA.

Loki, je ne t'attaque pas dans la salle d'Aegir. Je cherche seulement à calmer Brage, échauffé par la boisson. Je ne veux pas que la colère vous entraîne au combat.

GEFION.

Quoi, les ases vont-ils donc ainsi s'injurier? Loki ne voit-il pas qu'il s'enveloppe dans ses filets et qu'il lui en arrivera malheur?

LOKI.

Tais-toi, Gefion. Je révèlerai ce qui s'est passé. Je dirai qu'un jeune homme, à la chevelure blonde, t'a séduite par ses présents et a reposé dans tes bras.

ODIN.

Tu n'as plus ta raison, Loki, tu es fou de provoquer ainsi Gefion, car elle connaît toutes les destinées aussi bien que moi-même.

LOKI.

Tais-toi, Odin, jamais tu ne fus entièrement juste dans les combats; souvent tu as donné la victoire à ceux qui la méritaient le moins, aux moins braves.

ODIN.

Sais-tu ce que j'ai fait, sais-tu à qui j'ai donné, et à qui je devais donner la victoire? Tu as été pendant huit hivers enfoui dans les entrailles de la terre, monstre affreux enfantant des monstruosités.

LOKI.

On dit qu'à Samsö on t'a vu boiter, et t'en aller

comme une vieille femme avec des béquilles, et tu as voyagé dans le pays à la manière des sorciers. C'est bien aussi une monstruosité.

FRIGGA.

Vous ne devriez pas raconter ainsi vos actions. Ce que deux ases ont fait dans les anciens jours, le peuple ne devrait pas le mêler à ses chroniques.

LOKI.

Tais-toi, Frigga. Tu as toujours cherché l'amour des hommes; épouse d'Odin, tu as serré sur ton sein Vili et Ve.

FRIGGA.

Si j'avais ici, dans la salle d'Aegir, un fils pareil à Balder, tu ne sortirais pas de cette réunion des ases, avant d'être châtié par les armes de ta méchanceté.

LOKI.

Veux-tu, Frigga, que je te dise encore quelques mots? Je serai cause que tu ne verras plus Balder monter au Valhalla.

FREYA.

Tu es fou, Loki, de rappeler ainsi tes méchantes actions. Frigga, je le crois, connaît les choses de l'avenir, quoiqu'elle n'en dise rien.

LOKI.

Tais-toi, Freya, je te connais bien; tu n'es pas exempte de reproches. De tous les ases et de tous les elfes qui sont ici, il n'en est aucun qui n'ait été ton amant.

FREYA.

Ta langue n'exhale que l'imposture, tu en seras puni

plus tard. Les ases et les asines sont irrités. Tu porteras avec douleur le poids de leur colère.

LOKI.

Tais-toi, Freya, méchante empoisonneuse, lascive déesse; tu exerces la sorcellerie, et tu as toi-même séduit ton frère.

NIORD.

Ce n'est pas chose étrange que les femmes aiment les hommes; les deux sexes n'ont-ils pas été destinés l'un à l'autre? Mais ce qui est affreux, c'est de te voir ici, toi, monstre, qui as enfanté comme une femme.

LOKI.

Tais-toi, Niord. Tu as été envoyé à l'est comme un otage pour les dieux. Les filles de Hymer faisaient de ta bouche un réservoir et y versaient les torrents écumeux (1).

NIORD.

Si j'ai été envoyé loin d'ici comme un otage pour les dieux, ma consolation est d'avoir enfanté un fils que personne ne hait, et que l'on regarde comme le prince des ases.

LOKI.

Arrête, Niord, modère ton orgueil. Je ne veux pas

(1) M. Finn Magnusen, qui regarde tous les personnages dont il est question dans ce poëme comme autant de symboles cosmographiques et physiques, dit que Niord représente ici la mer Caspienne ou la mer Noire située non loin des montagnes caucasiennes, d'où venaient les Ases. Les filles du géant Hymer seraient ces montagnes qui verseraient leurs torrents dans la mer. *Den ældre Edda*, t. II, p. 313.

taire plus longtemps ce que je sais. Tu as enfanté avec ta sœur un fils qui (malgré cet inceste) n'est pas pire que toi.

TYR.

Freyr est le meilleur des êtres suprêmes, dans la sphère des dieux. Il ne fait pleurer ni femme, ni jeune fille, et brise toutes les chaînes.

LOKI.

Tais-toi, Tyr, jamais tu n'as pu faire usage de tes deux mains, depuis que, je m'en souviens, la mâchoire de Fenris t'a coupé la droite.

TYR.

J'ai perdu une main, c'est vrai, et il est triste de la perdre; mais il en est mal advenu au loup. Il languit dans les chaînes et y restera jusqu'à la fin du monde.

LOKI.

Tais-toi, Tyr; ta femme est devenue par moi mère d'un fils, et je n'ai donné ni argent, ni vêtements pour prix de cette union.

FREYR.

Je vois le loup couché à l'entrée de l'enfer, jusqu'à ce que les puissances tombent. Esprit de malheur, si tu ne te tais pas, tu seras lié aussi.

LOKI.

Tu as fait acheter avec de l'or la fille de Gymer, et tu as vendu ton épée. Quand les fils de Muspell s'avanceront, au dernier jour du monde, tu n'auras plus de glaive pour te défendre.

BEYGVER.

Si j'étais d'une noble origine comme Inguns Freyr,

et si j'avais une aussi splendide demeure, j'écraserais ce méchant être, je briserais ses os jusqu'à la moelle.

LOKI.

Quel est ce petit jaseur que j'aperçois à peine? Tu dois rester pendu à l'oreille de Freyr, quand tu ne babilles pas près de la meule (1).

BEYGVER.

Je m'appelle Beygver. Les dieux et les hommes me surnomment l'agile. Je suis ici à ma place, car toute la race d'Odin forme cette joyeuse réunion.

LOKI.

Tais-toi, Beygver. Tu n'es pas digne de t'asseoir à la table des hommes, car tu t'es caché dans la paille quand les héros combattaient.

HEIMDALL.

Tu es ivre, Loki. Tu ne te souviens plus de rien. Ne t'arrêteras-tu donc jamais, Loki? L'ivresse gouverne celui qui ne sait pas ce qu'il dit.

LOKI.

Tais-toi, Heimdall. Tu as été, dès l'origine des temps, destiné à une triste vie. Les épaules humides, tu veilles à la garde des dieux (2).

SKADE.

Tu es trop insolent, Loki, mais tu ne plaisanteras pas longtemps. Les dieux t'enchaîneront bientôt étroi-

(1) Le travail de la meule était réservé aux esclaves.

(2) Heimdall veille sur l'arc-en-ciel, le chemin des dieux. Voilà pourquoi Loki lui reproche d'avoir les épaules humides.

tement avec les boyaux glacés de ta progéniture (1).

LOKI.

Si les dieux doivent m'enchaîner avec les boyaux glacés de ma race, c'est moi du moins qui aurai fait la première blessure de loup à Thiasse, quand nous l'avons tué (2).

SKADE.

Si tu as été le premier et le plus ardent à blesser Thiasse, quand vous l'avez tué, je t'ai voué aussi pour toujours des pensées de haine et de vengeance.

LOKI.

Tu me parlais plus doucement quand tu m'offrais ta couche. Il faut songer à cela, si nous voulons mesurer nos défauts.

IV.

Lif s'avance, verse à boire à Loki dans un vase froid, et lui dit :

Salut à toi, Loki; prends cette coupe froide pleine de vieux miöd, et laisse en paix la race innocente des ases.

Loki prend la coupe, la vide et répond :

Tu as été, je crois, assez fidèle et circonspecte envers ton époux. Je ne connais qu'un être qui ait réduit la femme de Hlorride (3), c'est l'habile Loki.

(1) Les boyaux de son fils Nare avec lesquels, disent d'anciennes sagas, Loki fut enchaîné.

(2) Thiasse, père de Skade, tué par les ases.

(3) Surnom de Thor, époux de Lif.

BEYLA.

Tous les rochers tremblent (1). Je crois que Hlorride approche. Il fera bien taire celui qui insulte ici les dieux et les hommes.

LOKI.

Tais-toi, Beyla, méchante femme de Beygver. Il n'y a pas, parmi les fils des ases, un plus mauvais monstre que toi.

V.

Thor apparaît et dit :

Tais-toi, être honteux; mon redoutable marteau, mon miölner, pèsera sur toi. Il tombera comme un roc sur tes épaules; je t'écraserai la tête et te ferai périr.

LOKI.

Le fils de la terre est arrivé. Quelle audace, Thor! Tu n'apparaîtras pas ainsi, quand il faudra combattre contre le loup qui engloutira le père de la victoire.

THOR.

Tais-toi, être honteux; mon marteau redoutable, mon miölner, pèsera sur toi. Je t'enchaînerai dans un coin de l'est, et personne ne te verra.

LOKI.

Tu ne devrais jamais raconter tes voyages vers l'est, depuis le jour où, blotti dans le pouce d'un géant, tu ne croyais plus toi-même être Thor.

(1) Les anciennes traditions racontent que les rochers et les montagnes tremblaient sous le char de Thor.

THOR.

Tais-toi, être honteux, mon redoutable marteau, mon miölner, pèsera sur toi. Bientôt ma main droite te fera une mortelle blessure, et chacun de tes os sera brisé.

LOKI.

Je compte vivre encore longtemps, quoique tu me menaces des coups de ton marteau. Les courroies du havre-sac t'ont semblé dures, quand tu ne pouvais rien avoir à manger, et que tu languissais affamé (1).

THOR.

Tais-toi, être honteux; mon redoutable marteau, mon miölner, pèsera sur toi. Je te ferai une cruelle blessure et te jetterai à l'entrée de l'empire des morts.

LOKI.

J'ai parlé pour les ases et pour les fils des ases. J'ai dit ce que je pensais. Je veux m'en aller à cause de toi, car je sais que tu frappes fort.

Tu as préparé de la bière, Aegir, mais tu ne donneras plus de banquets. La flamme ravagera ton domaine; la flamme te dévorera.

(1) Allusion à une aventure de Thor racontée dans l'Edda de Snorri. Thor va visiter le géant Skrinner et entreprend avec lui un voyage. Skrinner portait sur ses épaules un sac de provisions. Le soir, en se couchant, il dit à Thor : Voilà mon sac, prends-y ce dont tu as besoin; mais Thor ne put jamais en dénouer les courroies. Furieux de ne pouvoir assouvir sa faim, il frappe à coups redoublés sur le géant endormi, qui se réveille et dit tranquillement qu'il lui semble qu'une feuille d'arbre lui est tombée sur le ront.

Ces paroles dites, Loki se sauve. Les ases irrités le poursuivent, l'atteignent et l'enchaînent.

Après cette amère satire des croyances populaires, cette sorte de pasquinade mythologique, voici un autre chant qui a le caractère plaisant d'une comédie; c'est l'un des chants les plus gais de l'Edda, et l'un de ceux qui ont été le plus souvent traduits. Il a pour titre le *Marteau de Thor* (1).

Thor est en colère lorsque, en s'éveillant le matin, il s'aperçoit qu'il a perdu son marteau. Il se tire la barbe, il secoue la tête et promène ses regards autour de lui.

Puis il élève la voix et dit : Écoute, Loki, ce que je veux t'apprendre, ce que nul être ne sait sur la terre et nul être dans le ciel : mon marteau m'a été enlevé.

Ils s'en vont dans la riante demeure de Freya, et voici ce que Thor lui dit : Veux-tu, Freya, me prêter tes ailes pour aller chercher mon marteau ?

Freya répond :

Je te les remettrais volontiers quand elles seraient d'argent et quand elles seraient d'or. Loki s'envole avec ses ailes jusqu'à ce qu'il arrive hors de la région des dieux sur la terre des géants.

Thrym, le prince des géants, est assis sur la montagne, façonnant des colliers d'or pour ses chiens et arrangeant avec art la crinière de son cheval.

(1) M. Finn Magnusen explique ainsi ce chant : Thrym est l'hiver qui a enseveli l'arme de Thor; le tonnerre Thor se réveille au printemps et dompte les rigoureux frimas. D'autres écrivains regardent ce poëme comme un hymne au printemps, représenté par la gracieuse déesse Freya.

Thrym dit :

Que se passe-t-il parmi les dieux? Que se passe-t-il parmi les elfes? Pourquoi viens-tu dans la contrée des géants?

Loki dit :

L'alarme est parmi les dieux, l'alarme est parmi les elfes. As-tu caché le marteau de Thor?

Thrym répond :

J'ai caché le marteau de Thor à huit milles sous terre. Personne ne l'aura, à moins qu'on ne m'amène Freya pour épouse.

Loki secoue ses ailes et poursuit son vol jusqu'à ce qu'il arrive hors de la contrée des géants, dans la demeure des dieux.

Thor le rencontre à l'entrée de sa demeure et lui dit : As-tu atteint ton but par tes efforts? Du haut des airs, fais-moi ton récit. Celui qui est sédentaire n'a rien à raconter, celui qui est couché tisse le mensonge.

Loki dit :

Par mes efforts, j'ai commencé l'affaire. Thrym, prince des géants, a ton marteau; mais personne ne l'aura, à moins qu'on ne lui amène Freya pour fiancée.

Ils s'en vont parler à la belle Freya, et Thor lui dit : Prends, ô Freya! le vêtement de fiancée, nous irons ensemble dans la contrée des géants.

Freya l'écoute avec colère. La salle des ases tremble sous elle, et la parure de la déesse se brise. Tu pourrais bien m'appeler la plus lascive des femmes si j'allais avec toi dans la contrée des géants.

Les dieux se réunissent en conseil, les déesses les rejoignent. Tous vont délibérer sur les moyens de reprendre le marteau de Thor.

Alors, Heimdall, l'un des plus brillants parmi les ases et l'un des plus habiles, prit la parole, et dit: Donnons à Thor le vêtement de fiancée; qu'il porte la riche parure de Freya, qu'un trousseau de clefs pendu à sa ceinture résonne sur ses pas, qu'une robe de femme lui tombe sur les genoux. Nous lui mettrons, de plus, des pierres précieuses sur la poitrine et une riche coiffure sur la tête.

Thor, le dieu de la force, s'écrie : Les ases me traiteraient comme une femme si je prenais le vêtement de fiancée.

Loki, fils de Laufeyia, lui répond : Cesse de parler ainsi, Thor; les géants seront bientôt les maîtres de notre demeure si nous ne reprenons pas ton marteau.

On donne à Thor le vêtement de fiancée et la riche parure de Freya. Des clefs suspendues à sa ceinture résonnent sur ses pas, une robe de femme tombe sur ses genoux, sa poitrine est ornée de pierres précieuses et sa tête d'une riche coiffure.

Loki, fils de Laufeyia, dit : Je te suivrai comme si j'étais ta servante. Partons ensemble pour les contrées des géants.

On amène à l'instant les deux boucs de Thor; ils sont attelés à un char et s'élancent rapidement. Les rochers se brisent, le feu en jaillit. Le fils d'Odin s'en va vers la terre des géants.

Thrym, le prince des géants, s'écrie : Levez-vous,

géants, préparez les siéges, voilà qu'on m'amène pour fiancée Freya, fille de Niord.

On voit s'avancer les vaches aux cornes dorées, les bœufs noirs comme le charbon qui réjouissent le géant.

— J'ai assez de trésors, j'ai assez de parures, il ne me manquait que Freya.

Le soir, de bonne heure, les convives se rassemblent. On apporte la bière pour les géants. Thor mange un bœuf, huit saumons, et tous les mets plus délicats que l'on a l'habitude d'offrir aux femmes. Pour apaiser sa soif, il boit trois mesures de bière.

Thrym, prince des géants, dit : Jamais je n'ai vu une fiancée aussi vorace, jamais je n'ai vu une fiancée manger tant à la fois, jamais je n'ai vu une jeune fille boire tant de bière.

La petite servante rusée était assise là, et trouva une réponse aux paroles du géant : « Depuis quatre jours, Freya n'a rien mangé, tant elle était tourmentée par le désir de faire ce voyage. »

Thrym soulève le voile de cette fiancée, et recule effrayé jusqu'au bout de la salle : — Que le regard de Freya est pénétrant ! Il m'a semblé que la flamme jaillissait de ses yeux.

La petite servante rusée était assise là, et trouva une réponse aux paroles du géant : — « Depuis quatre jours, Freya n'a pas dormi, tant elle était tourmentée par le désir de venir ici. »

La sœur du géant s'approche et se hasarde à demander les dons d'usage : — Donne-moi ces anneaux

d'or que tu portes aux doigts, si tu veux gagner mon amitié, si tu veux que je te sois toute dévouée.

Thrym, prince des géants, dit : Apportez le marteau pour la cérémonie nuptiale. Posez le marteau sur les genoux de la jeune fille, et que l'on nous unisse l'un à l'autre.

Thor rit au fond du cœur en voyant reparaître son marteau. Il le prend, et frappe d'abord le prince des géants, et massacre toute sa race.

Il frappe aussi la malheureuse sœur du géant qui demandait des présents. Au lieu d'argent, au lieu de bracelets, elle reçut des coups. C'est ainsi que le fils d'Odin reprit son marteau.

Le huitième chant mythique de l'Edda est intitulé *Harbardsliod.* C'est un dialogue entre Thor qui, dans le cours d'un de ses voyages, arrive au bord d'un détroit, et réclame le secours du batelier Harbard pour traverser l'eau. Harbard refuse malgré les menaces du dieu de la force, et Thor est obligé de faire un détour.

9. *Skirnirsfaer* (voyage de Skirnir). Un jour le dieu Freyr, promenant du haut des demeures célestes ses regards sur le monde, aperçoit une jeune fille d'une merveilleuse beauté et en devient profondément amoureux. Skirnir lui offre d'aller la demander en mariage, à la condition que Freyr lui donnera une épée magique qui frappe et tue d'elle-même. Le dieu, qui n'a plus qu'un désir, qu'une pensée, oublie qu'au jour où les mauvais esprits engageront la dernière lutte avec les ases, il aura grand besoin de son épée, et accepte la proposition. Skirnir part, et la jeune

fille lui promet de venir dans neuf nuits célébrer ses fiançailles avec son divin amoureux.

10. *Hrafnagalder Odin.* Les dieux, agités par de sombres rêves et de sinistres pressentiments, envoient Brage, Heimdall et Loke consulter les nornes sur le destin des ases et l'avenir du monde.

11. *Vegtamsquida* (chant de Vegtam). Suite du poëme précédent. Cette fois c'est Odin lui-même, Odin tourmenté par les songes douloureux de son fils chéri, Balder, qui descend aux enfers sous le nom de Vegtam pour interroger la prophétesse. Nous devons encore citer ce chant remarquable par son caractère dramatique.

Les rois sont réunis en conseil, les ases sont avec eux ; les dieux puissants délibèrent sur ce que signifient les rêves de Balder.

L'insomnie tourmente le dieu, les bons songes l'abandonnent. On interroge les devins, on leur demande s'il faut s'attendre à quelque malheur.

Les oracles annoncent la mort prochaine de Balder, l'ami d'Uller, le plus aimable des dieux. Frigg et Odin sont dans la douleur, les dieux prennent une décision.

Ils décident qu'on enverra à tous les êtres vivants un message pour les prier de ne pas nuire à Balder. Tous les êtres en prennent l'engagement ; Frigga écoute leurs promesses et reçoit leurs serments.

Mais le père suprême craint encore quelque perfidie ; il craint que les vierges du bonheur ne s'éloignent ; il appelle de nouveau les ases en conseil, et là il y eut de longs entretiens.

Odin, le maître du monde, se lève, selle Sleipner et descend dans le royaume de la mort. Un chien se dresse devant lui, le chien de Hela. Sa poitrine est sanglante, sa gueule terrible. Il aboie contre le père du chant et pousse au loin d'affreux hurlements.

Odin continue sa route : la terre tremble. Il arrive à la haute forteresse de Hela. Devant la porte, à l'est, une prophétesse est ensevelie.

Il chante l'évocation des morts, il tourne vers le nord les runes magiques, fait ses conjurations, et presse la morte jusqu'à ce qu'enfin elle se lève et lui parle.

VALA.

Quel est cet inconnu qui vient ainsi troubler le repos de mon esprit? J'ai dormi longtemps sur la terre couverte de neige, mouillée par la pluie et par la rosée.

VEGTAM.

Je me nomme Vegtam, fils de Valtam. Donne-moi des nouvelles de l'enfer, je t'en donnerai du monde. Pour qui sont ces bancs si bien parés? Pour qui est ce lit couvert d'or?

VALA.

On prépare pour Balder la bière la meilleure. Un bouclier la recouvre; toute la race des ases est dans le désespoir. Je parle à regret, laisse-moi me taire.

VEGTAM.

Ne te tais pas, Vala. Je veux t'interroger jusqu'à ce que je sache tout; je veux savoir qui causera la mort de Balder, qui enlèvera la vie à ce fils d'Odin.

VALA.

Hæder fera venir ici le dieu célèbre. Il causera la mort de Balder, il enlèvera la vie au fils d'Odin. Je parle à regret, laisse-moi me taire.

VEGTAM.

Ne te tais pas, Vala. Je veux t'interroger jusqu'à ce que je sache tout; je veux savoir qui vengera Balder, qui enverra son meurtrier sur le bûcher.

VALA.

Dans les salles de l'ouest, Rinda enfantera un fils. Agé seulement d'un jour, il tuera le fils d'Odin; il ne lavera pas ses mains, il ne peignera pas ses cheveux avant d'avoir envoyé sur le bûcher le meurtrier de Balder. Je parle à regret, laisse-moi me taire.

VEGTAM.

Ne te tais pas, Vala. Je veux te demander quelles sont les vierges qui pleurent à volonté et jettent contre le ciel le voile de leur tête. Tu ne dormiras pas avant de m'avoir dit cela.

VALA.

Tu n'es pas Vegtam, comme je l'avais cru; tu es Odin, le chef des peuples.

ODIN.

Tu n'es pas Vala, ni une femme habile; tu es la mère de trois géants.

VALA.

Retourne, Odin, dans ta demeure, et sois fier de ton voyage. Nul être ne viendra plus me visiter avant que Loki brise ses chaînes et que les dieux soient enveloppés dans les ténèbres.

12. *Hyndlaliod* (chant de Hyndla). La déesse Freya interroge Hyndla, qui est de la race des géants, et lui raconte ce qu'elle sait sur l'origine et la parenté des dieux et des héros. Le caractère prophétique de Hyndla, les événements qu'elle raconte, ont fait donner à ce chant le nom de petite Voluspa.

13. *Fiolvinsmal* (le chant de celui qui sait beaucoup). C'est un dialogue entre le héros Svipdag et Fiölvin, dialogue tout rempli d'énigmes bizarres et obscures, et de réponses non moins bizarres et difficiles à interpréter.

14. *Groagaldur* (chant de sorcellerie de Groa). C'est l'invocation d'un fils qui a besoin du secours de sa mère et qui vient la réveiller dans son tombeau, un chant curieux comme peinture d'une des superstitions populaires du Nord. Dans la poésie de tous les peuples, on retrouve des traces de cette croyance naïve et religieuse qui accorde aux morts la faculté de se réveiller encore dans leur froid sommeil, pour accomplir une promesse, ou donner un dernier témoignage d'affection envers ceux qu'ils ont aimés. Cette croyance a inspiré mainte fois les auteurs inconnus des vieilles ballades écossaises et anglaises, et ceux des *Kaempeviser* danois, et Burger, dans sa Lénore, et les poëtes grecs eux-mêmes.

Le chant de Groa exprime en outre l'effet puissant que le peuple attribuait à certaines paroles magiques.

LE FILS.

Éveille-toi, Groa; éveille-toi, ma bonne mère. C'est moi qui t'appelle sur le seuil de la demeure des

morts. Ne te souvient-il plus que tu as dit à ton fils de venir à la porte de ton tombeau ?

LA MÈRE.

Quel motif appelle ici mon fils unique? Quelle anxiété le presse pour qu'il vienne ainsi invoquer sa mère enfouie dans la terre, loin du monde des vivants?

LE FILS.

Tu m'as imposé un jeu difficile, ô femme rusée, épouse de mon père, quand tu m'as dit d'aller par les sentiers que je ne connais pas, à la recherche des jeunes filles.

LA MÈRE.

Long est le chemin, long le trajet, longue est la pensée d'amour. Atteindras-tu le but de tes désirs? le destin a réglé l'avenir.

LE FILS.

Chante-moi des chants qui me soient propices. Sauve ton fils, ma mère, ou je mourrai en chemin; je suis encore trop jeune.

LA MÈRE.

Je te chanterai d'abord un chant qui doit être très-utile. Ran a dit à Rynda (1) : Évite tout ce qui serait trop lourd pour tes épaules. Conduis-toi toi-même.

Je te chanterai un autre chant qui te servira si tu

(1) *Rinda,* dit M. Finn Magnusen, signifie la terre; *Ran,* la mer. On pourrait interpréter ainsi ce passage : La terre dit à la mer : Évite les glaces qui pèsent sur ton sein; et la fin de la strophe, par cet axiome pratique : Réunis tes forces, afin de n'avoir pas besoin du secours d'autrui. *Den œldre Edda,* t. III, p. 184.

poursuis sans joie ta route. Que la puissance d'Urda te protége partout où tu courrais risque d'échouer.

Je te chanterai un troisième chant, si les eaux menacent de t'engloutir. Que les fleuves et les torrents, quand tu les descendras, s'affaiblissent pour toi.

Je te chanterai un quatrième chant, si des ennemis te cernent dans un passage périlleux. Que la force soit avec toi, que leur ardeur s'éteigne, que leur esprit devienne pacifique.

Je te chanterai un cinquième chant, si l'on enchaîne tes membres dans les chaînes de la prison. Mon chant t'enverra des flammes magiques. Les chaînes se briseront sur tes bras et sur tes pieds.

Je te chanterai un sixième chant, si tu vas sur la mer orageuse. L'onde et le vent te seront soumis. Tu navigueras heureusement.

Je te chanterai un septième chant, si tu es exposé à être saisi par le froid sur les montagnes élevées. Le froid ne domptera pas tes membres, le frisson glacial ne traversera pas ton corps.

Je te chanterai un huitième chant, si tu te trouves égaré la nuit dans un chemin ténébreux. La méchante sorcière chrétienne ne pourra te faire aucun mal.

Je te chanterai un neuvième chant, si tu engages le combat avec les redoutables géants. La prudence et l'habileté dirigeront ton cœur.

Va maintenant à travers les plus grands périls; rien ne peut s'opposer à tes vœux. Je t'ai chanté un chant magique sur le roc inébranlable, à la porte de mon tombeau.

Mon fils, emporte et conserve dans ton sein les paroles de ta mère; si tu t'en souviens, un bonheur complet te suivra sans cesse.

Dans la catégorie des poëmes moraux et philosophiques de l'Edda, nous n'avons que deux chants à citer, le *Havamal* et le *Solarliod.*

Le Havamal est attribué à Odin lui-même; son titre signifie chant suprême. Nul chant de l'Edda ne peint aussi bien l'esprit, les idées de morale des anciens Scandinaves, et le degré de civilisation qu'ils avaient atteint avant même de connaître les sages enseignements du christianisme. Il mérite d'être placé parmi les recueils de maximes, de pensées proverbiales que l'on a surnommés, à juste titre, la *sagesse des peuples.* Il présente les contrastes les plus étranges; tantôt des idées d'une mansuétude presque évangélique, tantôt des conseils farouches et cruels; ici le culte de l'amitié, les idées hospitalières; là le doute incessant, la défiance, la fourberie. C'est que ces anciens hommes du Nord étaient tout à la fois confiants et cauteleux, dévoués à leurs amis et toujours en garde contre la trahison. Ils joignaient à la générosité des races guerrières l'instinct mobile des races sauvages, et à leur ignorance profonde, à leurs habitudes grossières, une sorte de science pratique dont les préceptes exprimés dans leurs poëmes primitifs sont devenus des proverbes en usage encore, pour la plupart, parmi leurs descendants. Nous essayerons de traduire aussi littéralement que possible ces leçons si caractéristiques et si concises.

Avant d'entrer dans une maison, il faut regarder attentivement dans tous les coins, car on ne sait où les ennemis se tiennent cachés.

Salut à celui qui donne! Un hôte est venu, où sera sa place? Il a hâte celui qui tente la fortune à la porte des autres.

Il a besoin de feu, celui qui entre les genoux gelés. Il a besoin de nourriture et de vêtements, celui qui a traversé les montagnes.

Celui qui arrive à l'heure des repas a besoin d'eau, de linge et d'une invitation hospitalière. Il lui faut le bon accueil et l'entretien amical.

Il a besoin de prudence, celui qui voyage au loin. Au logis tout est bien. Celui qui ne sait rien est un sujet de moquerie quand il se trouve avec des hommes éclairés.

Que personne ne fasse parade de son intelligence, et qu'il soit sur ses gardes. L'homme circonspect qui entre prudemment et en silence dans une maison commet peu de fautes. Il n'y a pas d'ami plus fidèle qu'un bon jugement.

L'hôte circonspect, en arrivant dans une maison étrangère, ne prodigue pas ses paroles; son oreille écoute, son regard observe. Ainsi se conduit le sage.

Heureux qui sait mériter l'approbation et les paroles affectueuses. Ce que l'homme possède dans le cœur d'un autre est très-incertain.

Heureux celui qui reste intelligent et honoré tant qu'il vit. L'homme a souvent puisé de mauvais conseils dans le cœur d'un autre.

Beaucoup de sagacité, voilà ce qu'il y a de meilleur à emporter en voyage. Dans des lieux inconnus, cela vaut mieux que l'or. C'est l'appui de celui qui se trouve dans l'embarras.

Ce qu'il y a de pis en voyage, c'est la boisson immodérée pour les enfants des hommes. La bière n'est pas si bonne que beaucoup de gens le disent.

Ce qu'il y a de pis, c'est la boisson immodérée: plus on boit, moins on se connaît.

Il s'appelle l'oiseau de l'oubli, celui qui plane sur les assemblées de buveurs. Il ravit à l'homme l'intelligence. J'ai été enchaîné avec les plumes de cet oiseau dans la demeure de Gunladi.

Je devins ivre, complétement ivre chez le sage Fialar. La boisson la meilleure est celle qui laisse l'homme reprendre sa raison.

Le jeune homme doit être hardi dans le combat, ailleurs réservé et prudent. A l'heure de la mort, chaque homme doit être calme et généreux.

L'ignorant se figure qu'il vivra éternellement s'il fuit les batailles; mais la vieillesse ne lui accorde aucune paix, quoiqu'elle lui donne une arme.

Quand le sot entre dans une demeure, il bâille, balbutie, se rend importun. Il n'est content que lorsqu'on lui donne à boire. C'est alors que l'homme révèle sa nature.

Celui qui a un jugement sain, celui qui a longtemps voyagé et observé, connaît le caractère de chacun.

Prends la coupe et bois modérément; parle à profit

ou tais-toi; personne ne te fera un reproche de te retirer de bonne heure pour dormir.

Le glouton qui ne sait pas gouverner son penchant détruit sa santé. Quand il est parmi les sages, il se rend ridicule par la manière dont il obéit à son estomac.

Les animaux savent quand ils doivent quitter les pâturages et rentrer à l'étable. L'homme grossier ne connaît pas les bornes de son estomac.

L'homme mal élevé et sans esprit se moque de tout. Il y a une chose qu'il ne sait pas et qu'il devrait savoir, c'est qu'il n'est pas lui-même sans défaut.

Le sot passe des nuits entières à réfléchir à toute espèce de chose. Quand vient le jour, il est fatigué, et un souci lui reste.

Le sot regarde comme ses amis tous ceux qui lui sourient. Il ne comprend pas l'amère moquerie dont il est l'objet quand il s'assoit parmi les gens sages.

Le sot regarde comme ses amis tous ceux qui lui tiennent un doux langage, mais lorsqu'il arrive au thing, il en trouve peu qui soutiennent sa cause.

Le sot croit qu'il saurait bien comment il doit agir s'il se trouvait dans l'embarras; mais quand le moment de l'épreuve arrive, il ne sait que dire.

L'homme sans instruction fait bien de se taire quand il se trouve parmi des gens instruits. C'est en parlant beaucoup qu'il montre son ignorance. En parlant beaucoup, l'ignorant reste ignorant.

Celui-là paraît sage qui interroge avec sagacité et répond de même. Il ne faut pas cacher ce qui arrive, ce qui doit être su de chacun.

Il parle beaucoup trop, celui qui dit des mots sans suite. La langue babillarde à laquelle on n'impose pas de frein se nuit à elle-même.

Il ne faut pas fatiguer l'hôte que l'on reçoit. Il a besoin de repos, de vêtements secs, et non pas d'être interrogé.

Il se croit habile celui qui, par ses plaisanteries, domine un de ses voisins; et il ne songe pas que, tandis qu'il rit, il excite la colère.

Beaucoup d'hommes unis pendant un certain temps se querellent dans une réunion. Le convive irrite le convive. La lutte entre les enfants des hommes est éternelle.

Prends ton repas de bonne heure, quand tu dois visiter des amis. Autrement, on est embarrassant, on mange comme si l'on était importun, et l'on s'occupe peu de l'entretien.

On fait de longs détours pour aller chez un ami infidèle, quoiqu'il demeure au milieu du chemin. On va en ligne droite chez l'ami vrai, quoiqu'il demeure loin.

N'entre pas comme convive toujours au même lieu. Même en étant aimé, on devient importun en restant trop longtemps dans la même maison.

La demeure qui nous appartient est la meilleure, si petite qu'elle soit. Chacun est maître dans sa maison. Quand on ne posséderait que deux chèvres et une cabane couverte de chaume, cela vaut mieux que de mendier.

La demeure qui nous appartient est la meilleure.

Chacun est maître dans sa maison. Le cœur de celui-là saigne qui doit solliciter sa nourriture à chaque heure de repas.

Ne faites point un pas sans vos armes. Qui peut être sûr qu'au sortir de chez soi il n'ait pas besoin de son épée?

Je n'ai pas rencontré un homme si généreux, si hospitalier qu'il soit, qui refuse ce qu'on lui offre, ni un homme si prodigue de son bien qui dédaigne les présents.

Celui qui possède des biens qu'il a lui-même acquis ne doit pas souffrir la gêne. Souvent ce que nous gagnons dans des heures de joie nous servira dans les heures de calamité. Beaucoup de choses deviennent plus mauvaises que nous ne le croyons.

Que les amis se fassent plaisir l'un à l'autre par des présents qui leur conviennent. Les dons réciproques font durer l'amitié, quand, du reste, tout est comme il faut.

Que l'homme soit l'ami de son ami, qu'il réponde aux présents par des présents. Qu'il emploie la moquerie envers la moquerie, la dissimulation envers la dissimulation.

Aime ton ami, aime aussi son ami, mais ne sois pas l'ami de celui qui hait ton ami.

Si tu as un ami en qui tu aies confiance, et dont tu attendes une vraie satisfaction, unis ta pensée à la sienne, échange des présents avec lui, va le voir souvent.

Si tu en as un à qui tu ne te fies pas, mais dont tu

veuilles tirer parti, donne-lui de belles paroles, sois dissimulé, paye le mensonge par le mensonge.

Souris à celui auquel tu ne te fies pas, et que tu n'aimes pas. Parle contre ta pensée. Donne-lui ce qu'il donne.

J'ai été jeune. J'ai voyagé seul, et je me suis égaré. Je me suis senti riche quand j'ai trouvé un compagnon. L'homme est la joie de l'homme.

Celui qui est à la fois doux et brave a de rares chagrins et mène une heureuse vie. Celui qui manque d'esprit se défie de tout; il est mesquin et désagréable, même quand il donne.

Dans les champs j'ai donné mes vêtements à deux bûcherons; revêtus de ces habits, ils ressemblaient à des héros. L'homme nu est craintif.

L'arbre isolé en un lieu aride se dessèche, il perd son écorce et ses feuilles. Il en est de même de celui qui n'est aimé de personne. Comment pourrait-il vivre longtemps?

L'affection des faux amis est pendant cinq jours plus ardente que le feu. Le sixième ce feu s'éteint, et toute amitié disparaît.

Il n'est pas toujours nécessaire de faire des dons précieux. Souvent avec peu on s'attire des louanges. Avec un demi-pain et une coupe à demi pleine, je me suis fait un camarade.

Il y a de petites pensées et des âmes petites comme des grains de sable. Tous les hommes ne sont pas également doués. Il y a moitié bien et moitié mal.

Que l'homme soit instruit, mais qu'il ne le soit pas

trop. Ceux-là sont les plus heureux qui savent beaucoup et qui savent bien.

Que l'homme soit instruit, mais qu'il ne le soit pas trop. Le cœur de l'homme instruit a peu de joie quand il sait tout ce qu'il possède.

Que l'homme soit instruit, mais qu'il ne le soit pas trop. Qu'il ne sache pas d'avance sa destinée, son âme en aura moins de soucis.

Le tison brûle près du tison jusqu'à ce qu'il soit consumé. La flamme s'allume à la flamme. L'homme se révèle à l'homme par des paroles, le sot par son silence orgueilleux.

Qu'il se lève de bon matin, celui qui en veut aux biens ou à la vie d'un autre. Le loup qui dort ne saisit pas sa proie. L'homme qui dort n'obtient pas la victoire.

Qu'il se lève de bonne heure, celui qui a peu d'ouvriers et qui veut avancer son labeur. Il y a de nombreux obstacles pour celui qui dort tard. La moitié de la richesse est dans le travail.

Que le père de famille fasse sa provision d'arbres et d'écorces, et sache combien il lui en faut pour la moitié de l'année et pour chaque fois qu'il en fait usage.

Qu'en se rendant au thing (1) l'homme soit lavé et peigné, s'il n'est richement habillé. Que personne n'ait honte de ses souliers, de ses vêtements, ni de son cheval.

(1) Anciennes assemblées populaires. C'était là qu'on jugeait les procès, qu'on discutait les intérêts de chaque tribu.

L'homme qui veut être éclairé doit questionner et parler. Ne confie ton secret ni à l'un, ni à l'autre; ce que trois personnes savent, tout le monde le sait.

L'aigle qui plane sur les eaux aspire à un autre air et regarde inquiet le vieil océan. Il en est de même de l'homme qui se trouve au milieu de la foule où il a peu d'amis.

L'homme prudent usera avec modération de son pouvoir. En se trouvant parmi les braves, il apprendra que nul homme fort n'est plus fort que tous les autres.

Soyez circonspect, réservé, même avec vos amis. Souvent elles nous coûtent cher, les paroles que nous confions à d'autres.

En certains endroits je suis arrivé trop tôt, en d'autres trop tard. Tantôt la bière était bue, tantôt elle n'était pas préparée. Celui qui déplaît arrive rarement à temps.

Çà et là on voulait m'inviter quand j'arrivais à l'heure du repas, ou quand je déposais deux morceaux dans la demeure de l'ami fidèle chez qui j'en avais mangé un.

Le feu et la clarté du soleil, voilà ce qu'il y a de meilleur pour les enfants des hommes quand ils ont la santé et qu'ils peuvent vivre sans faire de mauvaises actions.

Personne n'est complétement misérable, même s'il n'est pas très-bien portant. Celui-ci est heureux par ses enfants, celui-là par ses amis, cet autre par sa fortune, et cet autre encore par de bonnes œuvres.

La vie est bonne, si malheureuse qu'elle soit. L'homme vivant possède des vaches. J'ai vu l'homme mort déposé devant la porte, l'homme riche brûlé sur le bûcher.

Le boiteux peut monter à cheval, le manchot conduire des troupeaux, le sourd combattre avec courage. Mieux vaut être aveugle que brûlé. La mort n'est utile à personne.

C'est un bonheur d'avoir un fils, même s'il naît tardivement après la mort de son père. Il est rare qu'une pierre tumulaire s'élève au bord du chemin si un fils ne l'élève à la mémoire de son père.

Il y a deux espèces de combattants : la langue, qui peut nuire à la tête; la main, qui doit être sous chaque manteau.

Celui qui a des provisions de voyage ne craint pas l'approche de la nuit. Courtes sont les ailes du navire; incertaine est la température d'automne. Le temps change en cinq jours, et devient tout autre en un mois.

Celui qui ne sait rien ne sait pas que beaucoup de gens deviennent fous avec les fous. Celui-ci est riche, celui-là ne l'est pas, et ne mérite pas qu'on lui en fasse un reproche.

Tes troupeaux meurent, tes amis meurent; toi-même tu mourras. Ce qui ne meurt pas, c'est le nom honorable que l'on s'est acquis.

Tes troupeaux meurent, tes amis meurent; toi-même tu mourras. Mais je sais une chose qui ne meurt pas, c'est le jugement qu'on porte sur les morts.

J'ai vu les granges des enfants des riches pleines de provisions. Ceux qui les possédaient mendient à présent. La fortune est rapide comme l'éclair. C'est le plus mobile des amis.

Si un sot devient riche, ou s'il obtient la faveur des femmes, son orgueil s'en accroît, mais non pas sa sagesse. Il marche d'un air fier et impudent.

Son ignorance éclate si on l'interroge sur les runes célestes connues des dieux, écrites avec art. Il vaut mieux alors qu'il se taise.

Louez le jour quand il finit, la femme quand elle est brûlée, la jeune fille quand elle est mariée, l'épée quand on s'en est servi, la glace quand vous l'avez traversée, la bière quand vous l'avez bue.

Pendant l'orage, les arbres tombent. Par un vent frais, on vogue sur la mer. Dans l'obscurité, on cause avec la jeune fille. Les jeux du jour sont nombreux. On se sert du navire pour voyager, du bouclier pour se défendre, du glaive pour frapper, de la femme pour goûter un baiser.

Près du feu on boira la bière. On glissera sur la glace. On achètera un cheval maigre et une épée rouillée. Le cheval sera nourri à la maison et le chien dans les bois.

Que personne ne se fie à la parole d'une jeune fille, ni au discours d'une femme. Leur cœur est comme la roue qui tourne, et la perfidie a été déposée dans leur poitrine.

L'arc fragile, la flamme incendiaire, le loup qui ouvre la gueule, le corbeau qui crie, le porc qui

grogne, l'arbre sans racines, la mer en courroux, la chaudière bouillonnante,

La flèche qui vole, la vague qui retombe, la glace vieille d'une nuit, le serpent plié en anneaux, les paroles d'une femme dans le lit, l'épée rompue, les jeux de l'ours, le fils du roi,

Le veau malade, l'esclave obstiné, les flatteries d'une devineresse, l'homme récemment mort,

Que l'homme ne se fie pas à tout cela, qu'il ne se fie pas trop vite au champ ensemencé, ni trop vite à son fils. Le temps agit sur le champ, la raison éprouve le fils; tous deux peuvent changer.

Qu'il marche à la hâte, celui qui rencontre sur la route le meurtrier de son frère, celui qui passe près d'une maison à demi brûlée. Alors le cheval est inutile s'il se casse une jambe. Qu'on ne soit pas assez crédule pour croire à tout.

L'amour de la femme est comme la glace unie que l'on traverse avec un cheval non cramponné, comme un poulain de deux ans non dompté, comme un navire voguant sans gouvernail au milieu de l'orage, ou comme les rennes des montagnes poursuivis par un boiteux.

Je le dis ouvertement, car je connais les hommes et les femmes. L'amour des hommes trompe les femmes. Nous leur disons les plus belles choses quand nous en pensons le moins. Les paroles séduisent les âmes raisonnables.

Il faut qu'il parle agréablement et qu'il offre de l'or, celui qui veut gagner l'amour d'une femme. Des

roses fraîches et un corps de jeune fille, voilà ce qu'il aura, celui qui fait la cour.

Ne blâmez pas celui qui aime. L'image de la volupté qui ne touche pas l'homme vulgaire émeut souvent le sage.

Qu'on ne reproche pas à un homme ce qui arrive à tant de gens. Le puissant amour étourdit la raison des enfants des hommes.

La pensée connaît ce qu'il faut au cœur, quand le cœur la gouverne. Il n'y a pas de maladie plus triste pour l'homme que de ne pouvoir s'attacher à rien.

J'ai bien appris cela quand j'étais dans la forêt, attendant ma bien-aimée. Elle était ma vie et mon âme. Cependant je ne la possède pas.

J'ai vu la jeune fille belle comme le soleil endormie sur sa couche. La magnificence des princes ne me semblait rien auprès du bonheur de vivre avec une telle femme.

Tu viendras le soir plus tard, Odin, si tu veux parler à la jeune fille. C'est un grand malheur quand on ne connaît pas une telle méprise.

Je m'en retournai plein d'amour, et croyant mon bonheur certain. Je croyais qu'elle me donnerait son cœur et ses caresses.

Lorsque je revins, tous les guerriers étaient éveillés. Le feu pétillait, les flambeaux étaient allumés. La route du bonheur me fut interdite.

Lorsque je revins de nouveau vers le matin, les gardiens de la maison dormaient, et je trouvai la chienne de ma bien-aimée liée sur son lit.

Beaucoup d'aimables filles ont envers les hommes l'humeur très-variable quand on les observe de près. Je m'en aperçus lorsque je cherchai à séduire la prudente femme que j'aimais. Mon amour fut le sujet de sa raillerie, et je n'obtins rien d'elle.

Chez lui le maître de maison doit être de bonne humeur, prudent et hospitalier. Qu'il songe à parler s'il veut apprendre beaucoup, et qu'il parle bien.

C'est un archiignorant, c'est un être grossier, celui qui ne sait rien dire.

J'ai visité le vieux géant, et me voilà revenu. Le silence me profitait peu. En employant la parole, j'ai atteint mon but dans les salles de Suttung (1).

Sur la chaise d'or, Gunlæda m'a donné une boisson excellente. Je la récompensai mal de son amour fidèle, de sa passion ardente.

J'ouvris ma demeure. Les rocs se fendirent. Au-dessus et au-dessous de moi était la route des géants. J'exposai ainsi ma tête.

J'ai bien profité du fruit de mes efforts. Le sage échoue rarement. Le breuvage poétique a été apporté dans la demeure des hommes.

Je ne sais si je serais sorti de la demeure des géants sans le secours de Gunlæda, cette bonne femme qui me reçut dans ses bras.

(1) Odin fait ici allusion à l'une de ses plus belles aventures. Le géant Suttung gardait dans sa retraite le breuvage poétique. Odin pénètre dans cette retraite, d'abord sous un nom emprunté, puis sous la forme d'un serpent, séduit la fille de Suttung, et avale en trois coups la précieuse boisson.

Le jour suivant, les géants, ennemis des dieux, s'informèrent de l'état de Bolverk. Ils demandèrent s'il était parmi les dieux, ou si Suttung l'avait tué.

Odin avait prononcé un serment sacré. Qui peut se fier à ses promesses? Suttung est trahi, la boisson enlevée, et Gunlæda est en larmes.

Le chant du soleil n'est pas aussi ancien que ceux dont nous venons de parler. Il date de l'époque où le christianisme fut adopté par la population islandaise. On y trouve encore plusieurs réminiscences et plusieurs images du paganisme. Le nom d'Odin y est cité, et celui de Hel, la déesse des enfers, et celui du dieu Niord et des Nornes. Mais la morale qu'il enseigne, les dogmes qu'il explique, les principaux tableaux qu'il retrace, sont empreints d'une pensée toute chrétienne, ou, pour mieux dire, d'une pensée catholique candide et poétique qui souvent touche au mysticisme. Un ancien manuscrit attribue ce chant à Sæmund, et une tradition populaire rapporte qu'il le chanta dans son cercueil. Si rien ne prouve d'une manière absolue que le savant prêtre d'Odd soit réellement l'auteur de ce poëme, rien aussi n'indique le contraire. Les savants du Nord se sont tous accordés à inscrire le nom de Sæmund en tête de ces strophes religieuses; c'est à ce titre qu'elles sont jointes aux chants païens de l'Edda, et c'est chose curieuse de trouver réunies dans le même livre ces œuvres d'une nature si opposée, de voir face à face le Valhalla d'Odin et l'église du Christ, l'ancienne loi et la nouvelle, l'erreur de l'idolâtrie et la régénération.

Là le poëte préconise la force physique, célèbre avec enthousiasme le courage du guerrier, l'ardeur des combats; ici il gémit sur les faiblesses humaines et les misères de la vie. Le premier dépeint dans ses vers les régions glacées de l'empire de Hel, les luttes orgueilleuses, les banquets bruyants du Valhalla. Il ne condamne guère aux tristesses du monde souterrain que les lâches; il n'admet dans le temple d'Odin que les hommes au cœur intrépide. Le second, couché sur son lit de mort, voit comme Dante la torture des méchants, et les joies ineffables des élus. Il voit dans l'enfer les femmes qui ont trompé leurs époux. Elles sont condamnées à tourner sans cesse une pierre sanglante, et leur cœur sanglant palpite hors de leur poitrine. Les hommes qui ont porté envie à leur prochain ont des runes sanglantes gravées sur la poitrine. Les voleurs et les meurtriers ont le sein déchiré par des vipères. Ceux qui ne sanctifiaient pas les jours de fête ont les mains clouées sur des pierres brûlantes. Les orgueilleux sont couverts de vêtements enflammés.

Dans le ciel, ceux qui ont été fidèles à la parole de Dieu portent sur le front une auréole brillante. Les anges lisent les saintes Écritures sur la tête de ceux qui ont pris soin des pauvres. Les anges s'inclinent devant ceux qui ont eu faim, et des rayons éblouissants entourent les fils pieux qui ont honoré leur mère.

Le chant se termine par une exhortation religieuse du poëte à son fils : Ces strophes que je t'ai ensei-

gnées, tu les chanteras aux vivants. Tu leur diras ce chant du soleil, pur de tout mensonge. Nous allons nous quitter, mais nous nous retrouverons au jour de la félicité. Mon Dieu, donne le repos aux morts et console les vivants.

Dans la troisième catégorie des chants de l'Edda, nous trouvons d'abord le chant de Völund (*Völundar quida*), ou Völand, ce forgeron magique, ce Dédale des temps modernes, dont le nom s'est répandu à travers l'Europe entière. Völand a été un des héros du moyen âge, le héros de l'art et de l'industrie, le représentant d'une pensée habile et intelligente qui invente et qui crée. Ce personnage favori des tribus du Nord n'a point l'attitude majestueuse, ni la mâle beauté que le peuple a coutume d'attribuer à ses héros. Les traditions ne parlent pas de ses longues boucles de cheveux blonds, ni de son œil étincelant, ni de ses membres nerveux; tout au contraire, elles le représentent faible et mutilé, enfermé dans une île, et travaillant par l'ordre d'un maître cruel. C'est son intelligence qui fait sa beauté; son adresse est sa force; un savoir cruel sera son salut.

La Wilkina saga, qui est de cinq à six siècles moins ancienne que le poëme de l'Edda, retrace dans de plus longs détails les aventures du merveilleux artisan. Voici l'analyse de cette saga, qui raconte en même temps les exploits de Dietrich, de Berne, et dont chaque page est, pour ainsi dire, empreinte d'un esprit de chevalerie allemande qui n'apparaît pas dans l'Edda :

Un roi de Vilkiniland, en Suède, errant un jour au bord de la mer, rencontre une *Haffrue* (femme de mer). Il la trouve belle, la prend dans ses bras; elle enfante un géant, et de ce géant naquit l'habile Veland. A l'âge de neuf ans, son père le conduit dans le Hunaland, chez un célèbre forgeron nommé Mimer, pour qu'il apprenne là à tremper et à façonner le fer.

Trois ans après, Vade le mène dans la montagne du Kallova, habitée par deux nains qui fabriquaient avec un art merveilleux des glaives, des armures de fer, des bijoux d'or et d'argent. Vade convient avec eux qu'ils apprendront à son fils, dans l'espace de douze mois, tout ce qu'ils savent, et leur promet un marc d'or pour récompense. Le terme expiré, le géant vient chercher Veland; mais les nains qui ont reconnu l'aptitude du jeune ouvrier, offrent à leur tour un marc d'or à son père pour avoir la permission de le garder encore douze mois; cependant, comme dans leur avarice ils s'effrayent déjà d'avoir à payer un marc d'or, ils ajoutent à leur première proposition que si, au bout de douze mois, Vade ne revient pas, ils seront libres de tuer son fils. Vade accepte ces deux conditions, et, tirant son fils à l'écart, il enfouit devant lui une large épée dans la montagne, et lui dit : Si je ne suis pas de retour au jour prescrit, prends cette épée et tue-toi de ta propre main, plutôt que de te laisser égorger comme une femme par les nains.

Vers la fin des douze mois, Vade se met en route, et arrive près de la montagne trois jours avant le

terme définitif. Fatigué de son voyage, il s'endort; une tempête éclate; le lit sur lequel repose le géant tremble et s'entr'ouvre, et le géant est englouti. Veland, après l'avoir en vain cherché de tout côté, va prendre son épée et la cache sous ses vêtements, puis il entre dans la caverne des nains, les égorge, et s'en va vers le Danemark, emportant leurs outils et leurs trésors les plus précieux.

Arrivé sur les bords d'un fleuve nommé Visarà, il s'arrête, abat un arbre, le creuse, s'y enferme avec ses trésors, et s'abandonne au courant des vagues.

Quelques jours après, un roi de Juttland, nommé Nidung, assistait à une pêche avec les gens de sa suite. Tout à coup les pêcheurs ramènent dans leurs filets le lourd tronc d'arbre. Veland en sort et demande qu'on lui laisse la vie et ses trésors, et promet de rendre au roi d'importants services. Le roi accepte. Veland entre à son service.

Il était chargé de prendre soin de trois couteaux que l'on plaçait chaque jour sur la table du roi. Un matin, en les nettoyant au bord de la mer, il en laisse tomber un dans les flots. Par bonheur, dans ce moment, le forgeron de la cour était absent; Veland entre dans son atelier, fabrique un couteau parfaitement semblable à celui qu'il avait perdu, et le porte sur la table avec les deux autres. Mais quand le roi s'en servit, le couteau trancha tout à la fois et le pain et la table. Etonné de la force de cet instrument, Nidung interroge Veland, qui avoue ce qui s'est passé.

L'armurier du roi, irrité des éloges que l'on donne

au nouveau venu, lui adresse un défi : Faisons, lui dit-il, tous deux, une œuvre de notre métier; toi une épée, moi une armure et un casque; si ton épée fend mon casque, ma tête est à toi, sinon ta vie m'appartient.

Le défi est accepté; l'épreuve ajournée à douze mois. Le forgeron entre aussitôt dans son atelier, et, du matin au soir, frappe sur son enclume. Veland continue tranquillement à faire son service habituel. Six mois se passent; le roi, qui s'intéresse à lui, lui demande pourquoi il ne se met pas à l'œuvre, et Veland lui répond qu'il ne peut travailler, parce qu'un homme dont il ne sait pas le nom, mais dont il peut très-bien représenter la figure, lui a volé ses outils. Il fabrique une statue de grandeur naturelle, la colore, la couvre de vêtements et la place dans le palais. Le roi, trompé par la ressemblance, s'écrie en l'apercevant : Eh quoi! Reigin, te voilà donc de retour de ton voyage, et tu n'es pas venu me voir? Sire, dit alors Veland, vous avez nommé le coupable.

Reigin étant revenu, le roi le force à restituer les outils qu'il a volés, et après quelques mois encore de délai, Veland se met enfin à l'œuvre. Il fabrique d'abord une épée d'une rare beauté, et conduit le roi au bord d'une rivière. Là il livre au courant de l'eau un tronc de bois d'un pied d'épaisseur, puis s'en va un peu plus bas, et étend son épée sur la rivière. Le tronc de bois, poussé par les flots contre le tranchant de l'épée, se fend en deux morceaux. Veland retourne dans son atelier, brise cette première arme,

et en fabrique une autre avec laquelle il fend de la même manière un tronc de deux pieds d'épaisseur. Il brise encore cette épée, et en forge une troisième plus belle, plus brillante que les deux premières, avec laquelle il fend un tronc d'arbre de trois pieds d'épaisseur.

Le jour de l'épreuve est arrivé. Le rival de Veland s'avance revêtu d'une armure éblouissante; il s'assied sur un siége préparé pour lui, et écoute avec orgueil les éloges que les spectateurs prodiguent de tout côté à son travail. Veland pose son épée sur le casque de l'armurier, et lui demande s'il doit appuyer sur la lame. Frappe de toutes tes forces, s'écrie l'orgueilleux armurier, et tu verras de quelle trempe est mon casque. Veland en posant légèrement la main sur son épée, fend le casque et arrive au crâne. « Il me semble, s'écrie l'armurier, qu'on me verse de l'eau froide sur la tête. » Au même instant, il tombe de son siége fendu en deux morceaux.

Le roi veut avoir cette merveilleuse épée. Veland promet de la lui donner; mais il a grand soin de la cacher, et de lui en remettre une autre. Quelque temps après, l'habile forgeron ayant eu une querelle avec un des personnages importants de la cour, le tue, et le roi irrité bannit le meurtrier de sa présence.

Veland, résolu de se venger, entre dans la cuisine du roi et essaye d'empoisonner les mets qui lui sont servis. Le roi, instruit de cette tentative, lui fait couper les jarrets afin de l'empêcher de sortir de son royaume, et de le forcer à travailler uniquement pour

lui. Sur ces entrefaites, arrive Egill, frère de Veland, et la Wilkina saga raconte ici l'incident dramatique que les traditions suisses attribuent à Guillaume Tell. Egill est le meilleur archer de son temps. Le roi, pour éprouver son adresse, lui dit : Place une pomme sur la tête de ton fils et lance sur cette pomme une de tes flèches. Egill subit la terrible épreuve. — Que voulais-tu faire de cette autre flèche que tu tiens à la main? lui dit le roi. — Si la première, répond l'intrépide archer, avait atteint mon fils, la seconde t'était destinée.

A partir de ce dernier incident, le récit de la Saga diffère peu de celui qui se trouve dans le poëme de l'Edda. Le poëme ne parle point de tous les faits que nous venons d'analyser. Il dit seulement qu'il y avait une fois un roi de Finlande, père de trois fils : Slagvid, Egill, Volund. Ces trois fils rencontrent au bord d'un lac trois valkyries qu'ils épousent, et avec lesquelles ils vivent pendant sept ans. Un jour ces trois femmes s'enfuient. Les deux frères aînés courent à leur poursuite. Veland reste seul dans l'*Ulfdal*, et fabrique des bagues, des bijoux. Nidung, roi des Nériciens, envieux de ses richesses, de ses œuvres d'art, le fait saisir au milieu de la nuit par ses hommes d'armes, lui fait couper les jarrets, et le condamne à vivre dans une île inhabitée, à travailler sans cesse dans sa forge solitaire.

Veland a l'âme altérée de vengeance, et bientôt il assouvit dans le sang sa rage implacable. Il attire dans sa demeure les deux fils de Nidung, les égorge, et

cache leurs membres dans le marais. Il revêt leurs crânes d'une lame d'argent et les donne à leur père; il enchâsse leurs yeux comme des pierres fines, et les donne à leur mère; il travaille leurs dents comme des perles et les donne à leur sœur. Bientôt il attire cette sœur elle-même dans sa demeure, lui fait prendre une boisson soporifique et la déshonore. Maintenant, s'écrie-t-il avec une joie farouche, je suis vengé du mal que l'on m'a fait. Il faut seulement que je sorte de cette île isolée. Alors il se façonne des ailes, s'élève dans les airs, appelle Nidung, lui raconte la mort de ses fils, le déshonneur de sa fille, puis s'enfuit, laissant le roi en fureur, la fille éplorée.

Après ce chant de Veland qui occupe une place à part dans les poëmes de l'Edda, voici venir le cycle des Volsunge et des Nieflung, qui touche à la fois aux traditions fabuleuses et aux annales historiques du Nord, qui dans ses ramifications embrasse toutes les contrées scandinaves et les contrées germaniques. Ici la poésie allemande s'allie de très-près à la poésie islandaise. Les mêmes faits ont inspiré les auteurs inconnus de l'épopée des Niebelungen et les chantres de l'Edda. Les mêmes personnages apparaissent dans le récit germanique et le récit scandinave, avec leur attitude terrible et leur douleur lamentable. Dans la première seulement, tout annonce plus d'art et de travail; dans la seconde, tout est plus primitif et plus spontané. L'épopée des Niebelungen se déroule lentement, majestueusement, comme une vraie épopée, avec un singulier mélange d'énergie sauvage et de

raffinements, de couleurs sinistres et de grâce délicate. Les chants de l'Edda ne se suivent pas ainsi l'un l'autre, et ne présentent pas un ensemble aussi continu. Ils éclatent tour à tour comme un cri de guerre, ou un accent de désolation. Chacun de ces chants forme en quelque sorte une œuvre à part. Quelques-uns d'ailleurs ont été perdus, en partie, ou en totalité, et pour suppléer à cette lacune, pour renouer le fil interrompu des événements, il faut avoir recours au récit en prose, à la Volsunga saga. L'épopée des Niebelungen est plus près de la vie réelle. L'épopée de l'Edda, si on peut appeler épopée cette série souvent disjointe de dithyrambes, se rapproche davantage des traditions mythiques et de la croyance au merveilleux. Dans celle-là, on distingue de prime abord un ordre logique, un enchaînement de circonstances qui prépare et amène peu à peu le dénoûment; dans celle-ci, tout porte le cachet d'une pensée soudaine et inattendue; et si la première, avec ses combinaisons poétiques, ses effets de structure, est plus grande et plus belle, la seconde, avec son essor lyrique, ses mouvements impétueux, est plus étrange et plus saisissante. Essayons d'abord de tracer une rapide analyse des Niebelungen; nous reviendrons ensuite à l'Edda, et nous saisirons mieux par là les différences qui existent entre le poëme germanique et le poëme islandais.

A Xanthe, au bord du Rhin, il y avait un vieux roi nommé Sigmund, père d'un fils unique appelé Sigfrid. Après mainte aventure extraordinaire, maint combat

prodigieux, Sigfrid se lasse de rester dans le château de son père, et veut voyager. Il traverse le Rhin et arrive à Worms, où Gunther, roi des Bourguignons, demeure avec ses deux frères Gernot et Giselher, et sa charmante sœur Criemhilt. Sigfrid est reçu dans le palais de Worms avec empressement; mais de longs jours se passent avant qu'il puisse voir Criemhilt. Il l'aperçoit seulement au retour d'une expédition militaire qu'il a faite pour le service de Gunther, et désire l'épouser.

Cependant le roi des Bourguignons a entendu parler d'une jeune fille qui demeure au delà de la mer, et à laquelle il voudrait s'unir. On la dit admirablement belle; mais pour obtenir son aveu, il faut combattre avec elle les armes à la main, il faut la conquérir. Gunther promet à Sigfrid de lui faire épouser la belle Criemhilt, si le jeune héros peut l'aider dans cette difficile entreprise. Sigfrid accepte. Tous deux partent et arrivent en Islande où demeurait la belle Brynhild. Siegfrid avait un manteau qui le rendait invisible et lui donnait la force de douze hommes. Il combat pour Gunther sans être reconnu, et dompte la fière Brynhild. Les noces se célèbrent à Worms, et Sigfrid épouse sa belle Criemhilt. Mais il est forcé de venir encore au secours de Gunther, et c'est lui qui, la seconde nuit du mariage de Brynhild, enlève à la jeune femme un anneau et une ceinture magique dont son mari, trop faible, n'avait pu la dépouiller. Sigfrit donne cet anneau et cette ceinture à Criemhilt.

Un jour les deux nouvelles mariées étaient assises l'une auprès de l'autre et regardaient les braves guerriers joutant l'un contre l'autre. Tout à coup Criemhilt dit : Mon époux devrait être le souverain de toutes ces contrées. — Cela ne se peut pas, répondit Brunhilt, puisqu'elles sont soumises à Gunther. Toutes deux alors discutent, s'irritent. Brunhilt veut montrer, en entrant la première à l'église, qu'elle est la reine du pays. Criemhilt l'arrête et lui fait voir l'anneau et la ceinture que Sigfrit lui a enlevés.

La femme de Gunther pleure sur son humiliation, et jure de se venger. A la cour de son époux était un guerrier audacieux et fort, nommé Hagen. Elle lui confie ses désirs de vengeance, et Hagen promet de la délivrer à tout jamais de celui qui l'a outragée. Il répand le bruit qu'une nouvelle guerre vient d'éclater en Saxe. Sigfrit veut y aller. Au moment où il va partir, Criemhilt, pleine d'une tendre anxiété, conjure Hagen de veiller avec soin sur son époux. Il s'est baigné dans le sang du dragon Fafnir, et tout son corps est invulnérable, à l'exception d'une petite place entre les deux épaules, où une feuille d'arbre était tombée pendant qu'il imprégnait ses membres du sang magique. Criemhilt fait une croix sur le manteau de Sigfrit, pour désigner cet endroit vulnérable à Hagen, afin qu'il ne le perde pas de vue et détourne les coups qu'une main ennemie dirigerait de ce côté. Sur ces entrefaites, une grande chasse se prépare. Criemhilt, agitée par de sombres pressentiments, conjure en vain son époux de ne pas y aller. Il part avec

Hagen, le défie à la course, arrive le premier à une fontaine qui était le but désigné, et, au moment où il se penche pour boire, Hagen le frappe par derrière à l'endroit fatal que l'aveugle Criemhilt lui avait révélé.

Sigfrit fut enterré à Worms. Son épouse le pleura toute sa vie. Cependant elle se remarie quelque temps après; elle épouse Etzel, roi des Huns. Mais elle ne contractait cette nouvelle union qu'avec une pensée de deuil et de vengeance. Plusieurs années se passent; elle a médité sa vengeance, elle en a préparé les moyens; à un certain jour, elle invite ses frères et Hagen à assister dans sa demeure à une fête pompeuse. Les guerriers bourguignons partent avec le pressentiment du sort qui leur est réservé. Cependant ils s'avancent intrépidement, car ils auraient honte de se retirer devant l'apparence d'un péril. A peine sont-ils à la table splendide préparée pour eux que le combat s'engage. Blödel, frère d'Etzel, les attaque, et il est massacré avec cinq cents hommes d'armes. Des milliers de Huns se rassemblent, marchent contre les Bourguignons, et sont de même vaincus, dispersés, égorgés. Criemhilt fait mettre le feu à la salle où étaient renfermés ses ennemis, et, dans leur soif ardente, ils boivent le sang de ceux qu'ils ont tués. Le lendemain le combat recommence. Il ne restait que six cents Bourguignons. Bientôt ils succombent l'un après l'autre dans la lutte acharnée, dans la lutte incessante que Criemhilt soutient, et échauffe, tantôt par ses prières, tantôt par ses impla-

cables provocations. Tous les braves hommes d'armes de Bourgogne sont morts. Gunther et Hagen sont seuls debout au milieu des flots de sang et des amas de cadavres, luttant encore avec ardeur et ne voulant pas se rendre. Le vaillant Dieterich parvient enfin à les maîtriser et les livre sans défense à Criemhilt, en la conjurant d'épargner leur vie. Dieterich sort. Criemhilt fait trancher la tête de Gunther, puis la présente à Hagen qui la maudit. Elle s'élance alors contre lui et l'égorge avec l'épée de Sigfrit. Au même instant Dieterich rentre, et, emporté par la colère à la vue de cet horrible spectacle, massacre Criemhilt.

Dieterich et Hagen pleurent sur les héros qui sont morts.

L'épopée des Niebelungen commence par la galante description de Criemhilt, et arrive immédiatement à Sigfried, fils de Sigemund et de Sigeliut.

La tradition islandaise, par la Volsunga saga et les chants de l'Edda, remonte beaucoup plus haut. Elle remonte jusqu'à Odin, père de Sige, aïeul de Sigurd (en Allemagne Sigfrid), et se rejoint à la tradition du vaillant Regnar Lodbrok dont nous avons cité le chant de mort par Aslaug, fille de Sigurd, épouse de Regnar, puis à la tradition de toute une race de rois de Suède et de Danemark, issue de ce guerrier aventureux.

Il y avait jadis, dit la Volsunga saga, un homme nommé Sige qui descendait des dieux, et qu'on appelait fils d'Odin. Cet homme ayant tué un jour, dans un accès de jalousie, un esclave de son frère,

prend la fuite, erre à l'aventure, et, guidé par Odin, monte sur un bâtiment de guerre, arrive dans le pays des Huns et devient roi de la contrée. Dans sa vieillesse, il est tué par les parents de sa femme. Son fils Rerer venge sa mort.

Rerer était un brave et illustre guerrier, mais sa couche restait stérile. Il invoque les dieux pour avoir une progéniture, et Odin écoute sa prière. Il lui envoie une pomme par la fille du géant Hrinmer. Rerer mange le fruit magique, et sa femme devient enceinte; mais elle porte pendant six hivers son enfant dans ses entrailles, et elle meurt en donnant le jour à un fils plein de force que l'on nomma Volsung.

Volsung épouse la fille du géant Hrinmer, et devient père de six fils et d'une fille. Un de ces fils, Sigmund, et sa sœur jumelle Signe ont eu d'étranges aventures. Signe épouse Siggeir, roi de Gothland. Le jour du mariage, on voit entrer dans la salle du banquet un homme enveloppé dans un grand manteau, qui n'avait qu'un œil et portait un chêne dont les racines entraient dans le sol, et dont la cime touchait au plafond. Il enfonce une épée dans le tronc noueux de ce chêne, et dit qu'elle appartiendra à celui qui pourra l'en arracher. Sigmund est le seul qui ait assez de force pour la prendre. Siggeir, froissé dans son orgueil, invite pourtant son beau-père et ses beaux-frères à venir le visiter en Gothland. Là il les attaque à l'improviste, tue Volsung et s'empare de ses deux fils.

Signe conjure son mari de ne pas laisser égorger

ses frères. Le cruel Siggeir le lui promet, mais il les fait lier par les pieds dans le tronc d'un chêne. Chaque nuit un loup vorace arrive et dévore l'un d'eux. Le dixième jour il ne restait plus que Sigmund. Sa sœur Signe, qui veut le sauver, lui envoie du miel, lui fait dire de s'en frotter le visage, et de s'en mettre un peu dans la bouche. Le soir, le loup arrive, affriandé par sa proie quotidienne; au lieu de dévorer Sigmund, il lui lèche le visage, et lui met la langue dans la bouche. Le jeune prisonnier la saisit entre ses dents, la coupe; le loup, dans sa douleur, fait un bond si impétueux que le tronc du chêne se fend et Sigmund est libre.

Il se retire au milieu de la forêt, dans une caverne. Signe lui envoie l'un après l'autre, pour lui porter secours, les deux fils qu'elle a eus de son époux. Sigmund les trouve tous deux trop lâches, et les égorge du consentement de Signe. Alors Signe prend le visage et les vêtements d'une autre femme, entre dans la retraite de son frère, y passe trois nuits et devient mère d'un fils vigoureux qu'on appelle Sinfiotle. Son père l'endurcit aux fatigues, l'exerce aux combats, parcourt avec lui, les armes à la main, les champs et les bois. Un jour ils rencontrent des guerriers enchantés qui, pendant neuf jours, étaient changés en loups, et le dixième seulement reprenaient leur figure humaine. Sigmund et Sinfiotle, en s'emparant des dépouilles de ces victimes de la sorcellerie, sont eux-mêmes transformés en loups, et courent comme des loups à travers la forêt. Mais le dixième

jour ils reprennent leur forme véritable, brûlent leur peau de bête fauve, et s'en vont attaquer Siggeir dans sa demeure. Vaincus par leur ennemi, enfermés dans une caverne, ils couraient risque de mourir de faim, lorsque Signe vient à leur secours; elle leur envoie des provisions et une épée avec laquelle Sigmund pratique une ouverture dans sa prison. Il sort accompagné de Sinfiotle et va mettre le feu à la maison de Siggeir. Au moment où la flamme éclate, Sigmund appelle sa sœur et la conjure de venir à lui, de se sauver, mais elle lui répond : Tu sais que je suis innocente de la mort de Volsung. J'ai fait tuer mes enfants, parce qu'ils n'avaient pas assez de courage pour le venger; je suis allé te trouver dans ta retraite sous une figure étrangère, et Sinfiotle est notre fils, le vrai fils courageux des enfants de Volsung. J'ai tout employé pour faire succomber Siggeir; maintenant ma vengeance est complète, je ne désire pas vivre plus longtemps, et mourrai joyeusement avec celui que j'ai été forcée de prendre pour époux.

Sigmund retourne dans le pays des Huns et épouse une princesse danoise nommée Borghilde, qui met au monde un fils auquel les Nornes prédisent une grande célébrité. Ce fils s'appelle Helge. Son histoire forme l'un des épisodes les plus dramatiques de l'Edda, mais ce n'est qu'un épisode. Revenons à Sigmund. Son fils Sinfiotle devient amoureux d'une femme que le frère de Borghilde voulait épouser. Les deux rivaux se battent en duel. Le vaillant Sinfiotle tue son adversaire, et Borghilde jure de se venger.

Au banquet des funérailles de son frère, elle présente à Sinfiotle une coupe empoisonnée. Le jeune guerrier regarde cette coupe avec défiance et la donne à Sigmund qui la vide sans crainte, car il était d'une telle nature, disent les Sagas, que le poison ne pouvait agir sur lui ni intérieurement ni extérieurement. Borghilde apporte une autre coupe que Sinfiotle repousse comme la première. Enfin elle lui en offre une troisième en l'accusant de pusillanimité. Sinfiotle la boit et meurt. Sigmund répudie cette femme cruelle qui bientôt meurt aussi, et il épouse une princesse nommée Hiordine. Un roi qui était son rival vient l'attaquer avec une armée nombreuse. Sigmund, quoique vieux, fait des prodiges de valeur. Les épées se croisent, les dards volent. L'intrépide héros tombe au milieu des légions ennemies, et renverse et massacre tous ceux qui essayent de l'arrêter, quand soudain apparaît un homme qui n'a qu'un œil, qui porte à la main une lance, et dont le corps est revêtu d'un long manteau, le même homme qui assistait au mariage de Signe, ou plutôt le même dieu, car c'est Odin. Il marche au-devant de Sigmund, brise son épée et le héros est vaincu, et ses compagnons d'armes, qu'il essaye en vain de rallier, prennent la fuite.

Au milieu d'une forêt déserte, dans les ténèbres de la nuit, la fidèle Hiordine vient trouver son époux blessé, et gisant sur le sol. N'est-il pas possible, lui dit-elle, de te rappeler à la vie? — Non, répond Sigmund, c'en est fait de moi. Odin a brisé mon glaive et ne

veut plus que je combatte. Mais tu portes dans ton sein un fils qui nous vengera. Il sera le plus vaillant et le plus illustre de ma race. Conserve les restes de mon épée et donne-les-lui lorsqu'il sera en âge de s'en servir. Il fera alors des actions héroïques qui se perpétueront dans la mémoire du peuple tant que le monde subsistera. Il dit et meurt. Hiordine reste près de lui jusqu'au jour.

Le roi Halfrek de Danemark la rencontre, l'emmène à sa cour, et l'épouse après qu'elle a mis au monde l'illustre enfant dont lui a parlé Sigmund, le courageux Sigurd. Dès ses premières années, Sigurd se signale entre tous les enfants de son âge par sa force, son intelligence et son audace. Le savant Reigin est son maître; il lui enseigne, dit la Volsunga saga, à jouer aux échecs, à connaître les runes, et à parler plusieurs langues, comme il convient à des princes.

Ici commence l'épopée de l'Edda, l'épopée lyrique et dramatique dont Sigurd est le principal personnage et le héros.

Le premier chant nous le représente interrogeant le divin Griper qui lui prédit sa destinée, son mariage, sa mort, et sa renommée future.

Dans le second chant, Reigin lui raconte comment il a été frustré de son héritage par son frère Fafnir et l'engage à tuer cet être cruel et perfide. Mais c'est une terrible entreprise que d'oser l'attaquer, car il a la forme d'un dragon; et il porte un casque dont l'aspect seul jette l'épouvante dans le cœur des vivants.

Pour donner à Sigurd les moyens de vaincre, Reigin lui fabrique un glaive tellement acéré, qu'il tranche à la surface de l'eau une quenouille de laine, et fend d'un seul coup une épaisse enclume. Sigurd commence par venger la mort de son père en massacrant dans une bataille le roi qui l'avait attaqué. Puis il s'en va vers la retraite de Fafnir, se cache dans une fosse, et, au moment où le dragon passe, le héros lui plonge sa bonne épée dans les entrailles. Reigin arrive au moment où Fafnir expirait, lui arrache le cœur, puis dit à Sigurd de le faire rôtir, et s'endort. Sigurd ayant placé le cœur du dragon devant le feu, y pose le doigt, puis porte ce doigt à sa bouche, et au même instant il comprend le langage des oiseaux ; il entend des hirondelles qui gazouillent dans les broussailles, et l'une d'elles dit que Reigin pense à le trahir. Sigurd lui coupe la tête et s'empare des armures, des bracelets, des trésors de Fafnir. Une alouette lui parle de la belle Sigurdrise qui dort dans une salle tout entourée de flammes. Sigurd arrive dans cette salle, aperçoit, comme l'hirondelle l'a dit, une femme qui sommeille la tête couverte d'un casque, le corps couvert d'une cuirasse étroite. Il coupe la cuirasse du haut en bas. La femme s'éveille. C'est une valkyrie qui a désobéi aux ordres d'Odin et qui, pour punition de cette faute, a été bannie des champs de bataille et condamnée à l'inaction. Elle remercie Sigurd de l'avoir arrachée à son engourdissement, lui enseigne la puissance des runes et lui donne maint sage conseil. Le jeune héros

échange avec elle des serments d'amour, et le chant suivant nous le montre dans la demeure du frère de Brynhilde.

La belle Brynhilde retrace dans une broderie tous les exploits qu'il a déjà faits, et le séduit par ses charmes autant que par son adresse. Elle répond avec tendresse à ses vœux, et il lui donne pour gage de sa foi un anneau d'or.

De la maison chérie de Brynhilde, Sigurd, pour continuer ses aventures, s'en va dans le château de Giuke, époux de Grimhild, père de trois fils valeureux : Gunnar, Högne, Guttorm, et d'une fille très-belle, nommée Gudrune.

Grimhild donne à Sigurd une boisson magique qui lui fait oublier Brynhilde ; quelque temps après, il épouse Gudrune, et lui donne à manger un morceau du cœur de Fafnir, ce qui lui rend le caractère dur et féroce.

L'artificieuse Grimhild ayant ainsi marié sa fille, engage son fils aîné Gunnar à rechercher la main de celle qu'elle n'a pas voulu laisser épouser à Sigurd. Mais Brynhilde a juré de n'épouser que celui qui pourrait arriver à cheval à travers les flammes qui entourent sa demeure. Sigurd est le seul qui puisse tenter cette épreuve. Il change de vêtements et de visage avec Gunnar, monte à cheval, arrive dans la salle où est enfermée Brynhilde, la somme de tenir sa promesse, la déclare sa fiancée, et passe trois nuits avec elle, mais en plaçant sa large épée entre elle et lui. Seulement il lui met au doigt un autre anneau

et reprend celui qu'il lui avait donné; puis il s'en va rejoindre ses compagnons sous sa forme véritable, et Brynhilde abusée épouse Gunnar.

Un jour qu'elle se baignait dans le Rhin avec sa belle-sœur, celle-ci lui raconte comment Sigurd s'est travesti pour la tromper, et comment il a, sous le nom de Gunnar, passé trois nuits avec elle. Brynhilde devient pâle comme la mort, s'éloigne et tombe dans une tristesse profonde. Son mari essaye de la consoler et ne peut y parvenir. Sigurd s'approche ensuite d'elle; tous d'eux alors se rappellent leurs serments. L'héroïque guerrier, trompé par les sortiléges de Grimhild, veut abandonner Gudrune et épouser Brynhilde, mais elle ne peut pas y consentir, et passe tour à tour d'un rêve d'amour ardent à une farouche pensée de vengeance.

Un soir elle était seule assise à l'écart, et s'écriait : Il faut que j'enlace dans mes bras Sigurd, le beau jeune homme, ou j'en mourrai. Mais non, qu'ai-je dit? il est l'époux de Gudrune, moi je suis la femme de Gunnar. Les méchants nornes nous ont préparé d'amers chagrins.

Souvent, dit l'Edda, elle s'en allait le soir contempler Sigurd à l'heure où il se retirait dans l'ombre avec Gudrune, et son cœur était plein d'amertume. Bientôt les regrets de l'amour se changent en haine. Elle ne peut être l'épouse de Sigurd, et elle ne veut pas qu'une autre jouisse de ce bonheur. Il faut que Sigurd meure, il faut qu'il expie par son sang les douleurs qu'elle éprouve, les angoisses qui la torturent. Ce n'est plus

une amante trahie qui se plaint et soupire, c'est une femme emportée, frémissante, qui n'a qu'une pensée, et ne profère qu'un cri : vengeance! vengeance!

Gunnar, à qui elle révèle ses cruels projets, se révolte au vœu qu'elle lui exprime, car il est lié à Sigurd par un serment d'amitié et ne peut le trahir. Il en est de même de son frère Högne; mais Guttorm, le plus jeune des trois frères, était absent lorsque ce pacte d'alliance fut conclu, et ne s'y est point associé. Ses deux aînés l'engagent à tuer Sigurd; pour le décider à commettre ce meurtre, ils lui promettent un royaume et de l'or, puis ils lui font manger de la chair de loup et de serpent bouillie, et le suc de cette chair donne une telle férocité à Guttorm, qu'il demande lui-même à égorger Sigurd.

Il s'avance un matin près de lui, son épée à la main, pour exécuter son crime. Mais le regard du héros l'épouvante, et il se retire tout honteux. Il revient une seconde fois, et son courage faillit encore. Enfin, une troisième fois, il approche, le trouve endormi, lui plonge son glaive dans le corps et s'éloigne en toute hâte. Mais Sigurd saisit sa bonne épée, la lance contre son meurtrier, et le coupe en deux. Ses jambes tombent d'un côté et son corps de l'autre.

Gudrune, qui dormait à côté de Sigurd, se réveille baignée dans son sang, et jette un cri lamentable. — « Ne pleure pas, Gudrune, ma belle fiancée, lui dit Sigurd, tes frères te restent, mais mon jeune fils ne pourra se défendre. Ils ont commis une méchante action qui leur portera malheur. Quand tu leur don-

nerais sept neveux, jamais ils ne retrouveraient un beau-frère tel que moi pour faire une campagne. A présent je vois comment les choses se sont passées. Tout le malheur vient de Brynhilde qui m'aime plus que nul autre homme au monde. Mais je n'ai aucun tort envers Gunnar. J'ai respecté les liens de notre parenté et observé tous nos serments, depuis que je suis devenu l'ami de sa femme. »

Sigurd meurt. Sa femme pousse de profonds soupirs, et Brynhilde, fille de Budle, rit dans son cœur en entendant les cris de la fille de Giuke qui ne pense qu'à mourir.

« Assise auprès du cadavre de Sigurd, pleine de douleur, Gudrune se prépare à mourir. Son œil n'est pas humide. Elle ne se tord pas les mains, elle ne se plaint pas comme les autres femmes.

« Les jarles attendries s'avancent pour adoucir son chagrin. Le cœur prêt à se briser dans la tristesse, Gudrune ne peut pleurer. Les jarles superbes, les femmes couvertes de parures d'or sont près de Gudrune. Chacune d'elles raconte la plus amère douleur qu'elle a éprouvée.

« Giaf-Lauge, sœur de Giuke, dit : « Je suis la plus malheureuse femme du monde ; j'ai perdu cinq maris, deux filles, trois sœurs, huit frères, et cependant je vis encore. »

« Gudrune ne peut pleurer, tant elle regrette son époux, tant elle souffre près du cadavre du roi.

« Herberg, reine de la terre des braves, dit : « Mon destin est plus triste encore. Mes sept fils et mon

huitième époux sont morts en combattant dans les contrées du sud. Le vent a, sur les flots, trompé ma mère, mon père, mes quatre frères. Les vagues ont brisé leur navire. Moi-même j'ai dû leur rendre les derniers honneurs, les conduire au tombeau, préparer leur sépulture. L'année où j'éprouvais toutes ces souffrances, où je n'avais personne pour me consoler, je fus faite prisonnière dans une bataille, le dernier jour de cette même année. Il me fallait chaque matin préparer la toilette, lacer les souliers de la femme d'un Herse. Elle me menaçait, elle me battait. Jamais je ne trouvai un homme meilleur, et jamais une plus méchante femme. »

« Gudrune ne peut pleurer, tant elle regrette son époux, tant elle souffre près du cadavre du roi.

« Guldraude, fille de Giuke, dit : « Si sage que tu sois, ma mère nourricière, tu ne sais pas consoler une jeune femme. »

« Elle veut que le cadavre du roi soit découvert, elle enlève elle-même l'étoffe qui le voile, et tourne son visage vers Gudrune : — « Vois ton bien-aimé; que tes lèvres touchent ces lèvres, comme si tu l'embrassais vivant encore.

« Gudrune jette un regard sur lui et voit les cheveux du roi entachés de sang, les yeux du héros fermés, la poitrine du prince traversée par l'épée. Elle se rejette sur son lit. Les liens de sa chevelure se dénouent, la rougeur couvre son visage, et une pluie de larmes tombe sur ses genoux. Alors Gudrune, fille de Giuke, pleure. Les larmes s'ouvrent un passage,

et les doux oiseaux qu'elle possède répondent à sa douleur.

« Jamais, dit Guldraude, fille de Giuke, je n'ai connu sur la terre un amour plus grand que le tien. — Nulle part, ma sœur, tu ne connus la joie sans ton Sigurd. »

« Gudrune, fille de Giuke, répond : « Auprès des fils de Giuke, mon Sigurd s'élevait comme un beau lis qui s'élance du sol, comme une pierre précieuse qui brille sur le bandeau d'un roi. Naguère je me voyais au-dessus de toutes les femmes de race royale. Depuis la mort du roi, je suis comme la feuille des bois tourmentée par l'orage. Assise ou couchée, toujours je regrette l'ami de mon cœur. Ce sont les fils de Giuke qui l'ont voulu, les fils de Giuke qui ont voulu le malheur et les larmes amères de leur sœur. Ainsi vous désolez le pays et le peuple, comme vous oubliez vos serments. Il ne te rendra pas heureux, Gunnar, l'or que tu as enlevé. Ces trésors causeront ta mort pour les faux serments que tu as faits à Sigurd. Grande était la joie de notre demeure quand Sigurd sellait son cheval Gram, et qu'il allait par malheur trouver Brynhilde, cette fatale sorcière. »

« Alors Brynhilde, fille de Budle, s'écria : « Qu'elle soit privée de son mari et de ses enfants, cette magicienne qui parle par ta bouche et qui m'injurie. »

« Guldraude, fille de Giuke, lui répondit : « Taistoi, odieuse créature, tu as toujours fait le malheur des héros. Une calamité fatale te suit partout. Tu as

été l'amère douleur de sept rois, et nul être ne brise comme toi l'amour des femmes. »

« Brynhilde, fille de Budle, dit : « C'est mon frère Atle, fils de Budle, qui a causé tout le mal. Depuis que j'ai vu les parures et les flammes de la salle des Huns, depuis ce temps, je souffre et je souffrirai éternellement de cet aspect. »

« Elle s'appuie contre le pilier, elle l'embrasse. Les yeux de Brynhilde, fille de Budle, étincellent comme la flamme, et son cœur s'emplit de fiel quand elle regarde les blessures de Sigurd. »

Brynhilde, satisfaite de sa vengeance, se place sur le bûcher où l'on a porté le corps de Sigurd, met une épée entre elle et lui comme dans les trois nuits où ils reposaient ensemble, et se livre gaiement aux flammes qui la dévorent.

Gudrune veut mourir aussi. Ses frères lui donnent une boisson magique pour lui faire oublier ses douleurs, et les prières réitérées de sa mère la décident à épouser le roi Atle; mais nulle fête ne l'égaye, et son cœur est toujours rempli de sombres pensées.

Atle accuse les frères de Gudrune d'avoir causé la mort de Brynhilde, et les invite à venir le voir pour la venger. En vain Gudrune les avertit par des rêves mystérieux, par des signes symboliques, du danger qui les menace, ils arrivent, et après une lutte sanglante, désespérée, tous deux sont enchaînés. Atle fait arracher le cœur de Hœgne et jeter Gunnar dans une fosse pleine de vipères. Gudrune qui a pris elle-même le glaive et combattu pour ses frères, envoie

à Gunnar une harpe avec laquelle il assoupit, par ses accords mélodieux, toutes les vipères qui l'entourent, à l'exception d'une seule qui lui plonge son dard dans le cœur.

Gudrune, pour venger la mort de ses frères, commence par tuer les deux enfants qu'elle a eus d'Atle, puis, à l'aide d'un fils de Hœgne, elle égorge Atle lui-même, met le feu à la salle où il est renfermé avec ses hommes d'armes, et ces hommes se plongent l'épée dans le corps pour ne pas mourir au milieu des flammes.

On croirait le drame fini après cette triple péripétie de vengeances et cette longue guerre plus terrible que celle des Atrides, mais il se prolonge encore. Gudrune, lasse de la vie, s'attache une pierre au cou et s'élance dans la mer, mais les vagues la rejettent à leur surface et l'emportent sur le rivage d'une contrée soumise au roi Jonakin. Ce roi la recueille avec ses trois enfants, la belle Svanhilde, fille de Sigurd, Erp et Hamdir.

Un roi voisin, nommé Jornmureck, ayant entendu vanter les charmes de Svanhilde, veut l'épouser, et envoie son fils Randvir et Bicki, son conseiller, pour la demander en mariage. La demande est agréée. Svanhilde s'embarque avec les deux ambassadeurs et une suite nombreuse. A leur arrivée dans le pays de Jornmureck, Bicki raconte au vieux roi que Randvir est l'amant de la jeune fille. Le père, furieux, fait pendre son fils et ordonne que la perfide Svanhilde soit foulée aux pieds des chevaux. Mais les chevaux

fougueux s'arrêtent devant le corps charmant de Svanhilde, et ne se précipitent sur elle que lorsqu'on l'a recouverte d'un voile.

Gudrune, en apprenant la mort de sa fille, appelle ses fils à la vengeance. Elle les revêt d'une armure d'acier impénétrable aux dards et aux flèches, puis expire en prononçant le nom de Sigurd. Les fils s'en vont chercher Jornemureck, lui coupent les mains et les pieds, puis ils sont assaillis par les compagnons d'armes du vieux roi, mais nulle pointe acérée ne pénètre dans leur armure. Alors apparaît un homme qui n'a qu'un œil, et dit : Vous ne tuerez point ces fiers guerriers avec le fer, lapidez-les, et les fils de Gudrune furent lapidés.

Il restait cependant encore une fille de Sigurd et de Brynhilde, une charmante fille nommée Aslaug. Regnar Lodbrok la découvrit dans l'obscure retraite où elle était élevée et l'épousa, et de ce mariage naquirent d'héroïques enfants qui perpétuèrent dans le Nord la race de l'immortel Sigurd.

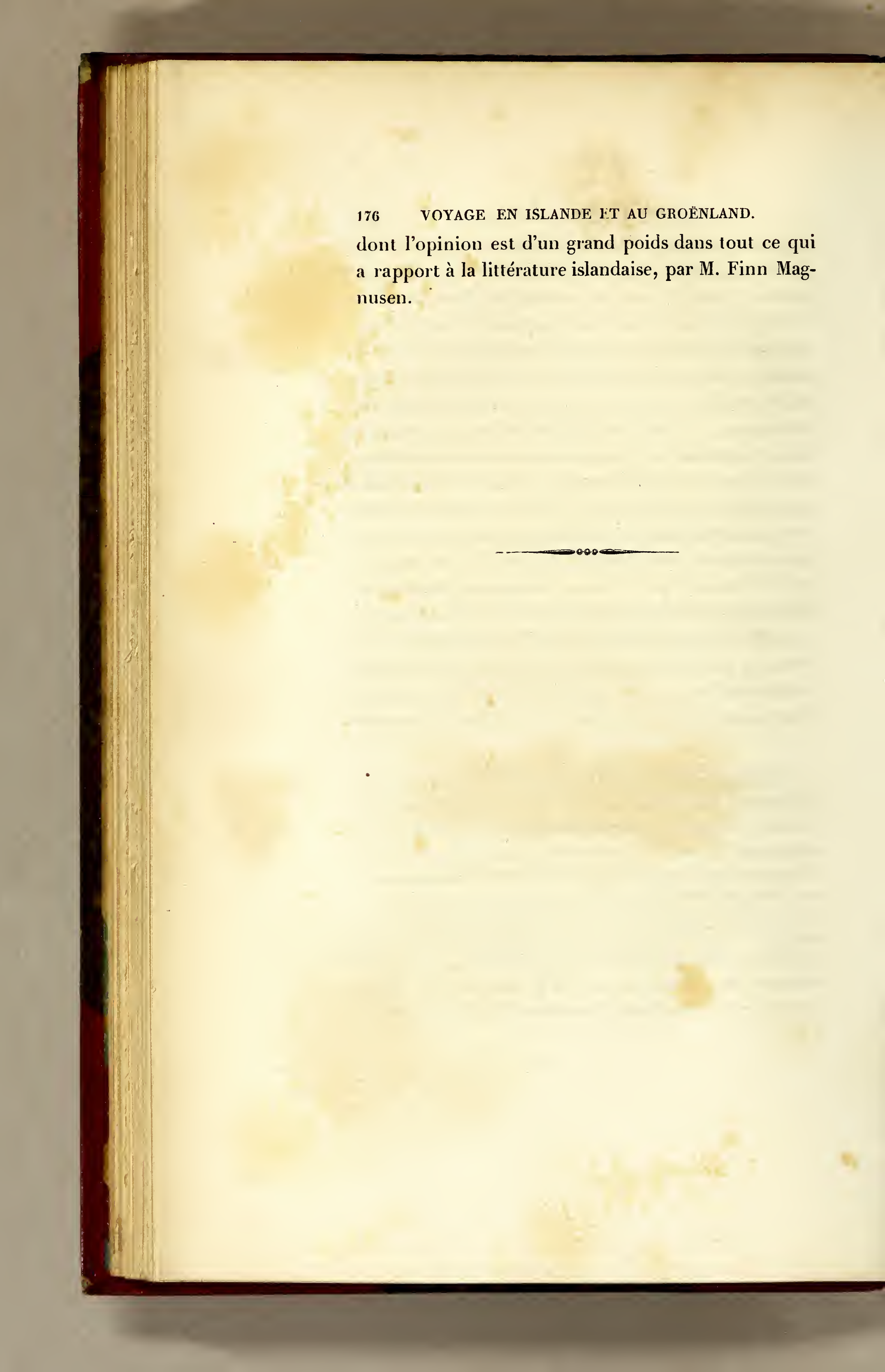
Tous les incidents de cette lamentable tragédie dont nous n'avons fait qu'une rapide analyse sont, comme nous l'avons dit, racontés succinctement dans la Volsunga saga, et chantés dans l'Edda. Un savant danois, qui avait fait une longue et profonde étude des traditions scandinaves, l'illustre P. E. Müller, a consacré une grande partie de son curieux ouvrage sur les sagas islandaises à l'examen de celle-ci (1).

(1) Saga bibliothek, t. II, pag. 121 et suivantes.

Le résultat de ses recherches critiques à cet égard est que la tradition de Sigurd a été, dès les temps les plus reculés, répandue dans les contrées du Nord, et que, si elle n'est pas d'une nature purement historique, elle reposait pourtant sur des faits tellement connus et positifs, qu'il n'était pas au pouvoir des écrivains de les altérer. Elle a été ensuite recomposée et modifiée en Allemagne, et il est possible, dit le judicieux érudit, que les Islandais lettrés qui, au onzième ou douzième siècle, traversèrent l'Allemagne, y aient recueilli quelques chants nouveaux (1), et les aient rapportés dans leur pays. Mais l'ancienneté de la majeure partie de ce cycle renfermé dans l'Edda lui semble incontestable, et il le démontre par la forme des vers et le style des différents poëmes de Sigurd, par les croyances qu'ils révèlent et les vieilles mœurs qu'ils représentent (2). Nous ne pouvons que nous ranger à l'avis d'un juge si compétent en pareille matière, surtout en le voyant adopté, sauf quelques légères réserves, par un homme

(1) Notamment le troisième chant de Gudrune qui pourrait bien, dit M. Müller, avoir été écrit par Sæmund à son retour d'Allemagne. Voy. loc. cit., p. 131. M. Finn Magnusen est en ceci d'un avis opposé à celui de son illustre devancier, et fait dater ce chant de l'époque païenne, ainsi que la plupart de ceux qui le suivent et le précèdent. *Den ældre Edda*, t. IV, p. 122.

(2) M. Müller pense que ces chants du cycle de Sigurd, dans la forme sous laquelle ils sont parvenus jusqu'à nous, doivent avoir été composés sinon vers le sixième siècle, au moins vers le huitième, et cette dernière opinion est celle que M. Finn Magnusen admet comme la plus vraisemblable. *Den ældre Edda*, t. III, p. 235.



dont l'opinion est d'un grand poids dans tout ce qui a rapport à la littérature islandaise, par M. Finn Magnusen.

CHAPITRE III.

SNORRI-STURLESON.

LA SECONDE EDDA.

La seconde Edda, autrement dite Edda prosaïque, date du XIII[e] siècle. On l'attribue à Snorri-Sturleson, l'homme le plus célèbre de l'Islande [1]. C'était un homme instruit, un poëte habile, et un véritable historien. Sa chronique des rois de Norvége, son *Heimskringla,* est un ouvrage des plus recommandables. Il puisa les matériaux de cette chronique dans les chants des scaldes, dans des traditions orales et des sagas, vraisemblablement aussi dans les écrits d'Are et de Sœmund, qui ne sont pas venus jusqu'à nous. Mais il sut retrancher, des documents auxquels il avait recours, tous les faits controversés, toutes les opinions fausses. Il ôta aux scaldes leur exagération, aux conteurs de sagas leur prolixité, et écrivit cette

[1] Voy. Histoire d'Islande.

longue histoire que les savants eux-mêmes ont souvent louée[1].

Pour la composer Snorri n'a pas eu grand'peine à en recueillir les matériaux. Ces matériaux existaient en abondance dans les sagas populaires et les chants des scaldes. Il n'est pas le premier non plus qui ait établi un ordre chronologique dans les événements qu'il entreprenait de raconter. Avant lui le poëte islandais Are, surnommé *Hinn Frodi* (le savant), avait écrit dans un ordre méthodique une esquisse des annales de son pays[2]. Mais en comparant l'ouvrage de Snorri avec les sources auxquelles il a puisé, on est frappé de la sagacité d'esprit avec laquelle il a élaboré et élagué ces documents primitifs, rejetant avec soin tous les détails puérils des chroniqueurs diffus, cherchant avec opiniâtreté le fait réel, et conservant cependant en son récit le caractère naïf de la saga.

En relatant la mort de Snorri, les chroniqueurs islandais vantèrent sa science et son talent[3]. Ce ne fut pourtant qu'au XVIe siècle que le Danemark connut son œuvre, non en entier, mais par un fragment dont Mortensen publia la traduction. Plus tard, elle a

[1] C'est, dit le savant et judicieux Müller, par le fond et la forme, un ouvrage que nous devons admirer. Saga bibliotek, t. III.

[2] *Schedæ de Islandia*. Are Frode, né en 1067, mourut en 1148. Son livre fut publié à Skalholt, en 1688, avec une traduction latine.

[3] En l'année 1241, dit un de ces chroniqueurs, mourut Snorri-Sturleson. C'était un homme habile et d'un grand savoir.

été complétement imprimée. Elle est devenue un des livres classiques de l'historiographie scandinave[1].

La tradition islandaise attribue à Snorri la rédaction de la seconde Edda[2]. Rien dans l'étude de cette composition n'indique qu'elle soit d'une époque antérieure au célèbre écrivain, mais une de ses parties au moins, la Scalda est d'une date plus récente. Il est probable qu'elle fut rédigée par Olaf Thordarsen, neveu de Snorri.

Il existe trois principaux manuscrits de l'Edda.

1° Le manuscrit de Worms, le plus étendu des trois, qui appartient à la bibliothèque de l'université de Copenhague.

[1] Voici la liste chronologique des publications de la Heims kringla :

1° Norske Kongers Krônike indtil unge Kong Hagens Tid ovesaat af Pastor Jens Mortensen. In-8, Copenhague, 1594 ;

2° Une traduction abrégée de la Heimskringla, par Pierre Clausen. In-4, Copenhague, 1633 ;

3° Traduction suédoise, par J. Rugmasn. Wiisingborg. In-folio, 1670 ;

4° Texte complet et traduction suédoise et latine, par Peringsköld. Stockholm, 2 vol. in-fol. 1697 ;

5° Texte islandais, traduction latine et danoise, par G. Schöning. Copenhague, 3 vol. in-fol. 1777 ;

6° Texte islandais imprimé en Islande en 1804. Inachevé ;

7° Texte islandais imprimé à Stockholm en 1816 et 1817. Il n'en a paru que deux volumes.

[2] Dans les annales islandaises écrites au XIIIe siècle, il est dit de Snorri : Hann samsetti Edda ok margar adrar fraedibakur ok islandska sögur. Il composa l'Edda, ainsi que plusieurs ouvrages de science et des sagas islandaises.

2° Le manuscrit royal acheté à Skalholt par Brinjulf Svendsen, et déposé à la bibliothèque royale de Copenhague, où il fut longtemps égaré. Il date du xiv[e] siècle.

3° Le manuscrit d'Upsal, que le chancelier Gabriel de la Gardie donna à la bibliothèque de cette ville.

Ces trois manuscrits ne sont point identiques. Dans l'un se trouvent des fragments de prose et des poésies qui n'existent pas dans l'autre. Celui de Worms renferme le chant de Rig, qui raconte l'origine de l'esclave, de l'homme libre, du noble, et la distinction établie entre eux par la naissance.

Les différences de détail que l'on remarque dans les trois manuscrits que nous venons de citer ne portent pas atteinte à l'ensemble de l'Edda. Elle se divise en trois parties :

1° Les fables mythologiques renfermées dans les chapitres du *Gylfa ginning* et des *Bragarädr*.

2° Les *Kenningar*, ou dénominations poétiques.

3° La *Scalda*.

La Gylfa Ginning présente un exposé clair et précis de la mythologie scandinave : Un roi de Suède, nommé Gylfa, a entendu vanter la sagesse des Ases, et il veut voir par lui-même s'ils sont aussi savants qu'on le dit. Il part et arrive à la porte d'un grand château, dont les murailles resplendissantes d'or s'élevaient au-dessus d'une montagne. A l'entrée, un jongleur jouait avec des épées nues, et en lançait en l'air sept à la fois, sans en laisser tomber une. Dans la grande salle du château, des femmes buvaient de la bière, et les

trois grands dieux étaient assis sur leur trône. Gylfa s'avança près d'eux et les interrogea sur la création du monde, sur le ciel, sur les astres, sur les bons et les mauvais génies. Les dieux répondirent patiemment à ses demandes jusqu'à ce que Gylfa s'avouât vaincu. Alors, par un coup de baguette céleste, le château d'or, le jongleur, et les dieux s'évanouirent, et le voyageur se trouva seul au milieu de la nuit, égaré dans les champs; mais il avait conservé le souvenir de sa vision et il la raconta.

Les Bragarädr sont une sorte d'appendice à cette narration mythologique. C'est le dieu Braga qui, à son tour, prend la parole et raconte à Ægir diverses aventures des Ases et l'origine de la poésie.

Ces deux récits sont une habile compilation de l'Edda. Les chants primitifs ont servi de base à cette narration. L'Edda de Sœmund était comme le dithyrambe de la théogonie scandinave. Celle-ci en est le manuel. Il est probable que Snorri trouva chez son tuteur, à Odda, le recueil de Sœmund, et que là, dans les loisirs de sa jeunesse, l'idée lui vint de composer, d'après ces poésies entrecoupées, emphatiques et peu intelligibles, un cours de mythologie facile à comprendre. Peut-être aussi, comme l'a dit Magnussen, Sœmund avait-il tracé lui-même l'esquisse de cet ouvrage, et Snorri ne fit que la continuer.

Les Kenningar sont aussi une œuvre de compilation. Nous avons vu dans un chapitre précédent à quel point de raffinement littéraire les poëtes scandinaves en étaient venus. Les Kenningar sont le code

de ces poëtes si jeunes encore et sitôt vieillis. C'est leur traité de versification, leur *Gradus ad Parnassum*. On trouve là un long vocabulaire de toutes les dénominations dont les poëtes peuvent se servir pour désigner un même objet, des mots figurés, des tropes, admis par l'art, consacrés par l'usage.

La Scalda est en ce qui tient à la facture de la strophe, à la mesure des syllabes, le complément de ces préceptes de versification[1].

[1] L'Edda de Snorri a été publiée pour la première fois en 1665 à Copenhague, par Resen avec une traduction latine et danoise.

Elle a été traduite en français par Mallet : *Monuments de la mythologie et de la poésie des Celtes*. Copenhague, 1756 ;

En anglais dans les *Northern antiquities*, de Th Percy. Londres, 1770;

En allemand, par Schimmelmann, Rühs, Majer;

En danois, par Nyerup;

En suédois, par Adlerbeth et Cnattingins.

En 1807, il en a paru à Wilna une traduction en polonais.

Rask, le savant philologue, a fait la meilleure édition qui existe de cette œuvre de Snorri. Mais elle ne renferme que le texte islandais : Snorra, Edda asumt Skaldu och tharmed fylgiandi ritgjôrdum. Stockholm, 1818, in-8.

CHAPITRE IV.

LES SAGAS.

Quelques écrivains ont attribué encore à l'illustre auteur de l'Edda en prose une des chroniques de ces pays, la Sturlunga saga, qui raconte des faits dont Snorri fut témoin oculaire, et d'autres où il joua un rôle important[1]. M. E. Muller a démontré que cette saga n'était point l'œuvre de Snorri, et qu'elle ne pouvait être, selon l'opinion de Terfesen[2], l'extrait d'une œuvre rédigée par lui. C'est l'une des sagas les plus étendues qui existent[3]. Elle commence à l'année 1110, et se termine à l'année 1264. On y trouve un récit détaillé des luttes qui éclatèrent dès le commencement du XIIe siècle entre quelques-uns des principaux habitants de l'Islande, la généalogie, la biographie de plusieurs familles considérables, surtout de celle des Sturles. Cette narration est souvent diffuse, parfois

[1] Finnsi Johannaei *Historia ecclesiastica,* t. I, p. 210.

[2] Prolégomènes à l'histoire de Norvége.

[3] Elle se compose dans l'édition islandaise de 1817, de 4 vol. in-4°.

monotone, mais parfois, aussi, elle présente une vive peinture du pouvoir, de l'ambition et des mœurs de l'oligarchie islandaise. C'est l'une des œuvres notables de ces nombreuses relations historiques qui font la gloire de l'Islande, de ce vaste cycle de sagas dont nous allons essayer de donner une idée.

Le mot saga vient de *segia* (dire[1]); il signifie récit, tradition, non pas la tradition écrite, mais verbale, ce qui se dit, ce qui se raconte ; la causerie de la veillée, l'entretien d'un ami. Ainsi s'est faite d'abord la saga, ainsi s'est faite toute tradition nationale, sans effort et sans prétention littéraire. Le soir, au coin du feu, sous le chaume du laboureur, ou sous la tente du soldat, le vieillard répétait ce qu'il avait entendu dire à son père, et les jeunes gens recueillaient ses paroles avec attention pour les transmettre ensuite à leurs enfants; et le récit, simple et austère, passait de bouche en bouche aussi fidèlement que s'il eût été écrit par un moine patient sur un palimpseste, ou imprimé comme un livre classique par un Elzevir. Puis chaque génération en faisait une nouvelle édition, sans en rien perdre et sans y rien changer. Et vraiment, quand j'y songe, je ne sais ce qui mérite le plus de respect, d'une de ces œuvres enthousiastes, écloses toutes bouillantes dans la pensée d'un homme de génie, ou

[1] Ce mot se retrouve dans toutes les langues germaniques : allemand, *sagen;* danois, *sige;* suédois, *saga;* hollandais, *zeggen;* anglo-saxon, *sæggan* et *secgan;* anglais, *say*. Les Allemands emploient le mot *sage* dans le même sens que les Islandais. Les frères Grimm l'ont illustré par leurs *Deutsche sagen*.

d'une de ces œuvres candides, issues du sein du peuple, et grandies avec le peuple, œuvres de famille, œuvres saintes, que la poésie couronne de ses fleurs les plus belles, et à qui les siècles donnent l'autorité de l'histoire.

Tous les peuples ont eu leur cycle particulier, leurs traditions nationales enfantées par une grande époque, et se groupant autour d'un grand nom. Ici est le *romancero*, là le *kœmpeviser*, ailleurs la légende, la ballade, la chronique du religieux et l'épopée du trouvère, mais j'ose croire que, dans aucun pays, on ne trouverait une série d'histoires populaires, comparables aux sagas islandaises. Nulle part le génie conteur de la foule ne s'est montré aussi fécond; nulle part l'histoire, la poésie, n'ont été, comme ici, l'œuvre des masses, l'œuvre de tous, et nulle part elles n'ont eu un aussi grand caractère de fixité et une vogue aussi prolongée. Aujourd'hui le bourgeois de Lisieux aurait de la peine à comprendre le Roman de Rou; l'étudiant anglais ne se trouve pas de prime abord familiarisé avec le style et l'orthographe de Chaucer; et, pour les rendre accessibles à la foule, les savants allemands traduisent en langage moderne l'épopée des Niebelungen et le Parcival de Wolfram d'Eschenbach. Aujourd'hui, le plus pauvre paysan islandais lit, sans le secours d'aucun interprète, les livres de ses pères, et les transmet à ses enfants, qui les relisent avec le même charme. Un jour, à Reykiavik, la fille d'un pêcheur, qui avait coutume de venir, chaque semaine, nous apporter des oiseaux de mer et du poisson, entra

dans ma chambre et me trouva occupé à étudier la saga de Nial. « Ah! je connais ce livre, me dit-elle, je l'ai lu plusieurs fois quand j'étais enfant. » Et, à l'instant, elle m'en indiqua les plus beaux passages. Je voudrais bien savoir où nous trouverions, en France, une fille de pêcheur connaissant la Chronique de Saint-Denis.

On ne comprendrait pas l'importance des sagas, si on les regardait comme des œuvres purement locales, restreintes entre la côte orientale et la côte occidentale de l'île, et ne racontant que les traditions des vallées de Breidabolstad ou de l'Hécla. Les sagas embrassent dans leur large cercle le Nord entier, langues et coutumes, histoire et religion. « Que saurions-nous, dit Rask, sur le développement intellectuel, l'organisation, l'état du Nord dans les temps anciens, sans le secours des sagas et des livres de lois? Partout où ces livres ne nous prêtent pas leur lumière, nous marchons dans les ténèbres. Et c'est ainsi que l'histoire de la réunion des diverses principautés du Danemark sous le règne de Gorm, et beaucoup d'autres graves événements, sont entourés, pour nous, d'une éternelle obscurité. Que saurions-nous sur la vie d'Odin, sur ses leçons et ses œuvres, si nous n'avions l'Edda et les chants des scaldes[1]? »

Ce fut une colonie de Norvégiens qui peupla l'Islande : elle émigra avec ses mœurs, ses lois, ses croyances, et les transplanta sur le sol qu'elle devait

[1] *Veiledning til det islandske Sprog*, p. 10.

occuper. Ingolfr, avant de partir, emportait, comme un autre Énée, ses dieux pénates sur son navire; et les guerriers qui le suivirent gardèrent leur lance de pirate, et leur bouclier revêtu d'images symboliques. Ces hommes, qui fuyaient le despotisme de Harald aux beaux cheveux, appartenaient aux plus nobles familles de la Norvége; ils joignaient l'orgueil aristocratique à leur orgueil de soldat. De peur qu'on ne l'oubliât, ils se faisaient raconter et ils racontaient eux-mêmes leur généalogie, leurs aventures, et les aventures de leurs proches et de leurs amis. Ainsi l'esprit scandinave revivait dans cet essaim fugitif, qui, pour garder son indépendance, n'avait pas craint de franchir une mer encore peu connue, et d'aborder sur une plage aride, dans une contrée sauvage. L'Islande s'assimila complétement à la Suède et au Danemark. Ce furent les mêmes combats, les mêmes fêtes, les mêmes réunions de famille, le même caractère hardi et aventureux. Chaque année, les Islandais s'en allaient errer sur les côtes de la Norvége ou le long de la mer Baltique. Ils retournaient dans leur mère patrie pour recueillir un héritage, visiter des parents, et quelquefois venger une injure faite à leurs pères. Ils s'arrêtaient à Drontheim, à Copenhague, à Upsal, ravivaient leurs souvenirs, et s'en revenaient avec de nouveaux récits. C'étaient des chroniqueurs intrépides, qui, au lieu de fouiller dans les bibliothèques, interrogeaient la mémoire des hommes, et, du bout de leur glaive, burinaient sur le roc des montagnes le nom qui les avait frappés, et le fait historique dont ils avaient été té-

moins. C'étaient, comme les Arabes nomades du désert, des hommes d'action et des poëtes combattant des jours entiers à toute outrance, et se délassant du combat par le récit de leurs périls et de leurs exploits.

Souvent aussi le marchand norvégien débarquait en Islande, apportant avec lui les productions de la terre étrangère, et prenant en échange la laine et le poisson. Il arrivait ordinairement en automne, et ne partait qu'au printemps. On l'accueillait dans le bær islandais, et il devenait l'hôte, l'ami de la famille. L'hiver, à la veillée, il racontait ses aventures, ses voyages, quels lieux il avait parcourus, quelle tempête il avait essuyée, et la vie des rois de Norvége, et les batailles les plus célèbres[1]. Puis il y avait des conteurs de sagas islandais qui voyageaient de contrée en contrée, s'arrêtant dans les salles du jarl[2], sous la tente des hommes de guerre, pour recueillir de nouvelles traditions, et redire celles qu'ils savaient. Ils n'étaient pas, à beaucoup près, aussi honorés que les scaldes, et ne jouissaient pas des mêmes priviléges. Cependant ils étaient toujours reçus avec empressement. La cour du jarl se rassemblait autour d'eux

[1] On sait qu'il existe encore plusieurs analogies frappantes entre les anciennes coutumes du Nord et certaines coutumes de la Normandie. Dans cette province, conquise par Rollon, c'était aussi l'usage autrefois de payer par un chant ou un récit l'hospitalité qu'on recevait.

Usaiges est en Normandie
Que qui hébergié est, qu'il die
Fable ou chanson lie à son hoste.

(*Li dits du soucretain.*)

[2] Chef de tribu, petit prince. Anglo-saxon, *eorl;* anglais, *earl.*

pour les entendre, et le jarl leur donnait l'anneau d'or ou le glaive ciselé. Plusieurs d'entre eux avaient amassé, dans leurs voyages, une quantité prodigieuse de faits et de chroniques. Torfæus rapporte qu'un de ces historiens ambulants, nommé Thorstein, vint trouver le roi Harald de Norvége, et lui raconta une tradition qui dura trois jours. « Où as-tu donc appris cette histoire? demanda le roi. — Dans mon pays, répondit Thorstein; je vais chaque année à l'Althing, et je recueille les récits de notre célèbre Haldor. »

Quand ces conteurs de sagas avaient longtemps voyagé, ils tournaient les regards vers leur pauvre terre d'Islande, et ne pensaient plus qu'à revenir, avec leur savoir et leur expérience, se reposer sur le seuil paternel. Ni l'aspect d'une contrée plus riante, ni les liaisons formées en d'autres lieux, ni les offres des jarl, ne pouvaient leur faire oublier le rivage d'où ils étaient partis et l'humble enclos de gazon où s'élevait la fumée de leur toit. Tout ce peuple d'Islande, retiré dans ses champs de lave, et vivant, la plupart du temps, ignoré dans sa solitude, avait soif de nouvelles. Il se pressait autour des voyageurs, et écoutait avec ravissement le récit de leurs excursions lointaines. C'était, pour ces hommes naïfs et avides d'émotions, un heureux moment que celui où ils pouvaient ainsi se grouper autour d'un des leurs, le questionner et le suivre par la pensée dans les pays qu'il venait de parcourir. C'était là leur poëme, c'était l'Odyssée de ces enfants d'une autre Ithaque.

Les Islandais avaient une telle passion pour ces

contes de voyageurs, que, lorsqu'un bâtiment abordait dans leur île, ils allaient en toute hâte s'enquérir du pays qu'il avait quitté et des dernières nouvelles de Suède et de Danemark. L'un d'eux, qui était renommé pour sa richesse et son influence, obligeait tous les étrangers à aller d'abord lui raconter ce qu'ils savaient, et se mettait sérieusement en colère contre ceux qui refusaient de lui porter leur bulletin de voyage. Un jour, le peuple était réuni à l'Althing : une affaire grave venait d'être mise en discussion. Deux partis opposés plaidaient l'un contre l'autre avec violence, et rien ne faisait espérer qu'ils dussent trouver bientôt un moyen de conciliation, quand tout à coup, au milieu de leur effervescence, on annonce que l'évêque Magnussen arrive de Norvége; et à l'instant voilà ce peuple islandais, qui, pareil au peuple athénien, oublie l'affaire qui l'occupait, et court demander à l'évêque le récit de son voyage.

Ainsi les traditions de la Suède, du Danemark et de la Norvége, venaient chaque année se fixer en Islande; ainsi la saga attirait à elle les chants du poëte, les souvenirs du voyageur; ainsi le nom des jarl, des princes étrangers, revivait dans la demeure du paysan; et cette pauvre île d'Islande, si obscure et si faible, amassait dans son sein tous les trésors de science auxquels nous devions un jour puiser. Les peuples du Nord se modifiaient par leur contact avec les autres peuples, et l'Islande conservait son caractère primitif. Le christianisme brisait avec sa croix de fer l'idole scandinave, l'autel d'Odin, et l'Islande gardait encore

le dépôt de traditions qui lui avait été confié ; Sœmund chantait Balder et Freya auprès de la chapelle chrétienne, et les vieilles mœurs et le vieux paganisme du Nord se reflétaient dans les sagas.

C'est donc à ces sagas qu'il faut avoir recours pour connaître l'histoire primitive de ces tribus de pirates, qui, au moyen âge, envahirent l'Europe entière ; l'histoire des Angles[1] et des Normands, l'histoire des compagnons de Rurik, qui s'en alla, au IXe siècle, fonder un royaume en Russie, et de Robert Guiscard, qui asservit à son pouvoir la moitié de l'Italie. Ce sont là les documents essentiels dont les antiquaires suédois et danois se sont servis, et quiconque voudra écrire sur l'histoire ancienne du Nord sans étudier les sagas court grand risque de ne faire qu'une œuvre fautive et incomplète.

Il existe un grand nombre de sagas. Torfœus en compte cent quatre-vingt-sept ; Müller en a analysé cent cinquante-six. On les a classées tantôt par ordre alphabétique, tantôt d'après les diverses époques où

[1] La chronique de Danemark, dit Saxo le grammairien, commence avec l'histoire des fils de Humble, Dan et Angel. C'est de cet Angel que vient le nom du peuple anglais. (*Histoire de Danemark*, ch. I.)

Les Angles faisaient partie de la confédération saxonne ; ils habitaient le district d'Angle (aujourd'hui duché de Sleswick). Hengist et Horsa, qui abordèrent en Angleterre vers l'an 449, étaient des Jutes, mais la plus grande partie des hommes de guerre qui les suivaient étaient des Angles. De là vint le nom d'*Engla-land*, d'où l'on a fait par contraction *England* (Angleterre.) (Turner, *History of the Anglo-Saxons*.)

l'on présumait qu'elles avaient été écrites, tantôt d'après la position géographique des lieux qu'elles signalent. La plupart ont tout à fait le caractère héroïque, et, sous ce rapport, peuvent être mises à côté des ballades anglaises, des chants de guerre suédois et danois, du Heldenbuch et du poëme anglo-saxon de Beowulf. Les personnages qui y figurent ne sont, il est vrai, ni des chevaliers galants, comme ceux de Boiardo et de l'Arioste , ni des pourfendeurs d'hommes, comme les douze pairs de France, ni des êtres entourés de mysticisme et de féerie, comme les frères d'armes de la Table Ronde. On n'entend parler dans ces sagas ni de tournois, ni d'écharpes brodées ; on n'y voit point de balcon de marbre et point de châtelaine pleurant dans sa tourelle. Les hommes, quand ils sont ensemble, ne s'occupent guère d'amour, et les femmes ne songent pas à leur donner une devise. Ce sont de rudes peintures et de rudes caractères. L'Islandais quitte sa demeure au commencement du printemps. Il s'embarque sur un frêle bateau, avec tous ceux qui veulent le suivre, et s'élance sur les flots au hasard. Souvent même il s'embarque par un temps d'orage afin de surprendre plus facilement les habitants des côtes. S'il trouve le long de sa route un bâtiment étranger, il le harponne comme une baleine et l'attire à lui; le combat s'engage, les dards acérés pleuvent de part et d'autre, le glaive brille, chefs et soldats se prennent corps à corps, et les boucliers de fer se brisent, et le sang inonde le navire. Le plus fort emporte les dépouilles de son adversaire, et célèbre

son triomphe avec des chants enthousiastes et des libations bachiques. Si deux guerriers se rencontrent et s'attaquent sans pouvoir se vaincre, après avoir combattu tout le jour, ils jettent bas les armes, se tendent la main et se jurent fidélité. Puis ils passent sur le même navire et s'en vont chercher ensemble des aventures. S'ils arrivent sur la côte, ils amarrent leur bateau à une pointe de rocher, descendent à terre, pillent, brûlent, massacrent, et s'en reviennent joyeusement avec tout ce qu'ils ont amassé. Le peuple s'enfuit devant eux, et les gens d'église chantent dans leurs processions : *A furore Normannorum libera nos, Domine.* Ce sont des pirates, mais des pirates plus avides de combats que de pillage, plus fiers des blessures qu'ils ont faites que des trésors qu'ils ont conquis. Dans tous leurs chants ils célèbrent la guerre, ils idéalisent le courage et la force physique. La saga les représente avec huit mains[1], comme les dieux de l'Inde, et frappant à la fois huit coups d'épée. Ils sont si grands et si robustes, qu'un cheval ne saurait les porter, et ils ont presque tous un bouclier magique fabriqué par les nains, et une épée qui coupe *l'acier comme de la toile*[2]. Mourir de maladie était pour ces hommes de guerre une effrayante peine. Odin, devenu vieux, s'était lui-même tué avec sa lance, et la saga de Gautrek raconte qu'il y avait en Norvége un rocher du haut duquel les vieillards se précipitaient

[1] Hervarar saga.
[2] Hervarar saga.

pour échapper aux infirmités de l'âge. Mourir dans un combat était le plus beau sort, mais encore fallait-il avoir d'honorables blessures. On annonce à Sivard la mort de son fils. Il demande s'il a reçu une blessure par devant ou par derrière. « Par devant, répond le messager. — Je n'ai qu'à me réjouir, dit le vieux pirate. Toute autre mort serait indigne de moi et de mon fils. » Quand ils ont mené pendant de longues années cette vie d'aventures, ils rentrent chez eux, et gouvernent paisiblement leur ferme. Leur souvenir reste, leurs exploits retentissent de toutes parts, et l'Islandais qui vient à l'Althing dit à ses voisins : « Montrez-moi donc cet homme dont le nom est si célèbre dans les sagas[1]. » Après eux, leurs fils aspirent aux mêmes périls et ambitionnent la même gloire. Dès qu'ils sont parvenus à se procurer un bateau et quelques hommes, ils s'élancent loin du rivage, et malheur à qui tenterait d'arrêter ces faucons d'Islande dans leur vol! Malheur à qui leur disputerait la domination du glaive et la royauté de la mer! Ils aiment le combat, le cliquetis du glaive, l'odeur du sang. L'éducation qu'ils ont reçue leur a appris à se laisser tuer plutôt que de fuir devant un ennemi, et la religion scandinave leur rend la mort belle. Après une longue lutte, Asmundr est parvenu à dompter Egil. Il le jette par terre, et le tient d'une main robuste sous son genou. « Je ne puis te tuer, dit-il, car je n'ai pas mon épée; veux-tu me promettre de m'attendre,

[1] Gisle Sursen saga.

et j'irai la chercher. — Je te le promets, dit Egil. » Asmundr court chercher son épée, et retrouve son adversaire étendu par terre, et attendant paisiblement la mort[1]. Quand ils sont tombés glorieusement sur le champ de bataille, on les enterre avec leurs armes, et ils vont rejoindre Odin dans le Valhalla. Quelquefois même ils revivent, comme le Cid, dans leur tombeau. Un soir un paysan passait auprès de la grotte où était enseveli Gunnar; il entendit un bruit confus et aperçut des étincelles de lumière entre les rochers qui recouvraient le corps du héros. Il s'en alla chercher les fils de Gunnar, et le soir ils revinrent tous ensemble. La lune projetait une lueur pâle sur la vallée, mais quatre flambeaux brillaient dans la tombe, et le vieux guerrier, couché sur son armure, chantait son chant de mort[2].

Souvent les Islandais n'entreprenaient un de leurs voyages que pour se mesurer avec un guerrier célèbre, souvent aussi pour se venger d'une injure. La vengeance était pour eux une chose tellement sacrée, qu'ils croyaient que le ciel lui-même pouvait au besoin l'illustrer par un miracle. Un pauvre aveugle de naissance, Asmundr, s'en vient à l'Althing demander à Litingr satisfaction de la mort de son père. Litingr la lui refuse. « Si je n'étais pas aveugle, s'écrie Asmundr, je saurais bien me venger. » Il rentre dans sa tente, et tout à coup ses yeux s'ouvrent à la lumière. « Que

[1] Sagan af Eigli innhenda ok Asmundi.
[2] Nial saga.

Dieu soit loué ! dit-il, je vois ce qu'il veut de moi ; » et il saisit une hache, se précipite sur son ennemi et le tue. Un instant après ses yeux se ferment de nouveau, et il reste aveugle [1]. Dans la saga de Volsung, l'implacable Signi a juré de venger sur son époux Siggeir la mort de son père. Elle fait éprouver les deux fils qu'elle a eus de Siggeir, et les trouvant trop faibles, ordonne qu'on les tue. Elle enfante un nouveau fils, et quand celui-ci vient avec Sigmund mettre le feu à la maison de Siggeir , les deux incendiaires essayent en vain de sauver Signi : « Non, s'écrie-t-elle, vous avez rempli mes désirs. Mon œuvre est accomplie : je meurs avec joie, mon père est vengé. » Elle embrasse Sigmund et Sinfiotli, puis se jette dans les flammes.

Les femmes ont le même caractère hardi et opiniâtre. Souvent ce sont elles qui encouragent leurs frères au combat ; et si l'appui des hommes leur manque, elles saisissent le glaive pendu à la muraille et cachent leur vêtement de femme sous la cuirasse, et leurs longs cheveux sous le casque d'acier. La *Hervarar saga* raconte l'histoire d'une jeune fille qui, pour venger son père, s'en alla, comme un des héros du Kœmpeviser, frapper à la porte de son tombeau, et lui demander sa redoutable épée. Puis, quand son père s'est levé dans le cercueil, et lui a donné l'arme qu'il gardait à ses côtés, elle brave courageusement ses ennemis, combat et rentre chez elle victorieuse.

[1] Nial saga.

Une autre histoire, non moins singulière, est celle de Thornbiœrg. C'est la fille d'un roi de Suède qui repousse les habitudes paisibles de son sexe, se revêt d'une armure, monte à cheval et s'élance dans les combats. Son père lui confie le gouvernement d'une province, elle quitte son nom de jeune fille pour prendre un nom d'homme, et comme une autre Marie-Thérèse, ses sujets la saluent du nom de roi. Plusieurs guerriers illustres, plusieurs princes, viennent la demander en mariage, et comme la Brunhilde des Niebelungen, elle lutte contre eux, les dompte, et les fait tuer ou mutiler. Il s'en trouve un enfin qui, après une guerre violente, parvient à se rendre maître d'elle. Alors elle retourne auprès de son père, et déposant devant lui son casque et ses armes : « Je vous rends, dit-elle, le pouvoir que vous m'aviez confié : je renonce à la gloire que je voulais acquérir, et je redeviens femme. »

A travers ces tableaux d'une vie aventureuse, ces scènes sanglantes, on trouve cependant de temps à autre quelques idées tendres et gracieuses, quelques pages empreintes d'une douce mélancolie. Telles sont celles qui racontent la mort de Hialmar. Il tombe sur le champ de bataille comme un héros, sans regretter la vie, sans exhaler un soupir ; mais tirant un anneau de son doigt, il le donne à Oddr, à celui qui l'a accompagné fidèlement dans tous ses voyages, et le prie de le porter à sa bien-aimée. Oddr part aussitôt pour remplir sa mission, entre dans la salle où est

Ingeborg et lui remet l'anneau de son fiancé. La malheureuse jeune fille le regarde, ne prononce pas un mot, et tombe morte.

Une chose curieuse à observer encore dans les sagas, c'est le caractère superstitieux dont elles sont empreintes. Les Islandais croient aux pressentiments, aux apparitions, aux rêves. Ils rencontrent souvent des fées et des trolles. Ils ont grande confiance dans l'adresse des nains, et redoutent la force des géants [1]. Il y a dans cette croyance un souvenir de leur cosmogonie. Ils se rappelaient que leur terre avait été formée avec les membres d'un géant, et que, dès le jour de la création, les nains habitaient dans le flanc des montagnes. Ils croient aussi aux prédictions et à la magie. Dans la Fœreyinga saga, Thrandr, pour reconnaître les meurtriers de Sigmund et de ses deux compagnons, allume un grand feu et fait apparaître

[1] « Il y avait autrefois, selon l'opinion du peuple, dit Saxo le grammairien, trois espèces de *trolles*, qui, au moyen de la magie, produisaient toutes sortes de choses étranges. Les premiers étaient une sorte de monstres difformes que, dans l'antiquité, on appelait géants, et qui étaient beaucoup plus grands et plus forts que le peuple de nos jours. Les autres étaient bien au-dessous des géants pour la vigueur et la force; mais ils les surpassaient de beaucoup pour l'intelligence. Ils connaissaient les secrets de la nature, et pouvaient prophétiser l'avenir. Après de longs combats, ces maîtres sorciers finirent par vaincre les géants, et non-seulement ils étendirent leur domination sur tout le pays, mais ils devinrent dieux. Les troisièmes étaient un mélange des deux premières races, mais ils ne pouvaient se comparer ni aux géants pour la puissance physique, ni aux seconds pour la science magique. » (*Histoire de Danemark*, liv. I.)

successivement les cadavres des trois victimes. Dans une autre saga, une femme change en ours l'homme qui n'a pas voulu répondre à son amour; des nains fabriquent un arc merveilleux, et une fée donne à Oddr une armure avec laquelle il est à l'abri du fer, du feu, de l'eau.

Du reste, les mœurs décrites dans ces vieilles traditions ne présentent qu'un tableau grossier et quelquefois hideux. Souvent la maison du pirate islandais est souillée par l'adultère et par l'inceste. L'étranger qui y est reçu et qui y reste quelques mois séduit la fille de son hôte, et le père ne montre ni colère ni surprise. Les hommes de guerre passent à boire tout le temps qu'ils ne passent pas à combattre; ils se portent des défis avec la large corne pleine de bière ou d'hydromel, et chantent leurs exploits jusqu'à ce que l'ivresse les endorme. Les lois du Thing permettent le meurtre et l'incendie moyennant une certaine amende. Les princes entretiennent à leur cour des hommes qui portent le nom de *berserkir,* et dont ils se servent pour vider leurs querelles et assouvir leurs vengeances. Ces berserkirs sont de vrais *bravi* audacieux et terribles, aussi habiles à manier le poignard qu'à lancer le javelot, et se jouant de la vie des autres et de leur propre vie. Le guerrier islandais, fier de son indépendance, n'a pour ces séides de prince que de la haine et du mépris; partout où il les rencontre, il les attaque et les poursuit à toute outrance. Une saga raconte que, dans un de ces combats des berserkirs contre les Islandais, la terre, ébranlée par leurs

coups d'épée, tremblait comme si elle eût été suspendue à un fil.

Quelques sagas, telles que la *Kristni*, l'*Eyrbyggia*, la *Hungurvaka*, la *Nial*, la *Sturlunga saga*, peuvent être regardées comme des documents authentiques. La Sturlunga saga est une histoire toute nationale, l'histoire de cette fière aristocratie qui étendit son sceptre sur l'île entière, l'histoire de ces trois puissantes familles des Sturles que l'ambition divisa, qui désolèrent le pays par leurs longues guerres, et anéantirent leur pouvoir. C'est une tradition véritable, racontée sans prétention, dépeignant bien le pays, les personnages, l'époque, et représentant d'un côté le règne de l'oligarchie islandaise, de l'autre la fin de la république, la réunion de l'Islande à la Norvége. La Nial saga est la plus curieuse de toutes, sous le rapport des mœurs, des caractères, des événements qui y sont racontés, et de la législation.

Quelques autres sagas sont des récits tout poétiques, assez vrais encore, et colorés avec art, revêtus d'images riantes, entremêlés de détails romanesques. Je citerai par exemple la *Kormak*, l'*Egil*, la *Gunnlaugi* et la *Frithiofs saga*, qui a fourni à Tegner[1] le sujet d'un charmant poëme.

Enfin, il est d'autres sagas qui joignent à un caractère évident d'authenticité des noms controuvés et

[1] Tegner, évêque de Wexieo en Suède, né dans la province de Wermland en 1782, auteur de plusieurs poëmes qui tous ont eu un grand succès.

des faits imaginaires ou exagérés. Elles furent écrites par quelques hommes qui aspiraient à composer une œuvre à effet plutôt qu'une œuvre vraiment louable et digne de foi. Et cependant ne les blâmons pas trop : les pauvres conteurs de sagas n'avaient souvent pour toute récompense que l'émotion produite par leur récit et le sourire approbateur de ceux qui les écoutaient. Pour ébranler leur auditoire, ils ne citaient que les faits les plus dramatiques, et ajoutaient à la gloire du héros et au résultat sanglant des combats. Pauvre naïve ambition! Ces historiens voyageurs, assis à la table du jarl, quand une famille réunie autour d'eux les suivait avec attention, quand un vieux guerrier applaudissait à leurs paroles, ils se croyaient peut-être de grands hommes; et pas un antiquaire n'a pu encore nous révéler leur nom.

Vers le xve siècle, il se fit en Islande une espèce de révolution littéraire. Les écrivains abandonnèrent l'idée nationale qui les avait guidés jusque-là et se mirent à traduire les romans de chevalerie étrangers. On transporta dans le bær, on récita à la veillée les aventures de Charlemagne et celles de la Table Ronde, la chronique merveilleuse de Fortunatus et celle de l'empereur Octavien. L'auditoire islandais accueillit avec empressement ces nouveaux contes, et ceux qui s'étaient émus au récit des grandes batailles de Gunnar ou des souffrances d'Ingeborg, écoutèrent avec la même émotion l'histoire du valeureux Roland et celle de la belle Yseult. Il résulta de cette branche de littérature exotique une nouvelle espèce de sagas, une

suite de contes singuliers, où quelques noms de héros islandais, quelques faits réels, disparurent dans un amas de noms étrangers et de faits imaginaires. Ici le héros s'appelle Marsebille, Azius on Estroval : il est tendre et galant; il ne se bat plus avec la hache sur mer, comme dans le temps ancien; il joute contre les chevaliers. Les événements se passent encore en Islande; mais souvent aussi l'auteur transporte ses personnages dans l'Inde, dans la Tartarie et dans toutes ces contrées fabuleuses où s'égara l'imagination féconde des romanciers du moyen âge. Ces œuvres d'imitation n'ont, comme on peut le croire, aucune valeur historique, mais elles font époque dans la littérature islandaise, et sous ce rapport méritent au moins d'être notées. Revenons aux vraies sagas.

Le style de ces vieilles traditions est simple, dénué d'ornements, souvent fort uniforme, mais ferme et abondant. L'auteur ignore l'art de séduire son auditoire par des préliminaires attrayants et des tours de phrases ingénieux; il dit ce qu'il sait, et comme il le sait; il commence son histoire comme nous commençons nos contes : *Il y avait,* etc. Puis le voilà parti, et il va, sans changer d'allure, de bataille en bataille et d'événement en événement. Souvent il se croit obligé de retracer toute la généalogie de ses héros et la mène aussi loin que possible. Souvent encore il fait marcher de front l'histoire de cinq à six personnages différents; et quand il en a assez de l'un d'eux, il dit tout simplement : *celui-ci est désormais hors de la saga;* et dès ce moment le lecteur n'en entend plus par-

ler. Il aime la forme du dialogue, et il l'emploie avec habileté, quoiqu'il ne s'applique pas à la rendre aussi vive, aussi dramatique qu'elle pourrait l'être. Du reste, il a un admirable sang-froid et une merveilleuse modestie d'historien. Il raconte sans s'émouvoir et sans se permettre une seule digression. Les actions héroïques s'enchaînent l'une à l'autre; les faits les plus étranges se succèdent, et il continue tranquillement son récit. Il parle des apparitions de fées, des nains qui fabriquent des armures, des géants plus hauts que les montagnes, comme il parle des voyages les plus ordinaires et des réunions annuelles de l'Althing. C'est le récit de famille dans toute sa candeur, l'histoire dans toute sa nudité. Cependant il dépeint avec un soin minutieux les personnages qu'il met en scène. On les reconnaîtrait à leur regard, à leur démarche; il trouve parfois sans les chercher de magnifiques comparaisons et des images grandioses; le calme avec lequel il raconte ses scènes de tragédie leur donne un caractère plus solennel, et la simplicité de ses paroles fait ressortir davantage encore les actions d'éclat dont il rappelle le souvenir. Ce sont de belles pages d'histoire encadrées dans un conte d'enfant. Ce sont de grands tableaux qui se détachent majestueusement sur un fond sans relief, dans une large salle à demi éclairée.

Müller fait remonter jusqu'au XIIe siècle les premières sagas. D'autres datent du XIIIe, beaucoup du XIVe, et quelques-unes du XVIIe siècle. Les plus anciennes renferment des chants de scaldes qui s'étaient

perpétués par la tradition dès le IXe siècle. Snorri Sturleson s'est lui-même servi de ces chants. L'Ynglinga saga a été faite d'après un poëme en trente strophes, composé par Thiodolfr pour le roi Harald. On retrouve des traces évidentes des scaldes dans la *Knytlinga*, l'*Orkneyinga*, la *Kormaks saga*, et quelquefois ces fragments, empruntés aux poëtes primitifs de l'Islande, servent à déterminer une date ou un fait. Autrefois on peignait les sagas sur les murailles des maisons, on les brodait sur les tapisseries, on les gravait sur le bois et sur l'acier. Les Islandais portaient, comme les Grecs sur leur armure, le souvenir de leur gloire nationale et de leurs héros. Le jarl Hakon donna à Einar un bouclier sur lequel étaient tracés des passages de sagas, et entre les différentes lignes écrites il y avait des lames d'or et des pierres précieuses[1]. Olaf le Saint conduisit un jour le scalde Thorfin dans une chambre richement décorée, et lui dit de chanter les diverses scènes représentées sur la tapisserie. Thorfin jeta les yeux autour de lui, et reconnut l'histoire de Sigurd. Il improvisa sur le héros une strophe qui nous a été conservée. Une autre tradition rapporte que, vers la fin du Xe siècle, un riche Islandais, nommé Paa, fit peindre plusieurs sagas sur les murailles de sa salle à manger. Les Islandais avait anciennement pour les ouvrages de patience la même aptitude qui les distingue encore aujourd'hui. Ils se plaisaient à orner

[1] *Hon van srkifadr for-æsgum. Enn allt milli skriptann voru lagdar ifir speingur af gulli ok settr steinum.* Egil saga, p. 698.

leurs meubles de sculptures. Ils gravaient sur le pommeau de leur glaive, sur le cimier de leur casque, sur la proue de leur bateau, l'image de leurs guerriers, le nom d'une de leurs grande batailles. Ainsi, leur histoire se représentait à eux à tout instant et sous toutes les formes. Ils la perpétuaient par le burin et par la parole. Mais tandis qu'ils s'attachaient à conserver leurs souvenirs nationaux, les autres peuples du Nord oubliaient qu'une même origine devait leur faire aimer les mêmes monuments, et les sagas, recueillies en Islande avec tant de soins, demeurèrent longtemps ignorées ou méconnues dans les autres États de la vieille Scandinavie. L'école savante des XVI[e] et XVII[e] siècles, que l'on pourrait appeler l'école grecque et latine, tenait plus à quelques lignes de Démosthènes, à une page de Cicéron, qu'à des volumes entiers écrits en langue moderne.

Le premier qui révéla toute l'importance des anciens monuments littéraires du Nord, c'est Ole Worm, l'auteur du livre sur les runes ; puis vint Torfesen[1] avec son histoire de Danemark et de Norvége, et Bartholin, et Suhm, et dans les derniers temps Geyer, l'historien de la Suède. Mais il est un homme qui s'est acquis des droits éternels à la reconnaissance des Islandais par le zèle avec lequel il a réveillé leurs souvenirs historiques, et propagé leurs poésies et leurs

[1] Tous ces écrivains sont plus connus sous leur nom latinisé : Olaus Vormius, Torfœus, etc. Il en est de même de Magnussen, que l'on nomme presque toujours Arnas Magnœus.

sagas. Cet homme est Arne Magnussen. Nous parlerons de ses œuvres plus tard. En 1772, une commission royale fut organisée pour procéder au dépouillement et à la publication des manuscrits de Magnussen, et c'est de là que nous viennent ces belles éditions de sagas avec la traduction latine. Depuis cette époque, la société des antiquaires du Nord, composée en grande partie de savants danois, a rendu d'immenses services aux lettres par ses travaux sur l'ancienne littérature. Nous citerons, entre autres, ceux de Nyerup, de Grundtvig, de Rafn, de Finn Magnussen, les travaux philologiques de Rask, et ceux de l'évêque Müller qui a publié sur les sagas un livre excellent[1], auquel il faudra avoir recours chaque fois qu'on voudra étudier cette longue série des traditions islandaises.

---

§ Ier.

SAGA DE NIAL.

La saga de Nial date du XIIe siècle. C'est non-seulement l'une des traditions islandaises les plus larges et les plus complètes, c'est l'une des plus anciennes. Deux grandes figures dominent dans cette saga : Gun-

[1] *Saga bibliotek med Anmerkninger og indledende afhandlinger*, 3 vol. in-8°. Copenhague.

nar et Nial; l'homme fort et l'homme habile ; le guerrier et le jurisconsulte. Un peu plus tard arrive le prêtre, et tout le moyen âge se trouve compris entre ces trois individualités; tout le moyen âge primitif, bardé de fer, restreint par la loi, civilisé par le christianisme. Mais l'époque à laquelle vivait Nial touche encore à l'âge héroïque. Le soldat est au-dessus de tout; le prêtre et le jurisconsulte viennent après lui. Le bruit des batailles passe avec un retentissement sinistre à travers tout ce long récit; le plaidoyer du légiste, le sermon du missionnaire, le compriment quelquefois, mais ne l'étouffent pas; bientôt il se relève et tonne de nouveau au sein des familles, au milieu des grandes réunions. Le peuple se réveille au cliquetis du glaive, et reprend son bouclier et marche joyeusement au combat. Car là est encore sa vie et son orgueil : il vénère ceux qui le prêchent au nom de Dieu, mais il se passionne pour ceux qui le guident sur le champ de bataille; il encense ses prêtres à l'autel, mais il porte ses chefs sur le pavois; il canonise ses martyrs, mais il déifie ses héros.

Aussi voyez comme les vieux chroniqueurs d'Islande se sont plu à peindre leur guerrier favori, leur Gunnar : il est grand et fort; il a le regard expressif, la tête couverte de longues touffes de cheveux et le visage beau; il est riche et généreux, adroit et hardi. Avec son arc et ses flèches il ne manque jamais le but, avec son épée il ne craint aucun ennemi; il est si agile à la course que personne ne peut le suivre, et il nage *comme un phoque*. Auprès de lui, nul ne peut rester

indifférent : on le hait ou on l'aime, et on se fait tuer pour le défendre ou pour le combattre.

A côté de lui paraît Nial, homme froid, mais habile, et renommé pour sa finesse d'esprit et sa science de jurisconsulte. Nial n'a point de barbe. Les historiens guerriers de ce temps-là ne pouvaient se figurer qu'un homme ayant de la barbe consacrât sa vie à étudier les lois. Gunnar et lui forment ensemble un parfait contraste. L'un est bouillant et impétueux, l'autre calme et réfléchi ; celui-là ne rêve que voyages et batailles, celui-ci reste tranquillement dans la demeure que lui a léguée son père. Mais souvent l'impétuosité de Gunnar le trompe, et il a recours à Nial. Le guerrier tombe dans un danger où son courage est inutile, et la prudence du jurisconsulte le sauve. Les siècles barbares rendaient quelquefois hommage à l'intelligence. Ils reconnaissaient la fragilité du glaive et l'autorité de l'esprit.

A côté de ces deux personnages importants se groupent d'autres figures non moins caractéristiques : Kolskeggr, le fidèle compagnon de son frère, et Kari, l'opiniâtre, et l'intrépide Flosi. Il faut remarquer encore Hallgerdr, femme de Gunnar, et Bergthora, son ennemie. La haine de ces deux femmes est un des plus puissants mobiles de cette longue tradition. Les hommes s'entre-tuent ici pour obéir à la passion de Hallgerdr, comme dans les Niebelungen, pour satisfaire à la vengeance de Chrimhilde.

A peine Gunnar a-t-il appris à manier la hache pesante et à bander un arc, qu'il aspire à s'en aller

comme ses compatriotes sillonner l'Océan, explorer les côtes étrangères; il équipe un bateau et part avec Kolskeggr. Bientôt il rencontre un bâtiment comme le sien, il l'attaque et le pille. On lui dit qu'une troupe d'hommes intrépides vient d'aborder dans une baie; il y court, engage le combat, et remporte la victoire. Il n'a point de route déterminée, il erre de côté et d'autre, comme le vautour qui cherche sa proie. Là où la voile du navire se déroule au vent, là où il y a du sang à répandre et des hommes à piller, là est son but, là est sa joie, et il vogue, l'intrépide pirate, et le bruit de ses exploits passe de bouche en bouche.

De temps à autre, il aborde la terre, et les grands du pays l'appellent à leurs fêtes, et se plaisent à l'entendre raconter ses voyages. Le jarl Hakon lui donne un bracelet d'or et des provisions pour son navire. Le roi de Danemark lui fait les offres les plus brillantes pour le garder auprès de lui, mais il ne veut pas renoncer à son pays d'Islande. Il aime à y rapporter les dépouilles de ses ennemis, et il est fier de voir son nom chanté par ses compatriotes. Quand il arrive dans sa demeure, sa vieille mère l'embrasse avec orgueil, et quand il se présente à l'Althing, chacun se presse autour de lui. Un jour, il rencontre au milieu des champs une jeune femme dont la beauté le frappe; elle portait une robe écarlate, un corset brodé en argent, et ses grands cheveux blonds comme l'or tombaient sur ses épaules; c'est Hallgerdr, la fille d'un riche Islandais; elle a été mariée deux fois, et deux fois son mari est mort de mort violente. Tout le monde dit que c'est

une méchante femme ; mais il n'y a pas dans toute la contrée un regard plus doux que le sien et une figure plus attrayante. Gunnar en devient amoureux, et l'épouse malgré les représentations de ses amis, malgré les conseils de Nial. Les noces se font au commencement de l'hiver, noces bruyantes, où les conviés arrivent avec leurs armes comme à un rendez-vous de bataille, où les tonnes de bière et d'hydromel se vident au milieu de la salle ; espèce de lice bachique où le pirate aguerri s'applaudit de voir autour de lui ses adversaires tomber sous le poids de la boisson, comme il s'applaudit de les voir tomber en rase campagne sous le poids de sa lance.

Une dispute éclate entre Hallgerdr et Bergthora, la femme de Nial, et alors commencent les guerres de familles. L'année suivante, Hallgerdr fait assassiner un valet de sa rivale et annonce ce meurtre à son mari. Gunnar, qui sait comment un homme d'honneur doit se comporter en pareil cas, va trouver Nial, et lui dit : « Ma femme a fait tuer un de tes gens, combien te dois-je ? » Nial demande douze onces d'argent. Quelque temps après, Bergthora prend sa revanche, et Nial rembourse à Gunnar les douze onces d'argent qu'il a reçues. Une autre année même meurtre, mêmes représailles, et le même compte courant s'établit et se solde de part et d'autre. C'était la loi de l'Althing : la mort de l'homme était tarifée, seulement le tarif variait pour le serviteur et pour le maître, pour l'esclave et pour l'homme libre. Un Islandais pouvait tuer tant qu'il avait de l'argent; mais il ne fallait pas qu'il fît

banqueroute à l'assassinat, car alors la loi devenait implacable pour lui, et le peuple le regardait comme un homme sans délicatesse.

La femme de Gunnar ne se contentait pas d'envoyer de temps à autre un de ses émissaires décimer les gens de Nial; elle étendait ses regards plus loin. Il était survenu en Islande une année de disette comme ce malheureux pays n'en a que trop souvent éprouvé. Dans ce temps de calamité, Gunnar avait distribué tout ce qu'il possédait, et tomba lui-même dans le dénûment. Il souffrait sans se plaindre, mais Hallgerdr n'avait pas la même patience. Un jour, pendant que son mari était à l'Althing, elle envoie un de ses valets piller la maison d'un paysan, nommé Otkell, plus riche et plus avare que les autres. Le valet entre la nuit dans la demeure qu'on lui a enseignée, charge deux chevaux de provisions, et pour qu'on ne s'aperçoive pas de son vol, met le feu au magasin et s'en revient. Quelque temps après, Gunnar s'aperçoit de cette nouvelle opulence et demande à sa femme d'où elle provient. « Que t'importe? dit Hallgerdr, il ne convient pas aux hommes de se mêler de pareilles choses. » Gunnar irrité lui donne un soufflet. « Je me souviendrai de cette offense, dit la fière Hallgerdr, et quelque jour je m'en vengerai. » Nous verrons plus tard comme elle se vengea.

Cependant Otkell a su par qui il avait été volé et veut user de représailles. Un jour on vient avertir Gunnar que l'on a vu passer non loin de sa demeure huit hommes armés. « C'est sans doute Otkell, » s'écrie-t-il;

et à l'instant il prend son épée et son casque, et s'élance après lui. Son frère Kolskeggr le suit en toute hâte. Le combat s'engage. Otkell est plein de courage, et ses compagnons le soutiennent avec énergie; mais rien ne résiste à l'impétueuse ardeur de Gunnar. Il pousse son cheval en avant, et de sa lourde lance de fer brise casque et cuirasse et renverse son ennemi à ses pieds. Après une lutte acharnée, Gunnar s'en revient en triomphe avec son frère, et les huit hommes ont cessé de vivre.

L'été suivant, quand il se présenta à l'assemblée populaire, la foule se souleva contre lui. Les parents d'Otkell avaient juré de le faire proscrire. Mais il ne fléchit pas devant l'orage, et Nial vint à son secours. On gagna par des présents quelques-uns de ses ennemis, on adoucit les autres par des promesses, et Gunnar sortit de l'Althing plus puissant et plus redouté que jamais. A peine cette heure de crise était-elle passée, qu'il engagea une nouvelle bataille, et souleva de nouvelles animosités contre lui. Cette fois, Nial eut peur. « Prends garde, lui dit-il, la loi t'a absous, mais tes ennemis ne t'ont pas pardonné. Ta popularité s'en va, et le nombre de ceux qui te haïssent augmente. A la première occasion tu les verras se lever en masse contre toi, et alors nous n'aurons plus assez de force pour leur résister. »

Tous ces sages conseils du jurisconsulte étaient perdus pour Gunnar. Il ne pouvait ni vivre en repos dans sa demeure, ni éviter une querelle. Peu de temps après il attaque encore un de ses voisins et le tue. C'était un

homme noble, appartenant à une famille riche et puissante. Les ennemis de Gunnar accourent à l'assemblée populaire et crient vengeance contre lui. L'un d'eux se lève et prononce la sentence d'exil : « Qu'il soit banni, dit-il, chassé, privé de tout secours; que l'on partage ses biens en deux parts, l'une pour moi, l'autre pour les pauvres de son district. » Le peuple capricieux, le peuple qui autrefois saluait avec amour son valeureux Gunnar, le peuple applaudit à cette sentence. Gunnar lui-même se défend mal, et ses partisans n'osent plus élever la voix pour le soutenir. Mais Nial ne l'abandonne pas. Il parle, il plaide, il intercède; il se glisse au milieu des groupes agités, et calme peu à peu leur effervescence. Les plaintes portées contre Gunnar étaient trop fortes pour qu'il pût être complétement absous, mais la sentence de ses adversaires fut adoucie, et les juges de l'Althing le condamnèrent, lui et son frère, à une amende et à trois années de bannissement. « Va, dit Nial, soumets-toi à cet arrêt, et tu reviendras avec honneur dans ton pays. Mais si tu braves encore la haine de tes ennemis, je tremble qu'un grand malheur n'arrive. »

Gunnar s'éloigne avec tristesse et se résout à partir. Il prépare le bateau qui doit l'emmener, dit adieu à Nial, à sa femme, à ses gens, monte à cheval avec son frère, et se dirige vers la côte; mais, arrivé à une certaine distance, il tourne la tête, regarde les montagnes d'Islande, et cet homme, dont rien jusque-là n'avait pu ébranler la fermeté, s'émeut et s'attendrit à la vue du pays qu'il doit abandonner. «Oh! s'écrie-t-il, jamais

ces champs ne m'ont paru si beaux, jamais ce ciel ne s'est montré si pur. Non, je ne partirai pas. J'accepte tout ce qui peut m'arriver. Je retourne dans ma demeure et j'y resterai. »

En vain Kolskeggr lui représente-t-il la colère qui va éclater contre lui, les dangers qu'il va courir. L'homme de guerre, le pirate n'a plus qu'une pensée, l'amour de son pays, le désir de revoir sa demeure. Il sourit aux collines arides qui s'élèvent devant lui, aux plaines de lave qui se déroulent à ses pieds, et écoute d'une oreille distraite les remontrances de son frère. Kolskeggr part et s'en va en Danemark. Gunnar reste.

A cette nouvelle, la fureur s'empare de ses ennemis. Maintenant ils savent que la loi est impuissante à le dompter, ils se réunissent et jurent de s'emparer de lui, ou par force, ou par surprise. Une nuit ils se glissent autour de sa demeure, tuent le chien qui lui servait de garde, et tentent d'escalader la chambre où il couche. Gunnar se réveille, saisit son arc, et l'homme qui s'était cramponné à la muraille retombe par terre. « Gunnar est-il là-haut? lui demandent ses compagnons. — Vous le voyez, » répond-il en montrant la flèche qui lui a traversé le cœur, et il expire. Un autre lui succède, et retombe comme lui. Au milieu même de l'obscurité, l'adresse de Gunnar ne le trompe pas; il dirige avec un coup d'œil sûr son arc contre ses adversaires. Chaque flèche atteint un homme, et chaque homme atteint est hors de combat. Déjà l'ardeur des assiégeants se ralentit; ils voient leurs rangs se dégarnir, et regardent avec effroi cette fenêtre étroite d'où

partent tant de flèches meurtrières. L'un d'eux propose d'incendier la maison, mais les autres repoussent avec indignation ce moyen lâche et honteux. Le combat se ranime, et Gunnar est infatigable; du haut de sa demeure, il semble se jouer de la colère de ses ennemis et de leurs efforts impuissants. Deux hommes sont morts devant lui et huit autres sont torturés par leurs blessures. Une voix s'élève encore pour demander qu'on le brûle dans cette maison, mais cette voix n'est pas écoutée. Enfin un des assiégeants parvient à monter auprès de la fenêtre où se tient Gunnar et coupe la corde de son arc. Gunnar saisit aussitôt sa hache et lui fend la tête en deux. Un second veut le remplacer, et Gunnar lui abat les deux mains. Cependant il ne peut plus éloigner ses ennemis comme il le faisait avec ses flèches. Le malheureux les voit qui se pressent autour de sa demeure et cherchent à l'escalader l'un après l'autre; il appelle sa femme, et lui crie: « Coupe-moi une tresse de tes cheveux, et donne-la à ma mère pour la tordre et en faire une corde. — Ce que tu demandes, dit Hallgerdr, est-il pour toi d'un grand prix? — Il y va de ma vie, car mes ennemis ne s'empareront pas de moi si mon arc est en bon état. — Eh bien, lui dit sa femme, souviens-toi du soufflet que tu m'as donné. J'avais promis de m'en venger. Voilà le jour que j'attendais. » Gunnar jette sur elle un regard de mépris. « Je ne te demanderai plus rien, dit-il, » et il se défend avec sa hache et son bouclier. Longtemps encore, il soutient ce rude combat, mais il est seul, le nombre de ses ennemis l'accable, son sang coule de

toutes parts, son bras s'affaiblit, et il tombe couvert de blessures.

On l'ensevelit avec des larmes; ceux qui l'avaient le plus haï vantaient son courage, et quelque temps après le peuple entourait sa tombe de prodiges et racontait avec enthousiasme ses combats et sa gloire.

Gunnar mort, la saga n'est pas finie. Les fils de Nial ont comme lui une vie de guerre et d'aventures; comme lui, ils s'embarquent sur un bateau, et, confiants dans leur force, s'abandonnent au vent qui les pousse, à la vague qui les entraîne. Tout leur bonheur aussi est de se battre, tout leur orgueil est d'étonner les gens du peuple par leurs récits, les hommes de guerre par leurs trophées. De retour en Islande, ils ont de violentes disputes, et le vieux Nial, à qui la mort de Gunnar semblait devoir rendre le repos, est obligé de se rendre encore chaque année à l'Althing, et de payer chaque année de nouvelles rançons. Mais le nombre de leurs ennemis s'augmente sans cesse, et bientôt la haine qu'on leur porte retombe sur leur père. Un jour, ils attaquent à l'improviste un jeune homme fort aimé dans le pays, et le tuent. La femme de ce jeune homme s'en va elle-même sur le champ de bataille relever le corps de son mari; elle le dépouille de ses vêtements ensanglantés et les enferme dans un coffre; puis, elle convoque tous ses parents. Parmi eux il s'en trouvait un, nommé Flosi, dont elle connaissait le caractère ferme et audacieux. Quand le banquet de famille est achevé, elle ouvre le coffre, et tirant ce vê-

tement de mort, cette robe de César, elle prononce le cri de vengeance. Tous le répètent après elle, tous jurent de la venger.

Dans le défilé étroit de l'Allmannagià, au milieu de cette sombre enceinte de rochers, Flosi rassemble ceux qui ont promis de le suivre, et arrête son plan de bataille contre Nial. Un d'eux les trahit, et va prévenir le vieillard du danger qui le menace ; mais Nial ne veut pas fuir ; il se fie à sa prudence et ses fils à leur audace. Les conjurés arrivent à l'entrée de la nuit, au nombre de cent. Les enfants de Nial veulent marcher au-devant d'eux, mais leur père les retient. « Nous sommes trente ici, dit-il, il nous est plus facile de nous défendre. » Cette fois son esprit de prévision l'abandonnait. Les jeunes gens cèdent à ses ordres, mais à regret. Cependant ils disposent leurs armes, lancent des flèches et tuent plusieurs hommes. Les conjurés, effrayés de cette attaque, entourent la maison et y mettent le feu. La flamme gagne rapidement les solives du toit, les lambris qui couvrent les murailles, les femmes souffrent et se plaignent, et Nial leur dit : « Rassurez-vous, ne cherchez pas l'une et l'autre à vous décourager. Ce n'est qu'une tempête passagère ; Dieu est miséricordieux et ne nous laissera pas brûler ainsi dans ce monde ni dans l'autre. » Le vieillard cherchait ainsi à les consoler ; mais les flammes s'étendent et enveloppent la maison. Nial s'avance sur la porte et demande si Flosi est assez près pour l'entendre. « Oui, répond Flosi, je peux t'entendre. — Eh bien, veux-tu faire la paix avec

mes fils, ou veux-tu permettre à quelques-uns des miens de sortir? — Il n'y aura point de paix entre tes fils et moi, dit Flosi, et je ne m'éloignerai pas d'ici avant qu'ils soient tous morts; mais je laisserai sortir les femmes, les enfants, les valets. » Nial rentra et dit : « Sortez, vous tous qui en avez la permission : sors aussi, Thorhalla, épouse d'Asgrim, et emmène avec toi ceux qui sont libres. » Thorhalla dit : « Je ne croyais pas me séparer ainsi de Helga, mais j'engagerai mon père et mes frères à tirer vengeance d'un tel attentat. — Va, s'écria Nial, tu seras heureuse, car tu es une digne femme. » Elle sortit et avec elle plusieurs personnes. Astridr dit à Helga, fils de Nial : « Viens avec moi, je te couvrirai d'une robe, et je cacherai ta tête sous une coiffe de femme. » Helga ne voulait d'abord pas y consentir, mais enfin il céda à ses instances. Astridr lui mit une coiffe; Thorhilldr le revêtit d'une robe; toutes deux l'emmenèrent avec elles et avec Thorgedr, et d'autres encore. Mais Flosi s'écria en le voyant passer : « Voilà une femme qui est bien grande et qui a les épaules bien larges; arrêtez-la et ne la laissez pas échapper. » A ces mots, Helga se dégage de son vêtement, tire son épée qu'il tenait cachée sous le bras et en frappe l'homme qui se trouvait auprès de lui; mais au même instant Flosi accourt, et lui abat la tête; puis il s'approche de la maison enflammée et appelle Nial et sa femme. Nial se présente : « Je ne veux pas te laisser brûler ici sans défense, dit Flosi, tu es libre de sortir. — Non, répond Nial, je suis vieux et trop faible pour venger

mes fils, mieux vaut mourir que de vivre dans l'ignominie. — Mais toi, dit Flosi à Bergthora, il faut que tu sortes, tu ne dois pas périr ainsi. » Bergthora répond : « J'ai été unie jeune à Nial, j'ai promis de partager son sort. » Et tous deux rentrent dans leur demeure. « Que ferons-nous maintenant? demande Bergthora.—Nous irons nous mettre dans notre lit, répond Nial, la chaleur me fatigue. » Bergthora dit à Thor, son petit-fils : « Je voudrais te voir sortir et échapper aux flammes. — Ma bonne mère, s'écria-t-il, tu m'as promis de ne pas me quitter tant que je voudrais être auprès de toi. J'aime mieux mourir avec vous que de vous survivre. » Bergthora prit l'enfant et le porta dans le lit. — « Maintenant, dit Nial à un valet, tu observeras l'endroit où nous nous plaçons et de quelle manière nous sommes couchés, car je ne sortirai plus d'ici, soit que le feu me consume ou que la fumée m'étouffe, et tu sauras où il faut chercher nos restes. » Le valet répondit qu'il remplirait ce devoir. Peu de temps auparavant on avait tué un bœuf et la peau était dans la chambre; Nial le pria d'étendre cette peau sur le lit. Le valet obéit. Le vieillard et sa femme se couchèrent et mirent l'enfant au milieu d'eux; puis ils firent le signe de la croix, recommandèrent leur âme à Dieu, et un instant après la maison s'écroula.

Leur fils Skarphedin essaya en vain de se sauver. On retrouva, le lendemain, son corps à demi consumé par les flammes; mais leur gendre Kari s'élança à travers le feu, parvint à gagner un marais où il se tint caché, et se réfugia chez un de ses amis

Lui seul survit à une famille puissante. En quittant son frère Skarphedin, il a juré que s'il parvenait à se sauver, il le vengerait, et désormais Kari dévoue sa vie à la vengeance. Nous ne comprenons plus guère aujourd'hui ces haines implacables, ces rêves sanglants qu'un homme emporte de longues années au fond du cœur. Mais à l'époque où cette histoire se passe, et pour ces farouches guerriers du Nord, c'est presque un sentiment religieux que la vengeance. Un soldat se serait cru marqué d'une tache infamante, tant qu'il aurait laissé une offense impunie, et il pensait que les valkyries l'eussent mal accueilli au Valhalla, s'il s'y était présenté sans avoir vengé la mort d'un ami ou d'un frère.

Quelques jours après la nuit de mort et d'incendie, Kari retournait à la maison de Nial. Sous les poutres noircies par le feu, sous les pierres amoncelées, il chercha les restes du vieillard, ceux de sa femme et de ses enfants, et les enterra pieusement. Puis, ce premier devoir rempli, il ne songea plus qu'à finir la rude tâche qu'il s'était imposée. On le vit alors courir à cheval dans toute la contrée. Il s'en allait d'habitation en habitation, ne gardant qu'un seul désir, n'exprimant qu'une seule pensée, la pensée du meurtre et de la vengeance. A ceux qui avaient connu Nial, il rappelle la sagesse d'esprit, la douceur de caractère et les vertus du vieillard. A ceux qui déjà haïssaient Flosi, il dépeint toute la cruauté de son attentat. Aux femmes, il raconte les souffrances de Bergthora, aux hommes l'héroïque défense de Skar-

phedin. Il intéresse ainsi plusieurs familles à sa cause, et plusieurs des principaux habitants du pays s'engagent par serment à lui prêter leur appui.

De son côté Flosi comprend qu'il va se trouver dans une circonstance difficile, et voyage aussi pour s'assurer des auxiliaires. L'époque du thing arrive. Les deux chefs de parti s'y présentent armés de pied en cap. Ils posent leur tente l'une en face de l'autre, et rangent autour d'eux leur cohorte. L'assemblée judiciaire disparaît, et la vallée ressemble à un champ de bataille. La cause qui occupait tous les esprits devait être plaidée le lendemain devant le peuple. Kari visite l'un après l'autre tous les juges. Flosi s'en va trouver un jurisconsulte nommé Eyiolfr. La saga guerrière traite toujours fort mal les hommes de loi. Celui-ci ressemble à un avocat de comédie. — « De quoi me parlez-vous! » s'écrie-t-il avec indignation, quand Flosi le prie de lui donner un conseil; « ne connais-je pas toute la noirceur de votre crime, et croyez-vous que vous puissiez venir me suborner et me faire manquer à ce que me prescrit ma conscience? — Non, » dit Flosi, « je respecte vos scrupules. Je voulais seulement vous donner un témoignage de confiance, et vous offrir comme une marque de respect et d'affection ce bracelet d'or. » Eyiolfr pèse dans sa main le bracelet et s'écrie : « Maintenant je vois la droiture de vos intentions ; votre cause est juste, et je la défendrai. »

Le lendemain la foule s'assemble en tumulte autour des deux adversaires. Un homme se lève et prononce

contre Flosi une sentence d'exil. Mais Eyiolfr le défend avec acharnement. Il récuse les témoins, il récuse les juges; et les hommes de guerre qui accompagnent Kari et son antagoniste, las de voir la discussion se prolonger, en viennnent aux mains. Il n'y a plus de juges, plus d'avocats, plus de décision légale à prendre; les dards volent, les boucliers résonnent sous le glaive qui les frappe, et le procès se plaide par le fer et par le sang. La bataille dura tout le jour et devait encore se prolonger. Un vieillard, qui avait de l'ascendant sur le peuple, s'avança au milieu des combattants et proposa de faire décider cette grande lutte par des arbitres. La proposition est acceptée. De part et d'autre on nomme les arbitres, et Flosi et ses compagnons sont condamnés, comme Gunnar, à une amende et à trois années d'exil.

Mais la colère de Kari n'est pas apaisée. Il s'informe de la route qu'ont prise les meurtriers de Nial, et il court après eux. Il les poursuit dans chaque défilé de montagne, dans chaque habitation. Malheur à celui d'entre eux qui reste à l'écart, Kari se jette sur lui comme un oiseau de proie, et le poignarde au nom de Nial. Flosi quitte l'Islande et Kari quitte après lui l'Islande. Il traverse les contrées étrangères et Kari va comme lui de mer en mer, de rivage en rivage. Un soir il entre chez un jarl, au moment où un des compagnons de Flosi racontait l'incendie de la maison de Nial. Il se tient immobile contre la porte et écoute. Le jarl demande si Skarphedin a supporté avec courage la douleur que lui faisait endurer le feu. « Oui,

dans le commencement, » dit le compagnon de Flosi, « mais ensuite il a pleuré. — Tu en as menti, » s'écria Kari en s'élançant sur lui, et d'un coup de hache il l'étend à ses pieds.

De longues années se passent ainsi. Les deux guerriers sont devenus vieux, et l'âge n'a pas éteint la haine dans leur cœur. Mais la religion d'Odin était passée, et à la place où s'élevait naguère l'autel sanglant des sacrifices, le christianisme avait posé son mystérieux symbole. Kari et Flosi sont chrétiens. Le prêtre leur prêche la mansuétude du cœur et le pardon des injures. Flosi, touché de ses paroles, s'en va à Rome et se fait absoudre par le pape. Kari s'en va aussi à Rome et demande la même absolution. Quelque temps après ce pieux pèlerinage, Flosi était au milieu des siens, dans sa maison d'Islande. Un homme s'avance au-devant de lui : c'était Kari. Les deux vieillards se tendent la main et s'embrassent. Cette fois, c'en était fait des idées scandinaves. La vieille Islande s'était régénérée par le christianisme. La saga de Nial commençait par une guerre implacable et se terminait par un acte de repentir.

Cette saga a été imprimée à Copenhague en 1772. En 1809, Johnsen en a publié une traduction latine avec un excellent vocabulaire.

---

§ II.

SAGA DE GUNNLAUGI.

A côté de cette saga de Nial, si large et si féconde en événements, en voici une d'une action simple et habilement ménagée. Les noms qui s'y trouvent sont historiques, les faits qu'elle rapporte sont vraisemblables. La scène se passe dans des lieux connus, à une époque décrite dans plusieurs traditions certaines, et Gunnlaugi, le principal personnage de cette saga, était un scalde assez célèbre dont il nous est resté quelques fragments. Mais ce récit auquel les dates, les noms de lieux donnent un caractère d'authenticité, a été embelli comme une fiction et se termine comme un roman. Les chroniqueurs islandais y ont laissé l'empreinte de leur rude énergie; mais on dirait qu'une femme, dans une heure de nonchalance, a pris plaisir à y jeter quelques-unes de ses douces et rêveuses pensées.

Un jour, Thorstein, le fils d'Egil, a un rêve qui l'agite; il lui semble voir sur le toit de sa maison un cygne [1] d'une blancheur éclatante. Deux aigles aux larges ailes, à l'œil de sang, au bec de fer, s'arrêtent près de ce cygne; et, jaloux l'un de l'autre, s'élancent dans les airs, se poursuivent, se déchirent, et tom-

[1] *Alft* (cygne) en islandais est féminin.

bent tous deux percés de coups et inanimés. Le cygne les regarde avec douleur et pleure en les voyant mourir. Peu après un autre oiseau arrive et s'envole avec lui.

Thorstein raconte ce rêve à un de ses amis, qui le lui explique ainsi : « Il te naîtra bientôt une fille fort belle ; deux hommes puissants se tueront pour elle, mais un troisième arrivera après eux et l'épousera. »

Le commencement de cette prédiction ne tarde pas à se réaliser. La femme de Thorstein met au monde une fille qui, en grandissant, se distingue par sa grâce et sa rare beauté. Cette fille se nomme Helga.

Non loin de la demeure de Helga vivait le père de Gunnlaugi ; c'était un Islandais riche et considéré, mais d'un caractère difficile ; son fils eut une querelle avec lui et vint se réfugier chez Thorstein. Là, il connut Helga, et tous deux s'aimèrent, et tous deux passèrent de longs jours à travailler l'un près de l'autre, et de longues veillées d'hiver à se regarder et à causer ensemble. Gunnlaugi était grand et fort ; il avait le courage du guerrier et l'imagination du poëte. Quelques semaines auparavant, il eût bravé la mer et les combats pour réaliser un de ses rêves de gloire ; maintenant son plus beau rêve était de rester là, de voir son Helga et de lui parler d'amour.

Un soir que tous les gens de la maison étaient réunis dans la même chambre, il dit à Thorstein : « Il est une formule importante que je ne connais pas et que je veux apprendre de vous, c'est celle qu'on prononce en se mariant. » Thorstein la lui enseigna.

« Attendez, » s'écria Gunnlaugi, et prenant la main de sa bien-aimée, il répéta avec enthousiasme le serment solennel. « Maintenant, ajouta-t-il, vous voyez que nous sommes bien légalement mariés, et j'en prends à témoin ceux qui m'ont entendu. »

Peu de jours après, il alla trouver son père et revint avec lui demander formellement la main de Helga. « Je veux bien donner ma fille à Gunnlaugi, dit Thorstein, mais il est encore trop jeune ; qu'il voyage pendant trois ans ; à son retour je tiendrai ma promesse. »

Gunnlaugi part avec douleur et cependant avec espoir ; il avait des larmes dans les yeux en serrant la main de Helga ; mais il songea à son retour, et un rayon de joie dissipa la tristesse de son regard. A dix-huit ans, l'imagination est si riche et l'espérance si belle ! Comment douter du sort quand on s'embarque avec des rêves de poésie, et un premier amour dans le cœur ?

Gunnlaugi s'en alla donc commencer son pèlerinage ; il visita le Danemark et la Norvége, l'Angleterre et l'Irlande. Son courage de jeune homme s'était affermi, son talent de scalde s'était développé ; il sillonna la mer sans crainte, et s'arrêta avec joie dans les salles de festin où ses vers le faisaient rechercher. Les jarl et les rois aimaient à le voir séjourner à leur cour. Les uns lui donnaient des bracelets en or, d'autres de riches instruments. Quand il reçoit tous ces présents, il songe à Helga et se réjouit de lui en faire un jour hommage. Quelquefois plusieurs scaldes

se rassemblent chez le même jarl, et, comme jadis sous les chênes de Mantoue, ou comme, au moyen âge, dans les murs gothiques de la Wartbourg, ils s'essayent l'un après l'autre à chanter, et Gunnlaugi se distingue entre eux tous.

Un jour il arrive à Upsal, et trouve chez le jarl un de ses compatriotes, voyageur et poëte comme lui. Cet homme s'appelle Rafn. Il s'est acquis une certaine réputation comme scalde, mais c'est un scalde de la méchante espèce, car il s'irrite du succès des autres, et il a l'âme étroite et vindicative. Tous deux chantent devant le prince chez lequel ils sont réunis, et tous deux blâment réciproquement leurs vers. Gunnlaugi accepte sans murmurer la critique de son rival; mais celui-ci lui dit en le quittant : « Tu m'as offensé en face du jarl, je m'en vengerai. » Et il part pour l'Islande. Gunnlaugi retourne en Angleterre.

Rafn devient amoureux de Helga, et la demande en mariage; mais le vieux Thorstein a la parole fidèle, le cœur loyal, et il répond : « J'ai promis ma fille à Gunnlaugi, je dois attendre encore six mois, s'il ne revient pas à cette époque, nous verrons. » Six mois se passent, et puis un an, Gunnlaugi est retenu en Angleterre par des préparatifs de guerre avec le Danemark; il ne peut, sans manquer à l'honneur, quitter dans de telles circonstances le roi qui l'a comblé de bienfaits. Pendant ce temps, Rafn, dominé tout à la fois et par l'amour que lui inspire la jeune fille, et par la haine qu'il garde à son rival, renouvelle sa demande, et le mariage est décidé. A cette nouvelle, la pauvre Helga

pleure beaucoup, mais son père l'ordonnait, et elle n'espérait plus guère revoir jamais son bien-aimé.

Gunnlaugi arrive le jour même où la décision venait d'être prise, où Thorstein avait engagé sa parole, et il va à la noce bien triste et fort découragé. Pendant que la grande coupe d'hydromel circule autour de la table, Helga et lui se regardent et pensent à leurs entretiens d'autrefois, à leurs beaux rêves trompés. Ils étaient trop loin l'un de l'autre, pour pouvoir se parler, mais après le dîner, il s'approcha d'elle et lui donna le vêtement doré qu'il avait reçu d'un roi ; puis il s'en retourna douloureusement par le chemin qu'il parcourait quatre années auparavant avec tant de joie et d'amour.

Quand l'été vint, il se rendit à l'Althing ; il avait l'âme désespérée, et s'avançant au milieu de la foule, il s'écria : « Rafn est-il ici ? — Me voilà, dit Rafn, que veux-tu ? — Tu m'as enlevé la femme que j'aimais et je veux me venger. Je t'appelle en duel d'ici à trois jours. » Rafn accepte.

Au jour indiqué, les deux adversaires arrivent sur le champ de bataille et s'attaquent avec colère. Rafn blesse légèrement Gunnlaugi ; celui-ci voudrait continuer, mais leurs amis les séparent, et le lendemain on publia la loi qui interdisait formellement toute espèce de duel judiciaire en Islande[1].

[1] Le duel judiciaire s'appelait *Holmganga*. Ce mot vient de l'habitude qu'on avait anciennement d'aller se battre dans une petite île (*Holmi*). La loi qui proscrivit ces duels fut promulguée en 1011.

En retournant chez lui, Gunnlaugi aperçoit, au détour d'une rivière, Helga, qui le regarde et vient à lui. Ils s'assoient dans un champ de gazon et causent longtemps ensemble du passé, et puis de l'avenir ; du passé plein de charmantes images, et de l'avenir bien long et bien sombre. Quand ils se quittent, Helga s'arrête encore pour le voir, et le salue de loin ; ce fut pour lui la dernière heure d'amour et le dernier rayon de joie. Quelques jours après, Rafn vint le trouver et lui dit : « On a suspendu notre duel en Islande, je viens te proposer de le continuer en Norvége ; là du moins nous serons libres, et personne n'essayera de nous réconcilier. »

Gunnlaugi accueille avec bonheur cette proposition, et, le printemps venu, ils s'embarquent, arrivent en Norvége, et se rendent avec deux témoins dans une plaine écartée. Les témoins se battent, et tombent les premiers, les deux scaldes restent seuls. Ils s'élancent l'un contre l'autre avec impétuosité, brisent leurs glaives, fracassent leurs boucliers, et Gunnlaugi coupe la jambe de son adversaire. Mais Rafn s'appuie contre un arbre et ne tombe pas. « Te voilà vaincu, dit l'amant de Helga, tu ne peux plus combattre, je te fais grâce de la vie. — Ah ! s'écrie Rafn, je combattrais bien encore si je pouvais apaiser la soif qui me tourmente. »

A ces mots, Gunnlaugi court à la source voisine, puise de l'eau dans son casque, et la lui rapporte en toute hâte, mais au moment où son perfide adversaire saisit d'une main le casque, de l'autre il donne à Gunn-

laugi un grand coup d'épée. La lutte se renouvelle plus ardente, plus passionnée que jamais. Enfin Rafn expire sous le glaive, mais Gunnlaugi était couvert de blessures et mourut trois jours après.

Quand on apprit cet événement en Islande, Helga prit le deuil, et ne parla pas de Rafn, mais souvent de Gunnlaugi; puis elle céda encore aux instances de son père et se maria de nouveau. Mais dans ses moments de solitude, sa grande joie était de prendre le vêtement que son amant lui avait donné, et de rêver en le regardant.

Il arriva dans ce temps une épidémie en Islande, et la jeune femme en fut atteinte. Quand elle sentit sa fin venir, elle appela son mari et le pria de lui apporter le vêtement de Gunnlaugi; elle le posa sur elle, le pressa sur son cœur, ferma les yeux et s'endormit.

La saga de Gunnlaugi, comme celle de Nial, faisait partie des livres légués par Magnussen à l'Université de Copenhague. On en a publié, en 1775, une très-belle édition in-4°, avec un glossaire, des notes et deux dissertations fort intéressantes.

---

§ III.

SAGA DE FRITHIOF.

Cette saga date de la fin du XIIIe ou du commencement du XIVe siècle. Elle a été vraisemblablement com-

posée d'après les chants de scaldes qui y sont en partie intercalés; elle ne présente ni la valeur historique de celle de Nial, ni la variété de faits qui se trouve dans celle d'Egil; elle est courte, mais énergique, et comme tableau de mœurs elle mérite d'être consultée. Le héros de cette saga, Frithiof, est un type des guerriers scandinaves. On l'appelle Frithiof le Hardi (*Frithiof en Frækn*). Et il est noble et généreux, loyal et galant; son histoire a été très-populaire dans le Nord. Les paysans de la Suède, de la Norvége, de l'Islande, l'ont souvent répétée, et les poëtes l'ont chantée.

Il y avait autrefois en Norvége, dit la saga, un roi nommé Béli; il avait deux fils : Helgi et Halfdan, et une fille, qu'on appelait Ingeborg la belle (*Ingibiorga hinn fagra*). Non loin de la demeure du roi vivait un homme fort riche et puissant; c'était Thorstein, le père de Frithiof.

Ingeborg et Frithiof avaient été élevés ensemble. Tout jeunes encore, ils avaient appris à s'aimer, et ils avaient juré de s'aimer toujours; leurs pères observaient avec joie cette sympathie mutuelle. Quand Béli mourut, il recommanda à ses fils de rester fidèlement attachés à la famille de Thorstein; quand Thorstein mourut, il pria Frithiof d'être à jamais dévoué aux enfants de son roi.

Frithiof grandissait, et chaque année on voyait se développer en lui une nouvelle force et une nouvelle vie; il était de tous les jeunes hommes de la Norvége le plus adroit et le plus fort, le plus beau et le plus fier, et quand il eut hérité des grands biens de Thor-

stein, il se trouva plus riche que les jarl; il marchait de pair avec les princes. De toutes parts on entendait faire son éloge, et ces louanges continuelles excitèrent l'envie et la haine des fils de Béli; eux aussi avaient hérité des biens de leur père, et ils étaient devenus rois; mais ils avaient l'esprit injuste, la main faible, l'âme étroite.

Frithiof vient leur demander la main d'Ingeborg, et ils la lui refusent durement. Le fils de Thorstein, qui connaissait sa force, leur dit : « Vous me dédaignez maintenant, vous viendrez un jour implorer mon appui et vous ne l'obtiendrez pas. » Dès ce jour il quitte la demeure royale et n'y reparaît plus.

Un autre roi de Norvége, Hring, apprend que Frithiof s'est séparé de Helgi et de Halfdan, et comme c'était le seul homme qu'il craignît, bien sûr désormais de n'avoir plus à lutter contre lui, il déclare la guerre aux deux jeunes rois. Les fils de Béli envoient alors prier Frithiof de les secourir; mais le héros répond à leur message par des paroles de mépris. Forcés de se mettre en campagne, Helgi et Halfdan enferment Ingeborg dans une forteresse, ils lui donnent huit femmes pour la garder, et défendent à Frithiof de venir la voir.

A peine sont-ils partis que Frithiof revêt ses plus beaux habits, entre dans la forteresse, et demande à voir sa bien-aimée. « Comment, lui dit la timide Ingeborg, comment as-tu osé braver la défense de mes frères? — Que m'importe la défense de tes frères! répond Frithiof. Mieux vaut les irriter à tout jamais que de passer un jour sans te voir. » Et les deux amants s'as-

soient l'un auprès de l'autre, et ils renouvellent leurs serments d'amour, et ils échangent leur anneau d'or. L'auteur de la saga n'entre pas dans de longs détails sur ces entretiens mystérieux ; il ne dit qu'un mot, mais ce mot est expressif : « Frithiof accourait au château et il se réjouissait près d'Ingeborg. » (*Ok skemti sèr vid Ingibiœgur.*)

Pendant ce temps, Helgi et Halfdan marchent à la rencontre de Hring. Mais l'aspect de l'armée ennemie leur fait peur. Le roi Hring demande à épouser Ingeborg, et pour en avoir plus tôt fini, ils y consentent. Le mariage est décidé, et la pauvre Ingeborg est contrainte d'oublier ses amours pour obéir à la volonté de ses frères. Ce n'est pas d'aujourd'hui, comme on le voit, que les filles de rois se marient par convenance politique. Les princesses norvégiennes du temps de Frithiof étaient comme les reines du XIXe siècle.

Cependant Helgi et Halfdan apprennent que Frithiof a pénétré dans la demeure qui lui était interdite. Pour le punir, ils lui ordonnent, en leur qualité de rois, de quitter le pays et d'aller aux îles Orcades chercher le tribut qui leur est dû.

Frithiof obéit. Il rassemble dix-huit hommes courageux et dévoués, et s'embarque sur *l'Ellide,* le meilleur navire qu'on ait jamais vu en Norvége. Mais à peine le bâtiment est-il en pleine mer, qu'une tempête violente éclate. Le vent gronde, les vagues mugissent. Pas un bras n'est assez adroit, pas une rame n'est assez forte pour soutenir le navire qui bondit sur les flots et menace à tout instant de s'engloutir.

Au milieu de l'orage, Frithiof se souvient de son amour et chante son Ingeborg. Il n'attribue cette tempête ni au hasard, ni à la colère des dieux, mais à la méchanceté de deux sorcières envoyées par son ennemi. « Je vois, dit-il, je vois au milieu des flots deux sorcières envoyées par Helgi. »

Sé ek Trœllkonur
Twœr à Baru
Thœr hefir Helgi
Hingat sendar.

Cette idée ne fait que lui donner une nouvelle ardeur. Il ranime le courage de ses compagnons, il rame avec force, et après avoir été ballotté par la mer et jeté sur une côte lointaine, il arrive aux îles Orcades. Le jarl Angantyr l'accueille avec amitié : « Je ne te donnerai rien, lui dit-il, pour tes deux rois que je méprise, mais je te donnerai à toi tout ce que tu voudras. » Frithiof reste quelque temps auprès de lui et se remet en route.

En arrivant dans son pays, il apprend que Helgi et Halfdan ont, pendant son absence, incendié sa maison, pillé son domaine. Tous deux célébraient alors la fête de Balder. Il s'avance dans le temple, jette la bourse qu'il a rapportée à la tête de Helgi et lui casse les dents; puis il incendie le temple et s'en va. Les deux rois veulent le poursuivre, mais Frithiof a brisé leurs vaisseaux, et il n'en reste pas un seul dont on puisse se servir.

Le hardi guerrier s'éloigne. Il s'embarque de nouveau sur *l'Ellide;* il s'élance sur les vagues et s'en va comme le vent le pousse, de rivage en rivage. Ses deux ennemis le déclarent proscrit. Mais que lui importe? Il a conquis un autre domaine; il est devenu roi de la mer. Cependant il n'exerce pas d'indignes pirateries comme les autres vikingr. Il s'attaque avec joie aux riches et aux forts, mais il prend pitié du pauvre pêcheur et respecte la barque du marchand.

Trois années se passent ainsi, et son nom devient célèbre, et de tout côté on raconte ses aventures, on célèbre sa valeur et sa noblesse d'âme. Pour lui, il se souvient sans cesse de son Ingeborg; il la regrette, et après avoir en vain cherché à se distraire par une vie aventureuse, il prend la résolution d'aller la voir.

Il se revêt d'un déguisement et se présente sous un faux nom dans la demeure du roi Hring; mais le roi le reconnaît aussitôt et le fait asseoir à sa table. Il n'ignore pas que Frithiof a été l'amant d'Ingeborg; il devine le motif qui l'amène; mais il sait aussi quelle est sa loyauté, et il a confiance en lui. Bientôt le jeune guerrier justifie cette confiance. Le roi et Ingeborg traversaient un fleuve couvert, en apparence, d'une épaisse couche de glace. La glace se rompt sous eux. ils tombent dans l'abîme, et c'est Frithiof qui les sauve au péril de sa vie. « Merci, » lui dit le roi qui ne veut pas montrer qu'il le reconnaît, » vous avez agi avec héroïsme, et Frithiof n'eût pas mieux fait. »

Un autre jour, Hring va à la chasse; il s'égare dans la forêt, s'éloigne de ses compagnons, et Frithiof est

seul auprès de lui. « Je suis las, dit-il, j'ai besoin de me reposer; » et il tombe au pied d'un arbre, épuisé de fatigue, et s'endort d'un profond sommeil. Frithiof, le voyant seul, loin de tout secours, sans défense, comprend aussitôt les tentations auxquelles il va être en proie. Cet homme qui repose ainsi devant lui, c'est un rival heureux, c'est l'époux d'Ingeborg, c'est celui qui l'empêche de s'unir à celle qu'il aime et dont il est aimé. Une pensée sinistre traverse son esprit, mais de peur d'y succomber, il tire son épée et la jette loin de lui.

Le roi en s'éveillant aperçoit d'un coup d'œil tout ce qui s'est passé. « J'étais sûr, dit-il, que je pouvais me fier à toi. Je t'ai reconnu dès le premier jour, et je t'ai fait asseoir à côté de moi comme un frère d'armes. Reste ici. Je suis vieux, mes enfants sont jeunes; quand je serai mort, tu prendras soin d'eux et tu gouverneras mon royaume. »

Frithiof reste. Quelque temps après, le vieux roi meurt. Frithiof épouse Ingeborg et règne avec elle. Ses anciens ennemis viennent encore l'attaquer, mais il en tue un, s'empare de ses États, et oblige l'autre à lui payer tribut.

CHAPITRE V.

HISTOIRE.

Si les sagas ont comme documents historiques une valeur considérable, la plupart cependant sont entremêlées d'une quantité de récits étranges, qui leur donnent un caractère plus romanesque que sérieux. Souvent aussi on y chercherait vainement l'ordre chronologique, base essentielle de la véritable relation historique. Mais avec leur amour de l'étude, leur ardent sentiment national, les anciens Islandais ont composé d'autres ouvrages plus graves et plus positifs. Telle est la *Heimskringla* de Snorri-Sturleson. Tel est le petit livre d'Are Frode que nous avons déjà mentionné, le plus ancien livre historique de l'Islande. Il commence à l'année 870 et raconte l'immigration norvégienne dans cette île, sa colonisation, et les événements qui s'y sont passés jusqu'à l'année 1120. C'est un récit très-sec, comme les annales qu'on écrivait au moyen âge dans les couvents, mais un guide chronologique sûr et instructif.

De la fin du XIIIe siècle date un autre ouvrage de la même nature, aussi peu attrayant à la lecture, aussi utile à consulter, c'est le *Landmamabok*, qui relate la découverte de l'Islande, les noms de ceux qui les premiers vinrent s'y établir, et le premier partage des terres.

A ces livres d'une forme aride, mais précise, il faut joindre les chroniques particulières qui s'écrivaient succinctement et successivement en différents lieux.

Telles sont les *Flateyan annal,* qui s'étendent jusqu'à l'année 1393; les annales de Skalholt, de Holum, les annales désignées sous le nom d'*Annales vetustiores,* que Langebek a reproduites en partie dans sa collection des écrivains danois du moyen âge et d'autres encore qui se sont continuées après la réformation.

Ces chroniques sont, vers la fin du moyen âge, les derniers restes de la féconde littérature islandaise qui, par son caractère original, par les circonstances où elle se développe, peut être considérée comme un des phénomènes les plus curieux des œuvres littéraires de l'Europe. Comme tous les peuples, la solitaire colonie d'Islande a eu ses jours d'élan et de force, ses jours de gloire poétique; son siècle d'Auguste et ses siècles de décadence.

L'évêque Johnson divise l'histoire littéraire de son pays en cinq époques qu'il compare aux cinq âges de la vie de l'homme. « Son enfance, dit-il, s'étend jusqu'à l'année 1056, où le pays fut éclairé par le christia-

nisme. De là jusqu'à 1100, où des prêtres instruits fondèrent sur plusieurs points des écoles, l'Islande passe par l'état d'adolescence. A partir du XIIe siècle, elle apparaît pleine de séve et de vigueur, exaltée par les chants de ses scaldes, illustrée par ses héroïques sagas ; puis à la fin du XIVe siècle, tout en elle porte l'indice de la vieillesse, et au XVe, l'indice de la décrépitude[1]. »

Son beau temps littéraire fut celui où, au milieu d'un cercle d'écoles et de gens lettrés, Snorri-Sturleson composait sa *Heimskringla*, et faisait dans son *Edda* le manuel mythologique et la poétique des scaldes scandinaves. Mais la puissante famille à laquelle appartenait cet illustre écrivain a elle-même fatalement contribué à la décadence de l'Islande. Par ses longues guerres, elle dévasta le pays, et le fatigua de telle sorte que, pour mettre fin aux luttes incessantes, à l'ambition désordonnée des chefs de son oligarchie, le peuple se réfugia sous l'autorité des rois de Norvége.

En se rejoignant à ce royaume, il recouvra, il est vrai, la paix intérieure qui depuis un siècle avait été perpétuellement troublée, mais il perdait à cette conquête son indépendance, son fier sentiment de liberté républicaine, et il n'apportait plus le même intérêt à la discussion des affaires, aux événements de la vie publique. Les assemblées de l'Althing, les lois qui y étaient promulguées, les divers partis qui s'y formaient, occupaient autrefois l'attention générale et donnaient

[1] Finni Johannæi *Hist. ecclesiasticæ islandainæ*, t. III, p. 164.

un ample sujet de descriptions pittoresques et de récits aux conteurs de sagas.

Après la réunion de l'Islande à la Norvége, on ne trouva plus dans les annales qui s'élaboraient encore çà et là dans divers districts qu'une sèche nomenclature des principaux fonctionnaires, un exposé de leurs actes administratifs, et de temps à autre la relation d'un mariage riche, et d'un combat entre quelques individus.

A ces causes de décadence dans le mouvement historique de l'Islande, il faut joindre les fléaux qui au XIV[e] et au XV[e] siècle dévastèrent la contrée : l'épidémie de la petite vérole qui enleva un grand nombre d'habitants, la peste noire plus cruelle encore, les hivers rigoureux qui enfantaient la famine, les éruptions de volcans qui couvraient de laves des champs de gazon[1].

Les Islandais affaiblis, appauvris, ne voyageaient plus, et les navires qui arrivaient sur leurs côtes n'étaient plus ces intrépides navires du temps passé, ces navires de vikingr apportant avec le butin des régions étrangères une aventureuse odyssée, un récit de courageux combats. C'étaient de pacifiques marchands qui venaient tout simplement échanger les denrées de leur pays contre les produits de la pêche et des pâturages de l'île.

Les Islandais n'avaient point encore cependant

[1] Voy. la première partie de cet ouvrage, *Histoire de l'Islande*, p. 8.

perdu le goût de la lecture. Dans l'isolement de leurs habitations, ils se réjouissaient de posséder un manuscrit pour abréger les longueurs de leurs soirées d'hiver. Mais au lieu de se passionner comme autrefois pour leurs traditions nationales, pour les chroniques de leurs pères, ils lisaient des romans de France, d'Allemagne, d'Angleterre, traduits d'Angleterre. La tendre Griseldis, la blanche Iseult, les merveilleuses expéditions des douze pairs de France, de Perceval, de Lancelot du Lac, leur faisaient oublier ce que leurs scaldes et leurs historiens racontaient autrefois des blondes filles scandinaves et des luttes frénétiques des Berserkir[1].

Peu à peu ces habitudes, qui avaient encore une apparence d'habitudes studieuses, s'effacèrent. Les élèves, puis les maîtres, disparurent des écoles. Le latin, qui y avait été enseigné d'une façon remarquable, devint une science si rare que beaucoup de prêtres le savaient à peine assez pour comprendre leur bréviaire.

Le souvenir des sagas ne se conserva que par les compositions de quelques versificateurs qui découpaient en mauvaises stances vulgaires la prose du XIIIe siècle, et par l'orgueil héréditaire de certaines familles dont ces sagas constituaient la généalogie. La réformation, avec son étroit et dogmatique esprit, frappa d'un arrêt de proscription ces chroniques traditionnelles entachées, disait-elle, de superstitions

[1] P. L Müller. *Om den islandske Historie skrivnings Oprindelse, Flor og undergang.*

claustrales et d'erreurs papistes[1]. Ce n'est qu'au xvii[e] siècle que nous verrons les hommes du Nord revenir à ces précieux documents et en comprendre l'importance.

De la réformation date pour l'Islande une nouvelle ère d'études. En 1387, cette île avait été, avec la Norvége, réunie au royaume du Danemark, sous la régence de l'habile Marguerite. Pendant le cours des orageuses dissensions et des guerres enfantées par le fameux traité de Calmar, la pauvre terre des scaldes ne pouvait qu'être fort négligée par ses souverains. Ce fut pour elle un malheur de plus à joindre aux fléaux des épidémies et des volcans. Christian III fut le premier qui se souvint d'elle et essaya de la relever de la décadence intellectuelle où elle était tombée. En 1542, il prescrivit la création d'une école latine dans le cloître de Helgafeldr; en 1552, il établit deux autres écoles près des siéges épiscopaux de Skalholt et de Holar[2]. Dès l'année 1530, comme nous l'avons dit dans le livre historique qui précède celui-ci, l'imprimerie avait été apportée en Islande[3].

Avec ce puissant moyen de propagation intellectuelle, avec ses écoles, l'Islande sortit enfin de sa lon-

[1] En 1746, Christian VI faisait encore publier en Islande une ordonnance dans laquelle il est dit : que l'on doit éviter, sous peine de punition, de s'occuper de ces contes, de ces prétendues histoires désignées sous le nom de sagas, qui ne conviennent point à des chrétiens.

[2] *Histoire de l'Islande*, p. 349.

[3] *Histoire de l'Islande*, p. 348.

gue torpeur. Nous ne retrouverons plus, il est vrai, en elle, cette féconde ardeur du temps passé, cette poésie d'un monde mythologique et d'un monde de guerriers aventureux ; cette poésie est morte avec sa verte jeunesse, elle ne reparaîtra plus que de loin en loin dans les œuvres de quelques écrivains avec l'accent élégiaque d'un regret.

Mais le goût des études classiques s'est ravivé dans cette patrie des Are Frode, des Saemunde, des Snorri. Des maîtres zélés donnent une nouvelle vie aux institutions abandonnées dans ces temps de malheurs, et, de ces institutions, il sortira des hommes sérieux qui appliqueront leur esprit critique et leur savoir à d'utiles travaux historiques.

Le premier en date est Arngrimr Johnson. Né en 1508, dans le gard de Vidalin, il prit de cette habitation le surnom de Vidalin, qu'il a transmis à une des plus honorables familles de l'Islande. Il fit ses études à Holar, puis y remplit les fonctions de recteur et ensuite celle d'évêque. Mort à l'âge de quatre-vingts ans, il a, dans le cours de sa longue carrière, composé en latin plusieurs ouvrages presque tous relatifs à l'Islande. Un de ces ouvrages est très-connu en Europe : c'est sa *Crymogea*, l'un des meilleurs guides que l'on puisse avoir dans l'étude de l'histoire islandaise[1]. On lui doit en outre un traité de morale intitulé : *Idea veri magistratus* (Copenhague, 1589); une esquisse historique

[1] *Crymogaea sive rerum islandicarum libri tres.* Hambourg, 1609, 1614, 1630, in-4°.

du Groënland[1], une lettre sur les anciens dieux scandinaves[2], un spécimen géographique de l'Islande[3] et quelques livres de piété[4].

Le second de ces écrivains est Biörn de Skaardrá, né en 1574, mort en 1655. Il employa sa vie à l'étude de l'histoire et du droit, et composa plusieurs ouvrages dans lesquels on trouve d'utiles notions, d'abord ses Annales de Skaardrá, qui embrassent un espace de temps de près de deux siècles et demi (de 1400 à 1644)[5]. *Opus haud contemnendum*, dit l'évêque Johnsen, *sed in veteri chronologia sæpe hallucinans*[6]. Nous devons signaler ensuite son *Glossarium juridicum*, dans lequel il donne l'explication des anciens termes de législation, puis un traité sur le Groënland, dont Torfesen s'est servi pour écrire sa *Grönlandia antiqua*.

Au XVIIIe siècle vécut un homme qui devait, dans cette historiographie d'Islande, effacer tous ses prédécesseurs par la sagacité de sa critique et l'étendue de son érudition, c'est l'évêque Finn Johnson, auteur de l'*Historia ecclesiastica*. Né en 1704 à Hitardal, il reçut les premières leçons de son père qui était un prêtre instruit, puis entra à l'école de Skalholt, et de là se

[1] *Grönlandia*, traduit en islandais par Ejolfson. Skalholt, 1688, in-4°.

[2] *Epistola de diis populorum borealium.*

[3] *Specimen islandiæ historicum et magna ex parte geographicum.* Amsterdam, 1643, in-4°.

[4] Notamment *Flores ex psalterio Davidis collecti.*

[5] *Annalars Biorns a Skaardrá,* publiées avec une traduction latine. Hrapprey, 2 vol. in-4°, 1774, 1775.

[6] Finni Johannæi *Hist. ecclesiast.*, t. III, p. 583.

rendit, à l'âge de vingt et un ans, à l'Université de Copenhague, où il acheva ses études.

De retour en Islande, il fut d'abord placé à la tête d'une paroisse et en 1754 investi de l'évêché de Skalholt. En remplissant dignement ces hautes fonctions, en s'occupant avec zèle de l'amélioration de l'école latine confiée à sa surveillance, et de la direction de son clergé, il poursuivait avec ardeur les recherches dont son ami, l'illustre Arne Magnussen lui avait donné le goût. Il écrivait une vie de Snorri-Sturleson, une dissertation sur la chronologie de la saga de Gunnlaugi, et enfin il composait son Histoire ecclésiastique. Cet ouvrage n'est pas seulement, comme son titre pourrait le faire supposer, un tableau des différentes phases par lesquelles a passé l'Église d'Islande depuis la conversion de l'île au christianisme jusqu'à la réformation, et depuis la réformation jusque vers le milieu du XVIII[e] siècle. Johnson y a fait entrer un récit souvent très-animé et toujours très-judicieux des événements politiques de l'île, et de ses divers modes d'administration. Il y a joint la description des mœurs de la population à diverses époques, et des notions assez détaillées sur l'état des écoles en différents temps, sur le progrès ou la décadence des sciences et de la littérature.

C'est donc une histoire complète de l'Islande, une histoire qui ferait honneur à un savant d'Allemagne, et dont la rédaction, dans une pauvre demeure solitaire de la solitaire Islande, est une œuvre presque incroyable. Commencée en 1746, la première partie de

cette histoire ne parut qu'en 1772, la seconde en 1774, la troisième en 1775, la quatrième en 1778[1].

Son fils Jean, qui lui succéda dans ses fonctions d'évêque, se distingua aussi par d'intéressantes publications. Il traduisit en latin le *Landnamabok*[2], écrivit une dissertation sur le droit ecclésiastique de Norvége, une autre sur le *Speculum regale*, et prit part à la rédaction de plusieurs recueils scientifiques.

Dans le même temps, un jeune professeur de Holar, H. Einarson, composait sa *Sciagraphia historiæ litterariæ*. Ce n'est qu'une espèce de manuel chronologique, sec et sans développement. Mais on y trouve, par ordre de matières et par ordre de dates, les noms de tous les écrivains islandais avec l'indication de leurs œuvres.

Nous avons à signaler encore au XVIII[e] siècle plusieurs écrivains du nom d'Olafson. L'un d'eux, qui était à la fois un érudit et un naturaliste distingué, Eggert Olafson, né en 1726, mort en 1768, a écrit en latin deux dissertations intéressantes : *Enarrationes historicæ de Islandiæ natura et constitutione* (Copenhague), 1749, et *Disputatio de ortu et progressu superstitionis circa ignem Islandiæ subterraneum* (Copenhague), 1751. Il a fait avec un de ses amis, Biarne

[1] Sa biographie de Snorri-Sturleson a été placée en tête de l'édition de Snorri, publiée par Schöning. Copenhague, 1777. Johnson a écrit plusieurs autres dissertations qui n'ont pas été imprimées, entre autres un traité sur la jurisprudence chrétienne de l'Islande : *Um kristinrett Islandinga.*

[2] *Liber originum Islandiæ.* Copenhague, 1774, in-4°.

Paulsen, un long voyage à travers sa contrée natale. Le récit de cette exploration est, sans contredit, la description la plus complète et la plus exacte qui existe des différents districts et des phénomènes naturels de l'Islande[1].

Son frère, Jean Olafson, a publié, outre plusieurs dissertations d'une importance secondaire, le meilleur traité que nous ayons sur l'ancienne poésie scandinave et sur ses règles de versification[2].

Un autre Olafson, né à Grumaik, a écrit la biographie de l'évêque Ogmundr, de Skalholt.

Un quatrième traduisit en latin plusieurs chants de l'Edda de Saemunde et l'Edda de Snorri-Sturleson.

Ce qui contribua puissamment à réveiller le goût des études historiques en Islande, ce fut l'intérêt qui, au XVIIe siècle, commença à se manifester en Danemark et en Suède pour les sagas. Longtemps oubliées ou méconnues, puis proscrites, comme nous l'avons dit, par les prédicateurs de la réformation, ces chroniques précieuses devaient enfin prendre leur place dans les bibliothèques, attirer les regards des savants et l'attention des philologues.

Dès l'année 1630, l'évêque Svendson, de Skalholt, envoyait au roi de Danemark, Frédéric III, avide d'instruction, plusieurs anciennes sagas. En 1661,

[1] Traduit en français par M. Gauthier de Lapeyronie. 5 vol. in-8°, Paris, 1802.

[2] *Om den gamle mordiske Digte Konst, dens Grundregler, Venester.* Copenhague, 1786, in-4.

l'Islandais Rugman fut chargé de faire dans l'île un achat de manuscrits pour le roi de Suède. D'autres personnes ayant reçu une mission semblable, Christian V rendit un arrêt spécial pour défendre aux Islandais de vendre leurs manuscrits à des étrangers.

Grâce à cette ordonnance et au zèle actif des savants danois, la plupart des richesses historiques et philologiques de l'Islande furent peu à peu réunies à Copenhague[1]. En 1663, Torfesen en avait déjà recueilli un assez grand nombre, et non-seulement il les recueillait, mais il montrait par ses écrits quel usage on pouvait en faire. On doit à cet érudit, qui appartient à l'Islande par sa naissance[2], plusieurs ouvrages qui ont plus d'une fois servi de base aux travaux des écrivains de France, d'Allemagne et d'Angleterre[3].

Les acquisitions entreprises par Torfesen furent poursuivies avec une plus grande ardeur par Arne Magnussen, qui était aussi un enfant de l'Islande[4]. Il passa dix ans de sa vie à s'en aller dans l'île, de

[1] Il en existe aussi une certaine quantité en Suède. M. Arvidson a publié un catalogue des manuscrits islandais qui se trouvent à la Bibliothèque royale de Stockholm. On n'y compte pas moins de deux cent seize articles.

[2] Né en 1636, élevé à Skalholt, il vint en Danemark finir ses études et y passer le reste de sa vie.

[3] *Historia rerum norvegicarum.* 4 vol. in-folio, 1711.
Series dynastarum et regum Daniæ. Copenhague, 1705, in-4°.
Historia Vinlandiæ antiquæ. Copenhague, 1705, in-8°.
Grönlandia antiqua. Copenhague, 1706, in-8.
Historia Orcadum. Copenhague, 1697, in-folio.

[4] Né en 1633 dans le Dale Syssel. Il étudia d'abord à Skalholt,

montagne en montagne, de gárd en gárd, recueillant toutes les chartes, tous les documents historiques, tous les manuscrits qu'il trouvait çà et là dans la maison du prêtre, ou la cabane du pêcheur. Il en amassa une telle quantité, qu'à la fin de son exploration il chargeait de son butin une frégate. L'incendie de 1728, qui dévasta la moitié de la ville de Copenhague, consuma une partie de ses richesses. Heureusement il s'en trouvait une bonne partie en lieu de sûreté. Arne Magnussen a peu écrit[1]. Mais il a, par ses recherches, puissamment aidé aux travaux des autres écrivains et donné une vive impulsion à l'étude de l'ancienne langue et des anciens monuments historiques de la Scandinavie.

L'Islande s'honore encore d'avoir donné le jour à l'un des hommes les plus savants de notre époque, M. Finn Magnussen (Finnæus Magnæus)[2]. C'est un fait merveilleux que la quantité de dissertations, de notices produites par cet infatigable écrivain. Dans

puis se rendit en Danemark, voyagea en Allemagne, et à son retour à Copenhague fut nommé professeur d'antiquités danoises. Envoyé en Islande en 1702, il en revint en 1712, et mourut en 1730.

[1] Il est l'auteur de la Vie de Saemunde imprimée en tête de l'édition de l'Edda, dont le premier volume parut à Copenhague en 1787. Il a écrit quelques autres traités et publié deux ouvrages historiques : *Incerti autoris chronica Danorum*, et *Testamentum magni regis Norvegiæ*. Ces deux ouvrages se trouvent dans la collection des *Scriptores rerum danicarum* de Langebek.

[2] Né à Skalholt en 1781, il se rendit à Copenhague en 1796, y revint après un court voyage en Islande, et depuis longtemps y

CHAPITRE VI.

JURISPRUDENCE ET SCIENCES DIVERSES.

Les Norvégiens qui, au IXe siècle et au Xe siècle, émigrèrent en Islande, n'étaient point aussi grossiers que l'état presque barbare de la plus belle partie de l'Europe à cette époque pourrait le faire supposer. Il existait alors dans les divers districts de la Norvége une certaine organisation provinciale et communale assez régulière. Halfdan le Noir, père de Harald aux Beaux Cheveux, avait composé à l'aide de Thorleifr, surnommé le Sage, un code national.

Les chefs de l'émigration fuyant le despotisme de Harald appartenaient aux premières familles du pays. En s'embarquant pour l'Islande, ils emmenaient avec eux leurs serviteurs, leurs esclaves, leurs clients et s'en allaient former sur l'île déserte une république aristocratique. Là, comme en Norvége, ils furent les juges de leurs subordonnés, et tant que dura le paganisme, chacun d'eux joignait à ses fonctions de juge celles de prêtre et de sacrificateur. L'autorité religieuse corroborait encore l'autorité administrative. Les séances judiciai-

res étaient établies près du temple des dieux, et l'on gardait sur l'autel d'Odin l'anneau d'or sur lequel juges et témoins devaient prêter serment.

Ces deux fonctions étaient tellement liées l'une à l'autre, que ceux des émigrants qui n'avaient point exercé le sacerdoce dans leurs domaines de Norvége, n'osèrent s'arroger les attributions de juges en Islande. Pour les familles qui les possédaient, elles étaient un droit héréditaire qui se transmettait même aux femmes et aux mineurs, mais qui pouvait aussi être légué à d'autres et se vendre.

Si cette action judiciaire suffisait, ou à peu près, dans les rapports du chef de district avec ses tenanciers, on comprend qu'elle pouvait être aussi la cause des conflits les plus fâcheux, lorsqu'il s'élevait une contestation entre des chefs de clans, entre ces grands prêtres et ces grands juges qui ne reconnaissaient point de loi commune, point d'autre droit que leur droit individuel et leur privilége héréditaire. Chacun d'eux alors se faisait un pieux devoir de défendre ses prérogatives, et la force des armes était substituée aux débats de la légalité [1].

Dans ce déplorable état de choses, un Islandais éclairé, Ulfliot, résolut de chercher à prévenir ces dangereuses rivalités en astreignant tous les chefs de famille à une même juridiction. Pour accomplir son œuvre, il s'en alla en Norvége consulter Thorleif le Sage. Il passa près de lui trois années, et à son retour

[1] *Histoire d'Islande*, p. 64.

en Islande (928) il travailla de concert avec un de ses amis, Grim Geitskor, à propager son idée. L'année suivante, le peuple fut appelé à se réunir au lieu choisi par Grim. Là fut la première séance de l'Althing. Là fut élu le juge suprême de l'île, le promoteur de la loi, le *Logòmadr,* et d'une voix unanime Ulfliot fut appelé à exercer ces hautes fonctions. C'était une juste récompense du service qu'il venait de rendre à son pays.

La loi à laquelle Ulfliot avait donné son nom ne subit, après la mort de cet homme intelligent, que quelques modifications, et subsista dans son essence jusqu'à l'adoption du christianisme (en l'an 1000), qui devait nécessairement apporter de grands changements à l'ancienne législation.

En l'année 1004, le Logmadr Skapte proposa et fit adopter la création d'un nouveau tribunal supérieur destiné à juger toutes les causes qui, par un défaut de forme ou par quelque autre raison, n'auraient pu être définitivement réglées aux séances annuelles de l'Althing. « L'organisation de ce tribunal, dit M. J. F. W. Schlegel, prouve à quel point de sagacité et d'intelligence les Islandais en étaient venus, à cette époque lointaine, en matière de législation[1]. »

En 1117, le nombre des lois que l'on lisait régulièrement chaque année à l'Althing s'était tellement accru, que le Logmadr Bergthor Rafnsen proposa de les réunir toutes en un même code qu'une commission

[1] *Ons des gamle islandske lov og retsbog Kaldet Graagas. Nordisk Tidskrift,* t. I. Copenhague, 1832.

serait chargée d'écrire, et qu'on lirait en trois reprises différentes aux séances de l'Althing, de telle sorte que la lecture complète en fût achevée en trois ans. Cette proposition ayant été adoptée, la commission rédigea le recueil de lois connu sous le nom de Grágas, qui resta en pleine vigueur tant que l'Islande conserva son organisation républicaine[1].

A ce code national succédèrent les codes norvégiens dont nous avons donné l'indication dans l'*Histoire d'Islande*[2].

Ces différents codes ont occupé, à diverses époques, plusieurs commentateurs islandais et danois. L'évêque Johnson en a donné une juste appréciation dans son Histoire ecclésiastique.

En même temps que les anciens Islandais rédigeaient leurs lois et composaient leurs chants héroïques et cosmogoniques, ils cultivaient aussi, dans une certaine mesure, les sciences. Leur vie guerrière, pleine de périls, les obligeait à étudier la médecine et la chirurgie[3]. Leurs expéditions aventureuses, leurs voyages lointains leur donnaient de nombreuses notions géographiques. On en trouve à chaque instant la trace dans leurs sagas. Enfin, ils n'étaient pas étrangers aux sciences physiques et aux traités de didactique.

Il existe dans la vieille littérature islandaise deux ouvrages qui ne peuvent être classés ni dans l'histoire,

[1] Le recueil a été imprimé avec une traduction latine en 1830 à Copenhague.

[2] Page 295.

[3] *Histoire d'Islande*, p. 254.

ni dans la poésie, et qui méritent d'être notés à part. Le premier est le calendrier ecclésiastique, connu sous le nom de *Rymbegla*, le second est le *Kongs skugsio* (Miroir du roi).

Le *Rymbegla* fut écrit entre le XIIe et le XIIIe siècle. C'est un livre composé de paragraphes détachés sur les fêtes, sur la division du temps, sur le cours du soleil, sur l'âge du monde, tout cela jeté pêle-mêle comme des notes d'érudit, comme les fragments de lecture qu'amassait Jean-Paul. A côté d'un chapitre sur les évêques de l'Islande, voici venir l'histoire des empereurs romains, et puis celle des rois d'Israël, et celle d'Hector et Sémiramis. L'auteur a fait un étonnant mélange de connaissances réelles et d'idées fabuleuses. Par exemple, il croit sans hésiter à l'existence des cyclopes, des dragons, des basilics et des sirènes, comme il croit à celle d'Isleifr, premier prélat de Skalholt. Il raconte avec la plus charmante crédulité qu'il y a bien sûr, des pays où les hommes n'ont pas de tête et portent le nez et les yeux dans la poitrine. D'autres ont une tête de chien et aboient quand ils veulent parler. D'autres viennent au monde sans bouche, et ne vivent que du parfum des fleurs et de l'arome des plantes [1]. Il y a quatre grands fleuves qui découlent du paradis : le Gange, le Nil, le Tigre et l'Euphrate, et les voyageurs ont vu en Grèce un fleuve qui teint en blanc les moutons qui viennent s'y abreu-

[1] Les mêmes idées se retrouvent dans Pline, dans saint Augustin, et elles étaient répandues dans toute l'Europe au moyen âge.

ver, et un autre qui les teint en noir. On a découvert aussi en Phrygie, un lac où les pierres croissent comme des arbres, et beaucoup d'autres choses merveilleuses qu'on ne croirait pas, dit le naïf conteur, si elles n'étaient attestées par les philosophes.

Tout ce livre est ainsi fait de morceaux disjoints; c'est en certaines parties un récit fort monotone, et

M. Leroux de Lincy a cité dans son livre des légendes quelques fragments du *Miroir du monde*. Ce poëme curieux renferme une longue description des merveilles de l'Inde. On y trouve le passage suivant :

« Autres gens i a tous vélus
Qui les poissons manguent crus
Et si boivent la mer salée
Si r'a deviers cele contrée
Biestes et homes la moitié
Et ceux ont VIII dois en lor piés.
Mout par i a oribles biestes
Qui ont cors d'omes et de chiens testes,
Qui a loz ongles tout ariestent
Et de pieaux de biestes se vestent.
. . . .
Autre i resont ki n'ont c'un œl
Enmi le front clair et vermel
Si r'a uns autres qui les vis
Et la bouce ont enmi le pis
Et un œl en cascune espaule
Si r'a vers le flueve de Gange
Une gent cortoise et estrange
Et ont droite faiture d'ome
Qui de l'odor d'aucune pume
Vivent sans plus et si vont loing
La pume lor a tel besoing
Que se male puor sentoient
Sans la pume tantost mourroient »

dans d'autres une mosaïque curieuse de préjugés populaires, de croyances superstitieuses. Sous ce rapport, il mérite d'être lu par tous ceux qui veulent se faire une idée complète des connaissances cosmographiques du moyen âge [1].

Le *Miroir du roi* ressemble beaucoup par sa forme au *Castoiement d'un père à son fils*, et à tous les livres du même genre. Il renferme deux grandes dissertations sur le commerce et sur la cour. Il devait y en avoir deux autres sur les prêtres et les laboureurs. L'auteur aurait ainsi embrassé les quatre classes de la société. On ignore s'il a accompli son œuvre. Dans tous les cas, les deux premières parties seulement nous ont été conservées. Ce livre fut écrit par le ministre d'un roi de Norvége pour l'instruction d'un prince, et je ne sache pas d'ouvrage qui puisse donner une idée plus étendue et plus nette de l'état du Nord au moyen âge. Ce ministre est un homme fin et habile, homme du monde, homme de cour, façonné à tous les usages de son époque, fort instruit en beaucoup de choses, et, du reste, crédule comme les hommes de son temps. Si vous voyiez comme il apprend à son élève le moyen d'être marchand, comme il lui recommande d'agir avec prudence, de ne pas se lier trop vite avec ceux qui viennent à lui, de ne pas placer dans la même entreprise tout ce qu'il possède, de peur de perdre tout à la fois; comme il lui indi-

[1] Rymbegla, sive rudimentum computi ecclesiastici. Copenhague, 1780, 1 vol. in-8°.

que bien le secret de vendre à propos, et la nécessité de ménager ses ressources. On croirait entendre un vieux marchand de province confiant, d'une main tremblante, la gestion de ses affaires à son fils, en lui déroulant patiemment toutes les ruses de son métier.

Quand il passe de la maison de commerce à la cour, il se fait encore plus timide et plus cauteleux. Le vieux ministre a vécu au milieu des grands, dans la demeure des princes, il sait avec quelle réserve il faut approcher ceux qui tiennent en main le pouvoir. Il parle de ce *terrain glissant des châteaux* comme eût pu le faire un courtisan de Louis XIV, mais pas un courtisan n'aurait représenté l'autorité royale sous un aspect aussi imposant. Que de précautions il faut prendre pour pénétrer dans la demeure du roi, et comme il faut être adroit, patient et maître de soi-même dès qu'on aspire à vivre auprès de lui! Le roi n'est pas toujours de bonne humeur, il faut consulter son regard et l'expression de son visage avant que de lui adresser une demande. S'il est assis à table, on aura soin de se tenir humblement à quelque distance de lui; s'il parle, on se gardera bien de détourner la tête, de se montrer distrait ou inattentif; s'il fait un geste, il faut pouvoir, le premier, interpréter ce geste et agir; s'il donne un ordre et qu'on ne le comprenne pas, on ne sera pas si hardi que de l'obliger à répéter ce qu'il vient de dire une seconde fois, on répondra qu'il a été entendu et qu'il va être obéi; s'il appelle un courtisan, le courtisan se jettera à genoux devant lui, et ne se relèvera que quand le roi le lui aura commandé.

Après cela viennent d'autres conseils sur la manière de se vêtir, sur les armes qu'on doit porter et sur l'équitation. Car ce précepteur du prince est un homme universel, et il apprenait à son élève tout ce qu'on savait vraisemblablement en Norvége au XIIe siècle. Quand il lui a ainsi enseigné le respect qu'on doit aux rois, il lui enseigne, par des exemples tirés de la Bible, par l'histoire de David, de Joseph, de Mardochée, la conduite que les rois doivent avoir. Puis, en lui parlant des pays qu'il peut parcourir, il lui dit ce qu'il sait sur chaque pays, et alors nous retombons dans toutes les traditions étranges du Rymbegla et des autres géographies du moyen âge. Il sait qu'il y a des phoques au Groënland, mais c'est pour lui un animal merveilleux qui a la tête, les yeux, les épaules comme un homme, et personne n'a vu le reste de son corps[1]. Il dépeint assez exactement l'aurore boréale, mais il est dans un grand embarras pour expliquer d'où elle provient. Cependant, dit-il, comme le Groënland se trouve à l'extrémité du globe, il est probable que cette lumière vient du cercle de feu qui entoure la terre, ou des étincelles qui jaillissent des rayons du soleil quand il se couche, ou peut-être du reflet des glaces qui couvrent toute cette partie du monde.

L'Irlande est surtout pour lui un vrai pays de prodiges. Il y a là un lac qui change la moitié d'une

[1] Cette description du phoque a été reproduite dans un ouvrage français : *Relation du Groënland*. Paris, 1667. L'auteur cite le Miroir du roi comme une autorité.

branche d'arbre en fer, l'autre en pierre. Il y a des sources qui teignent les cheveux. Il y a une île où l'air a une telle force vitale que personne ne peut y tomber malade. Quand un homme a atteint l'âge qu'il présume que Dieu lui destinait, on l'emmène dans un autre pays, pour qu'il puisse mourir, car jamais dans cette île il ne pourrait mourir de maladie. Dans une autre île, quand les habitants meurent, on ne les enterre pas. On les porte près de l'église, et ils se promènent là tranquillement et causent avec les passants.

L'Islande est aussi une terre assez curieuse. On y trouve des baleines dont les naturalistes de nos jours ne soupçonnent guère l'existence, et il y avait autrefois une source qui devait singulièrement plaire aux Islandais. Cette source avait le goût de la bière. Mais si par un esprit de convoitise trop grand, le buveur voulait aller bâtir sa cabane dans ce lieu privilégié, l'eau merveilleuse fuyait d'un autre côté ; et s'il voulait y remplir ses flacons pour les emporter, elle redevenait à l'instant comme l'eau ordinaire. Il fallait en user sobrement, et alors il n'y avait pas dans la demeure du jarl, dans le palais du roi, de boisson comparable à celle-là.

Le Miroir du roi fut écrit vers le milieu du XII[e] siècle, Il a été publié au siècle dernier avec une traduction latine et danoise et une dissertation de l'évêque Johnson [1].

[1] Kongs skugsio utlögd a danskna og latinea. Soröe, 1768, 1 vol. in-4.

CHAPITRE VII.

INSTRUCTION PUBLIQUE. — POÉSIE MODERNE.

Dans son isolement au sein de l'Océan, la pauvre île d'Islande n'est point restée étrangère au mouvement intellectuel de notre époque. Le gouvernement danois, qui, entre tous les gouvernements européens, se distingue par son zèle pour l'instruction du peuple, s'est occupé avec une active sollicitude des écoles d'Islande. L'intérêt que les savants du Nord ont manifesté pour les productions littéraires de la patrie de Snorri et leurs publications n'ont pas peu contribué à raviver parmi les Islandais le goût de l'étude et l'amour de leur histoire, de leur poésie. Grâce à ces divers mobiles, la demeure des pauvres paysans islandais offre aujourd'hui aux regards du voyageur un intéressant objet d'observation. Chez tous ces paysans, on trouve la Bible et les sagas.

La Bible et les sagas, c'est leur dot de mariage, c'est le legs de leur père, c'est le trésor de famille qui a succédé à la cotte d'armes du vikingr, à la

hache des berserkir. Dans les longues soirées d'hiver, quand la tempête gronde autour de l'humble bær, quand la neige couvre tous les chemins et interrompt toutes les communications, la famille du paysan se réunit dans une même salle. Les femmes préparent les vêtements de laine, les hommes façonnent leurs instruments de pêche ou d'agriculture, et, à la lueur d'un pâle flambeau, le maître de la maison prend un livre et lit à haute voix. Souvent même, si les livres lui manquent, il récite par cœur des fragments de poëmes, et des sagas entières. Ainsi tous apprennent à connaître leur histoire, les actions de valeur de leurs ancêtres, et les faits d'armes qui ont illustré le lieu qu'ils habitent et les lieux qu'ils parcourent. Neuf siècles sont passés, et les noms de ceux qui ont peuplé ces montagnes d'Islande sont redevenus populaires parmi leurs descendants, et les exploits de ces soldats aventureux qui s'en allaient sur leur barque fragile braver la guerre et les orages, font encore palpiter le cœur pacifique de ces habitants du bær qui ne pensent plus qu'à élever leurs moutons, ou à jeter leurs filets le long de la côte.

Quand le paysan a lu tous les livres qu'il possède, il fait un échange avec ses voisins. Le dimanche il emporte à l'église sa bibliothèque. Il prête ses sagas à ceux qui ne les connaissent pas encore, et les autres paysans lui prêtent les leurs. Il est aussi tel livre qu'il relit régulièrement chaque hiver; il en est d'autres qu'il copie en entier. On voit dans plusieurs habitations de gros volumes in-folio écrits avec le plus

grand soin. C'étaient les traditions que le paysan avait lui-même copiées, faute de pouvoir les acheter. La société de Copenhague a rendu un grand service à toutes ces réunions de famille en publiant à un prix modéré une nouvelle collection de sagas[1]. Aussi les paysans islandais ont-ils souscrit avec empressement à cette collection.

Si de la demeure du fermier nous passons à celle du prêtre ou du sysselman, le cercle de connaissances s'agrandit et l'étonnement redouble. Que de fois je me suis arrêté avec un sentiment de vénération dans un de ces presbytères isolés au milieu des champs de lave! J'entrais dans une chambre humide, malsaine, dépouillée de meubles; mais sur les coffres en bois, sur les fenêtres, sur une planche clouée contre la muraille, j'apercevais les meilleurs livres de science et de littérature, et un homme couvert d'une mauvaise redingote s'avançait vers moi, prêt à me répondre en quatre ou cinq langues, prêt à me parler des grands poëtes modernes et des classiques anciens[2]. Dans ces

[1] *Fornmanna sægur.* Copenhague, 1830. Il en a déjà paru 11 vol. in-8°. M. Rafn a aussi publié un recueil important sous le titre de *Fornaldar sægur,* 3 vol. in-8°.

[2] C'est dans un de ces malheureux presbytères que Torlakson traduisit en vers fidèles et élégants l'*Essai sur l'homme* de Pope et le *Paradis perdu* de Milton. Dans un autre, nous avons trouvé un jeune prêtre qui avait vendu son mince patrimoine pour voyager, et qui, en s'imposant de longues privations, était parvenu à visiter successivement l'Allemagne, la France, l'Angleterre, l'Italie et la Grèce. Il connaissait toute notre littérature moderne, et nous citait avec bonheur les noms des écrivains dont il avait étudié les œuvres et des professeurs dont il avait suivi les cours.

habitations solitaires le pauvre prêtre n'aperçoit devant lui que l'église et le cimetière, l'église où il a été baptisé, le cimetière où il a déjà marqué sa tombe à côté de celle de son père. Pas un être n'est là pour répondre à ses pensées, pour l'encourager dans ses efforts. Tout ce que nous appelons gloire, fortune, moyens d'émulation, tout cela est perdu pour lui; et cependant il travaille, il s'instruit, il se fait à lui-même son monde poétique. Les muses, pour nous séduire, n'ont pas toujours besoin de venir à nous la tête couverte de lauriers, et l'étude, que nous devrions déifier comme les muses, attire à elle, par un charme infini, plus d'un homme simple et dénué d'ambition, qui n'attend rien de son travail que le bonheur même de travailler.

Tous les Islandais savent lire et écrire. Ils n'ont cependant point d'école élémentaire publique, et il ne peut en être autrement dans un pays où les habitations sont toutes disséminées à travers champs, et éloignées l'une de l'autre; mais chaque bær est une école, et chaque mère de famille se fait elle-même l'institutrice de ses enfants. Le soir, elle les rassemble autour d'elle, et leur donne ses leçons. Les enfants orphelins ou appartenant à des parents incapables de s'occuper de leur éducation, sont placés, aux frais de la caisse des pauvres, dans une autre famille. C'est le prêtre qui surveille ces diverses écoles, c'est lui qui interroge les élèves, qui approuve ou condamne, et distribue aux pauvres femmes de pêcheurs les livres élémentaires dont elles ont besoin. Le grand

jour d'épreuve est celui où les enfants se présentent à la confirmation. Pas un d'eux ne peut être admis s'il ne sait lire et écrire, et ce serait pour une mère de famille islandaise un vrai malheur de voir un de ses fils échouer dans cet examen religieux.

Deux autres causes contribuent encore à entretenir parmi les Islandais le goût de l'étude, ce sont leurs longues nuits d'hiver et leur isolement. Pendant près de la moitié de l'année, ils vivent seuls, renfermés dans leur bær, dépourvus de toute société et de tout moyen de distraction. Que feraient-ils alors, s'ils n'aimaient le travail? Les uns lisent, les autres s'occupent d'ouvrages d'orfévrerie ou de ciselure. L'été leur ramène la vie de voyage : l'hiver leur impose la vie de solitude et de recueillement. Puis l'Islande est maintenant dotée de plusieurs établissements dont on aime à reconnaître l'heureuse influence. Il y a une imprimerie à Vidœ, une bibliothèque publique et une société littéraire à Reykiavik, une école latine à Besesstad.

La bibliothèque de Reykiavik fut fondée en 1821, par les soins de M. Rafin, professeur à Copenhague. Elle appartient à toute l'Islande, car toute l'Islande a contribué à la former, à l'enrichir. Le gouvernement danois ouvrit une souscription, et les particuliers donnèrent des livres et de l'argent. Chaque année encore le paysan, le prêtre, le marchand apportent leur tribut volontaire à cette bibliothèque, et chaque année le gouvernement lui envoie les meilleurs livres imprimés à Copenhague. Aujourd'hui elle compte près de

huit mille volumes, composés de classiques anciens et d'ouvrages étrangers. Le but des fondateurs est de la rendre aussi populaire que possible, et surtout d'y former une collection complète de tous les ouvrages ayant rapport à l'Islande. Le lieu qu'elle occupe n'est pas disposé de manière qu'on puisse y venir lire, mais chaque semaine elle est ouverte à jour fixe, et l'on prête des livres aux habitants des districts les plus éloignés, pour plusieurs mois et quelquefois pour un an. Ainsi, quand l'Islandais des montagnes du Nord vient à Reykiavik, la bibliothèque populaire s'ouvre pour lui, il y dépose son offrande, et il prend les livres qu'il veut étudier. Si cette coutume présente un résultat fâcheux, celui de priver pendant un assez long espace de temps la bibliothèque de plusieurs ouvrages essentiels, elle offre l'avantage immense de faire circuler dans les familles une foule de bons livres qu'elles ne pourraient se procurer, de répandre comme une source abondante la vie intellectuelle dans toutes les artères de cette lointaine population.

La société littéraire d'Islande date de 1816. Elle se divise en deux branches, celle de Copenhague et celle de Reykiavik. Son but est de propager en Islande le goût de la littérature, et de faire imprimer dans la langue du pays les livres les plus utiles. Le nombre de ses membres n'est point limité. En même temps qu'elle cherche à s'attacher par un lien de confraternité littéraire des savants étrangers, elle enveloppe dans son vaste réseau toute l'Islande intellectuelle. A part

six cents francs qu'elle reçoit chaque année du gouvernement danois, cette société n'a pas d'autre ressource que la cotisation à laquelle se soumettent ses membres, et avec ce revenu précaire et le produit de ses publications, elle a fait paraître plusieurs ouvrages populaires[1], et contribué à la confection d'une carte générale de l'Islande.

Outre ces livres excellents d'histoire, de géographie, que la société répand dans chaque district, elle publie encore tous les mois un journal. C'est une simple feuille in-18, qui a pour titre *Courrier du midi* (SUNNAN POSTURINN), une feuille créée exprès pour le peuple, écrite pour le peuple. Il n'y a là ni discussions politiques, ni querelles littéraires. Le paysan d'Islande, tout occupé de sa ferme, de sa pêche, est encore étranger à ces graves débats qui agitent si fort nos salons. Seulement le *Courrier du midi* lui dit de temps à autre ce qui se passe en Europe, s'il y a une révolution, une guerre, un désastre, et cela lui suffit. Le plus souvent, on l'entretient de lui-même, on lui donne des conseils d'hygiène, d'agriculture, d'économie domestique. Puis un rédacteur lui annonce les découvertes les plus utiles; un autre lui communique ses observations astronomiques, et de temps en temps, un troisième chante sur le mètre des anciens scaldes le bonheur et les vertus de l'Islande moderne. Le paysan est enchanté de voir tant de science et de sagesse réunies dans une

[1] Je citerai, entre autres, la *Sturlunga saga*, 4 vol. in-4; les *Annales d'Islande*, 3 vol. in-4; les poésies de Grœndal, Olafssen, etc.

si petite feuille, et chaque mois il l'attend avec impatience ; aussi le *Courrier du midi* compte-t-il, sur une population de cinquante mille habitants, onze cents abonnés[1].

Une société de jeunes gens instruits et zélés a fondé, sous le titre de *Fiolnir*[2], un journal qui s'écarte dédaigneusement des routes paisibles frayées par le *Courrier du midi.* Il y a là, en littérature, un souffle romantique venu des côtes de France ; en politique, un vague retentissement de nos éternelles discussions et de nos passions orageuses, qui étonnent fort et quelquefois effrayent sérieusement l'esprit pacifique des Islandais. Le premier numéro de *Fiolnir* renfermait un fragment des *Paroles d'un croyant.* L'humble prêtre qui avait traduit ce livre dans la langue des scaldes m'en parlait comme d'une étrange fiction.

Le journal de la jeune école islandaise paraît chaque année. Il est écrit avec chaleur, si ce n'est avec habileté, et imprimé avec luxe.

Il y avait autrefois, comme nous l'avons dit, deux écoles latines en Islande. Toutes deux furent d'abord réunies à Reykiavik, et en 1806 l'école de Reykiavik fut transportée à Besesstad. Ce qu'on nomme Besesstad

[1] On pourrait citer beaucoup d'autres exemples de cet amour des Islandais pour la lecture. Les sagas rimées de Vidœ sont toujours imprimées en très-grand nombre, et la douzième édition du recueil de sermons de Vidalin s'est vendue, il n'y a pas longtemps, à trois mille exemplaires.

[2] L'un des noms habituels d'Odin.

n'est autre chose qu'une église et une ferme. Il y a là quarante élèves. Il ne peut y en avoir plus, faute de place. Encore couchent-ils deux à deux, ou plutôt quatre à quatre, dans une espèce d'armoire à double compartiment qui chaque soir se ferme hermétiquement sur eux, et dont l'aspect seul fait frémir. Si l'on a pris à tâche de leur donner de bons maîtres et de leur enseigner beaucoup de choses en peu de temps, on s'est très-peu occupé de leur bien-être matériel. Leur existence est livrée à un économe qui, pour un prix déterminé[1], se charge de les nourrir et de leur donner des souliers pendant huit mois de l'année[2].

L'école s'ouvre au 1er octobre et se ferme au 1er juin. Les élèves ont huit heures de leçon par jour. Ils étudient l'hébreu, le grec, le latin, le danois, l'histoire, la géographie, l'arithmétique, et, dès leur entrée à l'école, la théologie, car Besesstad est, avant tout, une école ecclésiastique, une espèce de séminaire; et de cette contraction forcée de divers genres d'étude résulte un grand inconvénient. Ceux qui deviennent prêtres, en sortant de là, sont loin d'avoir acquis les connaissances qui leur seraient nécessaires. Ceux qui suivent une autre carrière, ont passé de longues heures à recueillir des notions de théologie qui leur sont com-

[1] Quarante species (environ deux cent quarante francs) pour chacun. Le gouvernement danois paye pour vingt élèves.

[2] Il faut remarquer que le soulier islandais n'est autre chose qu'un carré de peau de phoque ou de peau de mouton reployé en deux, et soutenu sur le pied avec des courroies. Une jolie paire de souliers coûte cinquante centimes.

plétement inutiles. Tous les hommes éclairés d'Islande désireraient qu'il y eût au moins deux écoles distinctes. L'argent manque pour les établir.

Il y a à Besesstad quatre professeurs. Le premier, qui enseigne la théologie et qui représente l'école dans toutes les occasions importantes, reçoit par an quatre cents species (deux mille quatre cents francs). Les autres n'ont que dix-huit cents francs. Tous quatre sont des hommes vraiment remarquables, et tels qu'on serait heureux d'en rencontrer dans beaucoup d'institutions plus renommées que l'humble école de Besesstad. L'un deux est très-versé dans la connaissance de la langue hébraïque et de l'histoire ecclésiastique. Un autre s'est distingué par ses travaux de géographie. M. Egilsson a pris part à toutes les grandes publications d'ouvrages islandais qui se sont faites dans les dernières années à Copenhague, et prépare en ce moment une nouvelle édition de l'*Edda* de Snorri-Sturleson, avec une traduction latine. Le vénérable docteur Schieving, le professeur de littérature latine, est un de ces hommes savants et modestes, que l'on n'apprend pas à connaître sans émotion, et que l'on ne peut oublier une fois qu'on les a connus. Il y a vingt ans que M. Schieving travaille à un dictionnaire islandais-latin[1]. Il a tour à tour compulsé les anciens livres de droit et les anciens livres d'histoire, les chants des

[1] Le meilleur dictionnaire islandais que nous ayons est celui de Biorn, publié par Rask. Copenhague, 1814, 2 vol. in-4. Il est encore très-fautif et très-incomplet.

scaldes et les sagas. Quand les livres imprimés lui ont manqué, il est entré en correspondance avec les étudiants de Copenhague, afin de faire compulser les manuscrits islandais qui se trouvent à la bibliothèque. Il a classé chaque mot dans ses différentes acceptions; chaque acception est justifiée par une citation, et chaque citation accompagnée d'une note indiquant le livre, la page où elle a été prise, le sens qu'elle doit avoir. J'ai vu dans la demeure de M. Schieving à Besesstad l'immense quantité de matériaux qu'il a amassés pour faire son dictionnaire, et je lui ai demandé s'il ne pensait pas à le publier bientôt. « Hélas! non, m'a-t-il dit; plus j'avance, plus je vois ce qui me manque pour arriver au but que je voulais atteindre. Quand j'ai entrepris cette longue tâche, je croyais avoir fini au bout de dix ans. Maintenant je ne m'impose plus aucune limite. Je travaillerai tant que je vivrai. » Et, sans cesse, il revient sur ce qu'il a déjà fait, et, sans cesse, il recommence ses recherches, heureux d'accroître sa nomenclature, heureux de trouver un nouveau mot et une nouvelle acception, heureux des devoirs qu'il remplit, et des instants de loisir qui lui permettent de reprendre ses études favorites. La science n'a pas eu souvent un disciple aussi dévoué, soumis à un travail aussi exempt d'ambition.

Le temps des études à Besesstad dure de cinq à six ans. Les élèves ne sortent de là qu'après avoir subi un examen. Les uns peuvent devenir immédiatement prêtres, mais ceux qui se destinent à la médecine ou à la jurisprudence sont obligés d'aller étudier à l'Uni-

versité de Copenhague [1]. Il y a, en Islande, un médecin général nommé par le gouvernement, et cinq autres médecins placés dans les différents districts. Le médecin général est M. Thorsteinsson, qui a fait longtemps pour M. Arago des observations météorologiques. C'est un homme aussi distingué par la noblesse de son caractère que par la variété de ses connaissances. Il reçoit dix-huit cents francs par an, à charge de traiter gratuitement les malades pauvres. Les autres médecins reçoivent neuf cents francs, et doivent également prêter leur secours à tous ceux qui le réclament.

Les jeunes Islandais qui entrent à l'Université de Copenhague jouissent de plusieurs priviléges. Ils habitent une maison fondée par Christian VI; et s'ils subissent d'une manière satisfaisante leur premier examen, on leur donne tous les mois une gratification de trente à quarante francs [2]. Aussi le nombre des élèves augmente continuellement. Chaque année, l'Université renvoie dans leur patrie quelques-uns de ses disciples; et, chaque année, une nouvelle co-

[1] Il y avait autrefois en Islande, un usage assez curieux. Les élèves, en se présentant à l'Université de Copenhague, devaient avoir un certificat du recteur de l'école latine de Hoolum ou de Skalholt, attestant leur capacité. Si, par suite de leur premier examen, ils n'étaient pas reçus, on mettait le recteur à l'amende.

[2] En 1759, Frédéric V ordonna que chaque année deux élèves de Hoolum et de Skalholt viendraient, aux frais de l'État, finir leur éducation dans une université de Danemark. Cette ordonnance n'est plus en vigueur.

lonie retourne à l'*alma mater*, et s'instruit à ses leçons. C'est à ceux qui ont étudié à Copenhague que l'on réserve les fonctions de magistrat, les places de sysselman, et les meilleurs presbytères. Tous reviennent comme ceux qu'on appelait autrefois les *clercs de Paris*, avec le parfum de la science et les fleurs du voyage. Tous répandent dans leur pays de nouvelles idées. Ils ont échangé la casaque de vadmal contre l'habit européen, et les coutumes encore grossières du bær contre les habitudes plus élégantes des grandes villes. Peu à peu leur exemple gagne ceux qui les entourent, et la civilisation s'insinue au cœur de la vieille Islande par le côté littéraire, par le côté poétique. Le christianisme a détruit les pratiques sauvages des farouches enfants d'Odin, et la civilisation achève d'éclairer leurs descendants et d'adoucir l'âpreté de leurs mœurs.

Dans cette heureuse action de l'étude, la poésie est revenue aussi visiter l'Islande, et elle s'essaye à reprendre sur la lyre des anciens scaldes des accords oubliés. Mais elle n'a pas encore retrouvé sa hardiesse d'invention d'autrefois, et au lieu de créer, elle copie. Des soixante-dix-huit poëtes cités par Einarsen, la plupart n'ont fait que rimer des anciennes sagas. D'autres traduisent en vers des chapitres de la Bible. Tous chantent obscurément sous l'humble toit qui les abrite. Un seul s'est acquis quelque célébrité. C'est Halgrim Peterssën, l'auteur d'un recueil de psaumes que l'on trouve aujourd'hui dans toutes les familles d'Islande. Mais vers la fin du siècle dernier, cette poé-

sie timide et défiante s'enhardit et parle un langage plus élevé. Un sysselman de Reykiavik écrit plusieurs poëmes remarquables, et une comédie qui n'a pas encore été imprimée, mais qui est fort vantée de tous ceux qui la connaissent. Un pauvre prêtre traduit, dans sa solitude, Pope, Milton, Klopstock. Un homme déjà renommé pour sa science de naturaliste, Eggert Olafssen, l'auteur d'un voyage intéressant en Islande, compose un recueil de vers que tout le monde lirait avec charme. Sa poésie est tendre et rêveuse. Elle a tout à la fois le caractère de l'idylle et de l'élégie, et elle est simple et vraie. C'est un homme des champs qui s'est plu à célébrer son enclos de verdure, ses montagnes d'Islande, ses lacs limpides. C'est un père de famille qui a redit d'une voix émue et touchante ses joies d'intérieur et ses rêves d'amour. Il avait un frère qui était poëte aussi et qui a laissé quelques chansons. Mais celui-ci est gai et frivole; il chante à tout propos, et sa chanson a la forme riante et coquette. Il amuse, mais son frère intéresse.

La société littéraire de Reykiavik a publié les œuvres de ces deux poëtes et celles de Grœndal; il serait à souhaiter qu'elle pût continuer ses collections.

Il n'y a point de poésie populaire en Islande, dans le sens que nous attachons à ce mot, et il ne peut pas y en avoir dans un pays où les habitants vivent isolés l'un de l'autre, où l'on ne voit pas, comme en Allemagne, de ces grandes réunions d'étudiants, d'ouvriers qui se communiquent par le chant la ballade de Schiller ou les strophes patriotiques d'Uhland. D'ailleurs, les

Islandais ont le caractère sérieux et triste. Ils ne chantent pas, mais ils lisent. Il n'y a point parmi eux de gondoliers de Venise et point de Bursche. Mais le livre qu'ils aiment passe de maison en maison. On le lit à la veillée, on en parle en travaillant. Voilà sa popularité, et Béranger pourrait être leur poëte populaire sans qu'ils eussent jamais chanté un seul de ses vers.

Il est surtout un homme dont ils chérissent le nom, dont ils recherchent les œuvres avec empressement. Cet homme est M. Thorarensen, qui remplit aujourd'hui les fonctions de préfet dans le Nordland. C'est un vrai poëte par la pensée, par la forme, un poëte qui aime son pays et qui le chante avec enthousiasme. Je ne l'ai pas vu, mais j'ai été en correspondance avec lui, et ses lettres m'ont frappé par leur candeur et leur modestie. Ses poésies sont encore disséminées dans différents recueils, mais tous les Islandais les possèdent. J'ai choisi, pour essayer de les faire connaître, deux de ses pièces les plus goûtées en Islande.

La première de ces pièces est un chant patriotique composé par M. Thorarensen lorsqu'il étudiait à l'Université de Copenhague. La seconde est une élégie de mort.

Ma vieille et noble Islande, ô ma douce patrie,
Reine des monts glacés, tes fils te chériront,
Tant que la mer ceindra la grève et la prairie,
Tant que l'amour vivra dans une âme attendrie,
Tant qu'au soleil de mai nos champs reverdiront.

Du sein de Copenhague où pèse le nuage

Nous tournons nos regards vers le toit paternel.
Ne pourrons-nous bientôt revoir ton beau rivage?
Ici nous ne trouvons qu'un froid et faux langage,
Ou le bruit importun, ou le rire cruel.

L'aspect de ce pays sans montagnes nous lasse,
Souvent cet air épais, ce ciel lourd nous fait mal.
Même niveau partout, et partout où je passe
Je cherche vainement ce large et grand espace
Qu'on découvre aux sommets de notre sol natal.

Mieux vaut s'en retourner, mieux vaut revoir encore
La contrée où le vent est plus froid, mais plus pur;
Les champs couverts de neige éclairés par l'aurore,
Et les flots de cristal que le soleil colore,
Et les jökul brillants avec leur ciel d'azur.

Ma vieille et noble Islande, ô ma douce patrie,
Que le ciel te protége et te garde la paix!
Pour toi chacun de nous s'émeut, espère et prie.
Puisse le sort sourire à ta rive chérie,
Puisse un bonheur constant t'animer à jamais!

SIGRUN.

Un jour je te disais : Si tu meurs la première,
Reviens me visiter. Mais tu ne croyais pas
Que je pusse arracher ton corps à la poussière,
Baiser tes yeux éteints, t'enlacer dans mes bras.

Je ne t'aimerais pas, ma douce fiancée,
Si mon amour devait s'arrêter au tombeau;
De ton front virginal la fraîcheur est passée,
Mais je revois toujours ton visage si beau.

L'air vital est éteint sur ta bouche riante,
Mais un souffle éternel est venu t'animer,
Et tu resteras jeune à jamais et charmante,
Comme aux jours où le monde apprenait à t'aimer.

Ne me délaisse point dans ce lieu monotone.
Je suis seul ici-bas, songe à moi dans les cieux.
Lorsque dans nos rochers gémit le vent d'automne,
Oh! reviens; montre-toi quelque soir à mes yeux.

Si la lune apparaît à travers le nuage,
Et si ta main me cherche et m'effleure en passant,
Je me réveillerai pour voir ta chaste image,
Pour entendre ta voix avec son doux accent.

Puis pose sur mon sein, pose ta tête blonde,
Et dans tes bras de neige, ô mon ange, prends-moi,
Enlève les liens qui m'attachent au monde,
Je voudrais être libre et partir avec toi.

Et traversant alors l'aurore boréale,
Loin des lieux où toujours je n'ai fait que gémir,
Sur ces nuages d'or teints de pourpre et d'opale
Nous irions tous les deux chanter, rêver, dormir.

La poésie de M. Thorarensen ne ressemble guère à celle des anciens scaldes. Ce n'est plus l'âpre langage de ces hommes qui d'une main tenaient la harpe et de l'autre l'épée. C'est la voix d'une âme rêveuse et aimante qui a souvent caressé maint prestige et pleuré mainte déception. A voir ces vers islandais revêtus d'une teinte méridionale, on dirait que le génie poétique d'une autre contrée est allé s'asseoir auprès

de l'homme du Nord, et que l'hiver, dans le silence des nuits, celui de qui nous viennent ces stances mélancoliques a plus d'une fois prêté l'oreille aux chants d'amour de Lamartine, aux élégies rêvées près du golfe de Baia.

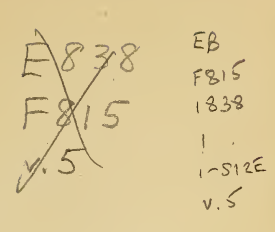
FIN.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

LITTÉRATURE ISLANDAISE.

FIN DE LA TABLE.


E 838
F815
v.5
EB
F815
1838
I-SIZE
v.5





